29me Année

Juin 1942

Cahiers du Sud

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE

SOMMAIRE

MARC SANTONI .... Le Songe d'une matinée d'Eté
FEDERICO GARCIA LORCA .... Poèmes inédits
JEAN ORIEUX .... Matinées Classiques
MICHEL MANOLL .... Création de l'homme
J. M. A. PAROUTAUD .... Chances
JEAN TORTEL .... Paroles du Poème

CHRONIQUES

JOE BOUSQUET .... Puissances du Roman
JACQUES BENET .... A propos de Diétrich et de Miramon
CLARA MALRAUX .... Sur Julie de Carneilhan
A. B. D. .... Paul Nizan
LEON-GABRIEL GROS .... La Poésie : Lanza del Vasto
ou la primauté de l'art

NOTES — COMPTES RENDUS

CORRESPONDANCE, par Alphonse Métérié et Michel Seuphor; LES LIVRES, par Gaston Berger, Joë Bousquet, Emile Dermenghem, René Bertelé. REVUE DES REVUES, par Jean Tortel. LE THEATRE, par B. Taladoire et E. Fuzellier, Léon-Gabriel Gros, Gabriel Bertin. LA SAISON ARTISTIQUE A NICE, par Claire-Charles Géniaux. LA MUSIQUE : **Festival Mozart** par Ariane Mouren. **Musique enregistrée,** par Gaston Mouren.

10, Crs du Vieux-Port
MARSEILLE

11, Rue de Médicis
PARIS - (VIe)

Le N° : 10 fr.

1631103.8 10436

N° 247. 29me Année. Juin 1942

Cahiers du Sud

Tome XIX. — 1er Semestre 1942

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

LE SONGE D'UNE MATINEE D'ETE

« ... A la façon d'un temple et d'un mystère. »

André SUARÈS,
« Tristia sur le Cap »
(Rêves de l'Ombre.)

A Myr

L'oratoire était voisin de la mer. Au sortir de sa retraite étroite et blanche, on était pris soudain par la chaleur. Elle bourdonnait à travers l'espace ; en bouffées, elle montait du sol ; elle tombait du ciel par masses ; elle ondulait aux pentes de la vallée. L'été vous soufflait au visage, en vagues, ses lourds parfums. Et, aussitôt contournée la façade crépie, on apercevait le golfe, la splendeur des eaux, le profil suave et fier des rives ; elles vont s'amenuisant vers le Nord et vers l'Ouest. Derrière le cap, à gauche, un autre cap s'avance au large, caché par la courbe de la côte. Deux îlots le prolongent, extrême portée de la terre vers l'occident marin. Sur l'un d'eux, je me ferai ensevelir. Là déjà est ma tombe. Elle copie avec beaucoup d'exactitude celle que l'ange en rêve une nuit me montra.

La mer, à l'entour, miroir parfait des certitudes du ciel, replie jusqu'au fond somptueux des golfes, ses laques, ses transparences, ses enchantements de lumière et de calme. L'ensemble forme un inconcevable décor de sanctuaire. Nécessairement devant tant de beauté, devant cette paix éternelle, le cœur s'ouvre en cantiques de bénédiction. Cette solitude étoilée de lauriers-roses, odorante,

balsamique, saturée d'arômes comme un sacrifice, Dieu de tout temps l'a vouée, de préférence même aux hauts lieux, pour être l'emplacement d'un temple privilégié, et garder en soie la pureté du mystère. C'est là que je cache loin du profane le rite et l'élan de mes charités. Ma dévotion a choisi pour sanctuaire cette conque et l'oratoire pour tabernacle. Paysage exalté par sa hautaine solitude. Aucun chemin servile ou commercial ne passe aux bords de la baie ni sur les promontoires qui la bornent. Nulle route de navires marchands ne coupe son horizon impeccable. Mais les caps promeuvent depuis la plage profonde la protection de leur grâce ; l'eau les mire ; et du fond de la vallée seule monte vers le ciel la rauque odeur des sèves, l'odeur forte et sucrée qui enivre l'air bleu.

Sur la roche ocrée et sa verte toison d'arbustes, la chapelle fait une tache éclatante : bâtisse exiguë sans ornement ni peinture, sans autre ligne que pour la stricte nécessité architecturale. Mais ses proportions sont parfaites. L'intérieur, dans sa blanche et reclose nudité, est d'une unité absolue. On croirait d'une cellule, n'était la présence de l'autel qui, surélevé simplement d'un degré, tient la moitié de l'espace. Dans l'autre moitié, de part et d'autre de la porte, deux sièges symétriques, hiératiques, composent tout le mobilier. Pas un tableau ; rien d'autre que, au fond, immense, entre les deux chandeliers, le crucifix rituel en bois noir. Tous ces objets : l'autel, les cathèdres, ainsi que la porte massive, proviennent des vastes oliviers grandis librement au vent de la vallée. Sa voix et celle de la mer se fondent et s'apaisent ensemble au seuil de l'oratoire. Mais leur murmure ne vient pas jusqu'à effleurer mon agenouillement et ma prière :

*
* *

« Mon Dieu, je trouve ici votre paix miséricordieuse. A l'abri de ces murs et sous cette voûte de pierre, j'éprouve le bienfait de votre force, et une sécurité si entière, que je me semble pouvoir exercer de nouveau, sur moi, un empire et un regard sans obstacle.

« O Dieu, soyez loué pour ce refuge que vous offrez. Je comprends, ici, tout le sens du mot : se recueillir — et comme, seul, le recueillement en vous nous restitue entiers à nous-mêmes. Je me vois avec unité ; et de cet

être, que votre grâce apaisante éclaire, je vous fais hommage avec amour.

« Seigneur, j'ai été un des grands au regard du monde. Surtout, mon cœur charnel élevait en moi des grondements pareils à ceux des fleuves dans leurs chutes bouillonnantes. Mon orgueil retentissait en moi, et l'écho de mes passions multipliait sa rumeur. Mais à présent, Seigneur, j'ai éprouvé la vanité de leur gloire et le néant de mes désirs.

« Maintenant, j'ai soif de silence, et de cette paix tranquille qu'on rêve être au fond des eaux : *Tamquam cervus ad fontes aquarum.* Surtout, mon Dieu, votre paix, et une profondeur de silence qui me permette de vous apercevoir. Quand j'étais asservi au temps et aux corps, j'aimais déjà la solitude, cette « chère solitude bénie » où rien ne venait s'interposer entre la pensée de mes amis et la mienne. Mais à présent, tourné vers vous, je me suis élevé d'un rang. Au cœur de ce refuge superbe, j'atteins dans votre sanctuaire un second degré de solitude. La pensée s'y dépose et se précise au regard éclairci. Une piété sans grimace m'est enfin rendue ; la foi confiante, une espérance adorante, et l'illumination de votre charité ; cet état de perfection qu'ont recherchée les sages et que l'un d'eux a su nommer l'amour intellectuel de Dieu.

« Soyez loué, Seigneur, pour la joie qu'obtient de vous celui à qui vous vous faites connaître. Heureux celui qui trouve ainsi la connaissance de sa propre vérité, et toute l'étendue de sa puissance. Incomparablement heureux, Seigneur, celui à qui vous permettez de s'unir intimement à vous. »

(Souvent mon esprit s'est abîmé dans une sorte de jouissance, songeant à ceux qui ont aimé vraiment Jésus-Christ). Si j'étais plus pur, je ne suspendrais pas ma prière. Du moins, j'ajoute :

« Conservez-moi votre grâce ; et que je sache vous porter une tendresse, une gratitude ardentes, dociles, ô Dieu, mon Seigneur et mon Maître. Laissez-moi cette soif de vous, dont l'étanchement me pénètre de douceur, de ferveur et de majesté. »

***

Tous les jours, j'aimais qu'une messe fût dite sur cet autel, une messe d'aurore d'où je sortais à l'heure

où le premier soleil allongeait sur le sable roux l'ombre des myrtes. Pour la servir, un adolescent venait de la marine voisine. Chaque matin, il était à la porte dès l'aube, comme si les ombres, en se retirant, l'avaient déposé sur le seuil, lui laissant un signe de cette ténébreuse origine dans le noir de ses yeux, dans ses cheveux embroussaillés où la nuit ruisselait encore. Il accomplissait tous les rites avec une gravité taciturne. Mais sur sa physionomie des reflets de flammes intérieures ne cessaient de se mouvoir. D'un regard ardent, avec des gestes d'extase, il accompagnait la célébration du sacrifice, comme s'il venait offrir au dieu mystique l'hommage des forces naturelles incarnées en lui.

Dans un pareil sanctuaire l'apparition de ce jeune faune surprenait. Il portait les vêtements des pêcheurs, attachés si négligemment que sous la veste de grosse toile bleue on voyait sa peau nue et brune. Mais il avait le pas souple et sûr, la foulée longue, comme les pâtres, et comme eux la démarche cambrée. Il apportait avec lui dans la chapelle les odeurs de la nuit méditerranéenne, les frémissements de la vie dans une nature intense et sauvage. Il sentait le miel et l'algue, les cistes baignés de rosée, et la roche marine où la chaleur du jour a desséché les varechs. Il évoquait aussi la profondeur des grands bois, leur fraîcheur, les sèves puissantes, les fougues du jeune mâle parmi les pâturages de la mer et des collines. Ce type attire ma curiosité. Mais je n'ai jamais obtenu de lui, en réponse à mes questions, que quelques mots dits d'une voix rauque et distante. Et il repart, sitôt la messe dite, par le chemin de mer, à la hâte.

Par contre, je demeure souvent une grande part du jour auprès de la chapelle, soit à l'ombre des buissons qui la bordent au côté de l'Ouest, soit adossé à quelque bloc de pierre, sous deux oliviers dont la touffe bruissante interrompt une ligne de longs roseaux. De là, je vois à la fois les pentes de la montagne, les rives du golfe, et presque à mes pieds, derrière la crête de la butte où je suis étendu, la plage et les rochers qui la bornent.

La chaleur peu à peu grandit. Le jour s'avance vers l'exaltation de la lumière, la plénitude des parfums, la joie torride vibrant dans le chant des cigales. Insensible

ruissellement des heures, leur cours doré porte avec lui un ravissement sans mesure. Cette recherche du bonheur, que j'ai poursuivie avec tant d'intensité, et pour ainsi dire avec tant d'âpreté, sur ces bords, assouvie enfin, se change en jouissance et en possession. Et, par un effet qui d'abord étonne, c'est dans ce cadre de clarté matérielle, et presque de voluptueuse facilité, où toute chose se voit avec sa limite précise et se présente à l'esprit dans un accord absolu avec les sens — oui, c'est là que je viens envisager une autre vie censée être plus réelle, plus vraie, dont celle-ci ne serait que l'ombre (malgré l'éclat de son apparence) : tout ce présent, me voici prêt à l'offrir, à l'abolir pour l'espoir de la vie éternelle, que mes sens ne peuvent ni toucher ni apercevoir.

*
* *

Avec moi s'attarde généralement l'abbé Antoine Da Costa. J'aime la simplicité de ce vieil homme, un peu mon cousin, savant dans bien des choses, théologien jadis réputé, qui donne ses soins assidus à une vigne très peu mystique, mais qui souvent ouvre sur le monde et sur Dieu le regard d'un contemplatif. Il parle excellemment de nos passions, que pourtant il n'a pas éprouvées ; il a été indulgent à mes erreurs ; et ma conversion violente lui inspire un scepticisme, nuancé parfois d'une pointe d'anxiété presque comique. Je ne sais s'il a peur que, me brûlant d'une flamme trop vive, je me fasse du mal ; ou s'il craint que, une fois échaudé, je ne me détourne à jamais de la piété et de la vertu. Mais je le vois qui se dispose à me chapîtrer d'une prudente homélie : « Mon cher Marc, je voudrais que Dieu me fasse la grâce de me confondre ; mais sur la fermeté de tes élans je doute qu'il soit prudent de faire fond. En matière de fidélité et d'amour, qui ne t'a pas trouvé inégal, injuste, frivole... ? » Je le reprends avec indignation ou avec raillerie. Il arrive aussi que nous discutions, à notre manière : lui, un peu doctrinaire ; moi, en paroles plus brèves, avec de brusques enlèvements oratoires. Mais souvent nos propos s'arrêtent sur une remarque moqueuse, que le cri des cigales emporte.

Et alors, à travers ma méditation ou mon rêve, cette idée me hante, que mon cœur est demeuré païen ; que sa vérité tient à la grâce, ou à la splendeur du monde ; que je suis même indigne, auprès de ce Socrate non-

chalant, du rôle de Phèdre, puisqu'au chant des interprètes des Muses je me laisse aller à de lentes images, trésor de sommeil sous l'apparence de la flamme, au lieu de comprendre leur pressant appel à la pensée qui se scrute pour créer et connaître. J'aime trop la beauté des golfes et leur bonheur. Je m'y laisse paresseusement bercer et enclore. Le plaisir, qui me contente, captive le plus souvent la plus grande part de mon âme. Je ne sais même si la foi qui présentement me porte vers Dieu d'un cours presque torrentiel, ne contient pas, dans son entraînement, dans sa brûlure, une satisfaction voluptueuse, sœur de certaine ivresse comme en donnent le plaisir et la passion. Car je le sers, car je l'aime avec trop peu d'effort, et pourtant trop d'inquiétude. Ce n'est pas la foi assurée, celle qui demeure en repos et conquiert le repos. (Non certes que j'encoure un soupçon sur ma sincérité ! — toutefois elle aime à regarder son attitude). Aussi n'est-ce peut-être pas la véritable connaissance de Dieu qui m'est donnée, même dans les moments d'élan et de prière, mais un Dieu d'avance accordé à mes préférences ?

Mon interlocuteur a suivi, aux mouvements de mon visage, le chemin de ma pensée. Mais je n'ai pas à craindre qu'il formule l'objection que j'attends et que je redoute tout en l'aimant : « Il est juste qu'un Dieu si pur ne se découvre qu'à ceux dont le cœur est purifié », texte que je porte en moi, pressant, anxieux, comme un reproche intermittent, dont l'apaisement ne peut venir que d'une voie étroite : « Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Evangile... Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Evangile ». Une fois pour toutes, sur ces mêmes bords, le prêtre m'a cité les paroles sublimes de Pascal. Il n'y reviendra pas. Il les laisse agir dans mon cœur : elles ne se dissocieront plus du paysage et du murmure de la mer. Il déplairait à mon ami de se redire, d'être grondeur ou prédicant, de prêter à la vertu, à la sagesse, à la piété un visage morose.

L'abbé Da Costa est de ce type de théologiens que l'Italie sans doute aurait été surtout appelée à nous donner. C'est un homme du 18e siècle. Je me représente d'après lui les deux êtres très chers, dont l'amitié a créé les premiers liens entre nos familles, qui se sont

connus et aimés à Pise en 1725, et dont il se trouve que nous portons les noms : Antoine Da Costa, qui prit l'habit un peu plus tard ; et Marc-Antoine Mucchielli, qui s'appliquait alors au droit parce qu'on l'avait envoyé apprendre la médecine, et qui bientôt négligea toute autre étude pour celle du monde fiévreux et libre ouvert tout d'un coup à son désir émerveillé. Il s'y donna corps et âme, chérissant ses brûlures, s'enivrant aux fontaines de vie, buvant avec avidité toute nouvelle connaissance, et surtout celle de l'amour.

De quelque côté que je remonte dans l'histoire de ma famille, parmi tant d'êtres curieux, aucun n'est plus près de mon cœur. Il appartenait pourtant au rameau des Mucchielli, chagrins, ambitieux et durs, rebelles à toute forme d'intelligence qui ne fût pas intéressée et pratique. Mais parmi leurs figures mornes, la sienne est spirituelle, illuminée de grâce, d'art, de tendresse vagabonde et, au fond, d'une délicate mélancolie. Quand il dut rentrer, à contre-cœur, dans l'âpre village où son oncle et ses frères exerçaient un primat de vanité, Marc-Antoine en souffrit vivement ; et je ne pense pas qu'il ait su toujours, pour l'orgueilleuse dignité des siens, se contraindre à copier leur lourdeur. Il ne s'est point marié, quoiqu'on l'en pressât ; et, bien que bon envers tous, d'une bonté courtoise et un peu dédaigneuse, il semble s'être tenu hors de tous les gestes qui perpétraient la notabilité du nom. Bien davantage porté, certes, dans sa mobilité rêveuse et passionnée, vers toute fantaisie, mais écarté à jamais des villes toscanes dont il gardait la nostalgie, il s'éloigna, à l'âge de trente ans, du canton de montagne et de la vallée sauvage où ses parents dominaient, et dont ils l'empêchaient de goûter seulement la grandiose splendeur. Pour les trois années que la vie prêta encore à sa tendresse, il vint habiter cette même conque solitaire et dorée où j'ai à mon tour fait retraite.

Années tout ensemble délicieuses et cruelles, qui allièrent à l'amertume d'un exil sans espoir, et à l'approche de la mort, sur laquelle il ne se méprit pas, l'enchantement toujours renouvelé du radieux paysage, la présence épisodique d'amis bien chers. Il y ajouta encore un mélange de piété exaltée et de sensualité presque perverse, qui le faisait passer de l'extase ascétique aux caresses qu'il aimait prodiguer sur la chair tendre des très jeunes filles. A deux reprises, Antoine Da Costa

reçut de nos notables la mission de ramener son ancien compagnon vers les sommets délaissés de la montagne, de la famille et des vertus. Mais immanquablement messager infidèle, c'est lui qui s'attardait sur la côte, séduit par la beauté des lieux et par la société du dilettante.

Marc-Antoine passa seul le dernier hiver. Ce que fut sa calme mort, on l'a su de la bouche des pêcheurs qui le nourrissaient et qu'il aimait pour ses compagnons : la fin sereine de celui qui a épuisé sa part de vie, et qui, rassasié, se retire du banquet en remerciant l'hôte. Seulement, dans la dernière semaine, il lui arriva de chercher plus anxieusement du regard les îles de la mer toscane, comme pour saluer, par delà leur ascension splendide, derrière ce bondissement sur la houle de la mer, les villes inoubliées où lui avait été prodiguée l'autre beauté, celle qui s'éploie dans le cœur de 'homme, et qui s'offre à son adoration à travers toutes les œuvres de l'art.

Il ne reste à présent plus rien de la maison du solitaire. Mais le décor n'a pas changé, où il rêvait devant les flots. Ce sont les mêmes oliviers gigantesques, les mêmes yeuses. La colline délimite toujours la même portion de mer à nos regards. Entre le frémissement des eaux et le murmure des feuillages, dans leur rythme éternel, la même lumière conjure pour nos âmes apparentées les mêmes songes et leurs danses. Psyché rêve toujours devant l'image du Palais Enchanté que son regret ressuscite au bout du promontoire : impérieux, dédaigneux, désirable ; inaccessible à jamais.

Oh, faute de pouvoir étreindre cette béatitude, et donner à mon âme, enfin, une satiété spirituelle, j'ai souvent, me jetant à corps perdu dans la mer, voulu brasser son trésor limpide, pour apaiser, dans l'effort soutenu du nageur, ce qui surabondait en moi de nostalgies. En cela, du moins, j'ai été comblé. Délice chaque fois intense, de sentir mon corps souverain dompter l'inépuisable effort de la mer, et sur ma peau glisser sans fin cette tiède caresse. Je m'enfonce de quelques brasses dans l'aquarium. Son paysage se déroule avec lenteur. J'inspecte longuement les gorges, au pied de la roche violette, la fécondité des eaux, leur flore, et les coloris pourpres ou glauques du sable et de l'écueil. Puis essoufflé, terrorisé soudain à l'idée de me trouver en face

d'une murène, je remonte à pic vers la lumière. Le fond s'éloigne, se brouille. Enfin j'apparais à la surface, je renais au vrai bruit, au lieu du grondement sanguin dans mes oreilles. Je reconnais les horizons du golfe ; je m'oriente, j'aspire une immense gorgée d'air. Et librement, je flotte, loin de la rive, fondant ma paix dans celle de la baie merveilleuse.

*
* *

Peu avant que midi s'accomplisse au ciel, il y a dans la chaleur une recrudescence soudaine. Je la perçois jusqu'en ce lit de sable où, couché maintenant, nu et seul, la face levée vers l'ardente fournaise, j'écoute et respire l'Eté. En même temps, une gradation plus haute dans les parfums et dans le cri des cigales, m'indique assez que le temps pur est révolu, que le jour va atteindre son point de perfection, culminer dans une harmonie blanche, « heure presque immobile », ivre de la possession de soi-même, heure où le temps se dévore. Alors je rentre dans l'oratoire, pour, avant de le clore, y prier. Qu'importe que ma rêverie ait été, tout à l'heure, profane ou même voluptueuse ? Dieu est infini. Et dans tout ce qui comporte une part de tendance, dans toute recherche de ma vie, dans tout ce qui meut un regard, un désir, Il est là, Vivant universel, l'Omniscient, l'Omniprésent. Mais à de certains moments, il faut qu'il se rappelle à nous comme l'unique. De quel élan je me retourne alors vers lui seul, dans l'ombre de sa chapelle !

*
* *

« Seigneur, comme en ce moment chaque chose, parmi vos créatures, se convertit vers sa vérité, se subtilise et reconnaît votre éternité dans son essence, de même, ô Dieu, à la lumière de cette grande joie que midi dans l'instant avive de ses flammes, je me remets entre vos mains.

« Convertissez, mon Dieu, vers notre fin adorable les élans de ce cœur plein de passions. Illuminez de confiance cet instinct de bonheur, que j'ai en moi si profond, et qui s'inscrit aux lignes mêmes de mes mains. Faites-vous tout entier connaître à mon amour.

« Mais quand les appels barbares me tenteront, pro-

tégez-moi sous l'ombre de vos ailes, Dieu des Fidélités, Dieu des Archanges, ô Tutelle. *Et a te numquam separari permittas.* »

Je sors enfin. C'est de nouveau, sur le seuil, la brutale, la blanche révélation de l'Eté, un éblouissement momentané, et la sensation matérielle de la chaleur, montant du sol contre les tempes. A mon tour, je prends le chemin de mer, vers le mouillage caché dans un repli du golfe, la petite marine où des pêcheurs amis m'attendent pour partager avec moi les dons de la terre et de la mer, leur nourriture simple et succulente, le vin épais, sombre et fort que versent sans fin les dames-jeannes pansues, le pain rustique, les piles de fruits, les poissons à chair savoureuse, et, servie à part, leur sauce couleur de rouille : composée d'ail, d'oignons, de tomates, de poivre et de piments, elle souligne le goût de mer de la bouillabaisse ou de la langouste, et relève excellemment le plat débordant de haricots rouges ou de pâtes à l'italienne.

Mais avant d'être arrivé à la marine, distante d'une lieue, j'ai toutes chances d'avoir rencontré, au creux d'une calanque, une barque au mouillage, à peine balancée par le clapotis insensible ; et ses occupants à terre, à l'ombre d'une roche en surplomb, cassant leur croûte après leur pêche. Ils m'appelleront, d'une voix cordiale, à venir goûter avec eux le jambon cru et lourd, dont la chair a la couleur du sang, une poignée d'olives, saucisson et fromage, les figues mielleuses, trois rasades d'un vin chaleureux et doré. Puis nous rentrerons tous ensemble, par mer, sous le ruissellement du soleil. La barque fend lentement, sans effort, l'eau tiède et chantante. Ma tête est de feu, sous l'effet de la chaleur, et sans doute aussi d'une légère ivresse. Au large resplendit l'azur sans défaut. Une fois débarqués, nous nous retrouverons tous devant de grands verres d'absinthe. Il y aura probablement l'abbé Da Costa, Dominique et son fils, et tel ou tel compagnon de fortune. Fraternité absolue, qui justifierait le nom d'agapes, si un tel mot n'était beaucoup trop pompeux pour notre réunion, où chacun simplement demande à la nature un plaisir sincère.

*
* *

O puissé-je ne m'éloigner plus jamais de ces lieux ! Ne plus jamais, sous l'aiguillon de l'inquiétude, me laisser ravir vers d'autres terres, à des captivités désespérées ! Puisqu'il faut à mon âme encore des images de chevauchées, la pulsation de l'espace, un trésor de rythmes ou de vertiges, le râle et le souffle du vent, alors, ô mon Dieu, qu'il me suffise, chaque après-midi, de suivre la côte jusqu'au dernier promontoire ; et de là, comme sur une aire, me suspendant au roc déchiqueté par les tempêtes, longuement, au-dessus de la mer profonde, de regarder, jusqu'à m'hypnotiser, monter et s'enfler la vague, puis son azur de nouveau décroître et comme fuir sous mes pas, tandis que le ressac éclaboussé d'écumes, me berce, m'enveloppe, m'enchante de son éclatante rumeur.

Oflag VI D, Munster Westphalen.

Marc SANTONI.

POEMES INEDITS

CHANT NOCTURNE DES MARINS ANDALOUS

De Cadix à Gibraltar
quel bon petit chemin !
Au sillage des soupirs
la mer connaît mon passage.

Ay, fille, jeune fille,
que de barques dans le port de Malaga !

De Cadix à Séville
que de petits citrons !
Au sillage de soupirs
les citronniers me reconnaissent.

Ay, fille, jeune fille,
que de barques dans le port de Malaga !

De Séville à Carmona
il n'y a pas un seul couteau.
Le croissant de lune coupe
et le vent passe, blessé.

Ay, garçon, petit frère,
les vagues emportent mon cheval !

Par les salines mortes
je t'oubliais, mon amour.
Que celui qui veut un cœur
recherche la délaissée.

Ay, garçon, petit frère,
les vagues emportent mon cheval !

Cadix, la mer te couvre,
n'avance pas de ce côté !
Séville, mets-toi debout
pour ne pas sombrer dans le fleuve.

Ay, fille !
Ay, garçon !
Quel bon petit chemin !
Que de barques dans le port,
et sur la place, quel froid !

(1933.)

LA LOLA

Sous l'oranger elle lave
des langes de coton.
Elle a le yeux verts
et la voix violette.

Ay, amour,
sous l'oranger en fleur !

L'eau de la citerne
coulait, pleine de soleil,
et dans l'olivette
un moineau chantait.

Ay, amour,
sous l'oranger en fleur !

Puis, quand la Lola
aura usé tout le savon
viendront les torerillos.

Ay, amour,
sous l'oranger en fleur !

AMPARO

Amparo,
qui es seule dans ta maison
vêtue de blanc.

(Equateur entre le jasmin
et le nard).

Ecoute les merveilleux
jets d'eau de ton patio,
et le faible trille jaune
du canari.

Dans le soir tu vois trembler
les cyprès et les oiseaux,
tandis que tu brodes lentement
des lettres sur un canevas.

Amparo,
qui es seule dans ta maison,
vêtue de blanc.
Amparo,
et qu'il est difficile de te dire :
je t'aime !

ADELINA A LA PROMENADE

La mer n'a pas d'oranges,
et Séville n'a pas d'amour.
Brune, quelle lumière brûlante !
Prête-moi ton parasol.

Il rendra vert mon visage
— jus de citron et de limon —

et tes mots — petits poissons —
nageront tout à l'entour.

La mer n'a pas d'oranges.
Ay, amour.
Et Séville n'a pas d'amour !

PRELUDE

Les allées de peupliers s'en vont,
mais laissent leur reflet.

Les allées de peupliers s'en vont,
mais nous laissent le vent.

Mais elles ont laissé, flottant
sur les fleuves, leurs échos.
Le monde des vers luisants
envahit mes souvenirs

Et un cœur minuscule
bourgeonne dans mes doigts.

DEUX MARINS SUR LE RIVAGE

I

Il rapporte dans son cœur
un poisson des mers de Chine.

Parfois on le voit croiser,
tout petit, dans ses yeux.

Il oublie, étant marin,
Les bars et les oranges.

Il regarde l'eau.

II

Il avait une langue de savon.
Il lava ses paroles, et se tût.

Monde plat, mer frisée,
Cent étoiles et son bateau.

Il a vu les balcons du Pape
et les seins dorés des cubaines.

Il regarde l'eau.

MALAGUENA

La mort
entre et sort
de la taverne.

Passent des chevaux noirs
et des hommes sinistres,
par les chemins profonds
et la guitare.

Et il y a une odeur de sel
et de sang de femelle
dans les nards fébriles
des rivages.

La mort
entre et sort,
et sort et entre
la mort
de la taverne.

Féderico GARCIA LORCA.

(Traduction Félix Gattegno.)

Ces poèmes font partie d'une anthologie poétique de F. G. Lorea, à paraître aux Editions Edmond Charlot, à Alger.

MATINEES CLASSIQUES

« Je cherchais en pleurant la trace
[de vos pas. »

RACINE (« Bérénice »).

I

La rue du Jardin-Royal n'est qu'un boyau. Il en faut moins que rien pour l'embarrasser. Les surveillants couraient autour de leurs élèves comme chiens de bergers autour du troupeau.

Les lycéens ne manquaient pas de discipline. Les quelques internes du collège Saint-Elme étaient la discipline même. Mais les élèves du Saint-Esprit n'en avaient aucune. Le difficile était de maintenir les trois contingents en ordres distincts jusqu'à l'ouverture des portes du petit théâtre. Ils se tenaient au bord de la confusion et parfois y tombaient.

« Gardez-moi une place », cria Bernard Audémont à Julien de Claincourt.

Deux rangs d'élèves du lycée les séparaient, mais Julien dominait tout ce jeune monde. Il se voyait de loin. Il sourit à Bernard en faisant oui, de la tête. Julien, externe surveillé à Saint-Elme, ne pouvait parler sur les rangs. Leur surveillant, M. l'abbé Dieuze, dit Mgr Pète-Sec, ne tolérait rien. Bernard, en revanche, prenait ses aises, étant du Saint-Esprit. Un vieux prêtre essoufflé, le P. Mitaine, suivait les élèves pendant les sorties. Sa présence leur était fort légère. Le Père était sourd. Par surcroît, il lui plaisait de paraître aveugle. Ces jeunes messieurs du Saint-Esprit se rendaient donc fort allègrement aux représentations du jeudi : les matinées classiques du Jardin-Royal.

Ce jeudi-là, on jouait *Andromaque,* de Racine.

La salle appartenait, comme tout le quartier, au chapître de Saint-Roch, paroisse des Trois-Piliers. Les chanoines la prêtaient, de décembre à Pâques, un jeudi sur deux, afin que la jeunesse de Langeval y entendît les chefs-d'œuvre classiques déclamés par les élèves et même par les professeurs du Conservatoire. La forte personnalité de Mme Herblot-Saujoin écrasait un peu la foule des comparses, mais elle lui donnait du lustre. Elle tenait de droit, tous les rôles de la tragédie. Encore que bourgeoise, elle enseignait la déclamation, en ville, à quelques jeunes personnes douées, et bien nées. Mais elle avait sa place au Conservatoire. Elle donnait un cours public avec la condescendance de l'artiste pour gens de métier.

Comme il faut tout prévoir, la Société des Amis du Lycée défrayait de l'éclairage, de la location des costumes, et attirait avec ses deniers, environ deux fois l'an, un tragédien célèbre de Paris. C'était sa contribution. Le tragédien jouait devant la jeunesse, le clergé, les familles et l'Université, *Polyeucte* ou *Athalie*, sur quoi l'accord était fait depuis longtemps.

Dans la ruelle humide, les élèves s'impatientaient. Les maisons paraissaient hautes quoiqu'elles n'eussent que deux ou trois étages. Au reste, ce n'était que le dos des maisons ; les façades donnaient soit sur le Jardin Royal tout proche, soit sur des rues plus larges. On ne voyait ici que murs de pierres taillées dans une craie grise, salie par les pluies, par les poussières et par le temps. Les fenêtres et les faux balcons s'avançaient à peine. La venelle s'étirait entre ces murailles plates entre lesquelles le brouillard descendait et s'entassait. Le soleil essaya peut-être de luire, il se glissa une lueur étrange qui jaunit pendant un instant le brouillard et les murs poussiéreux.

A deux heures quinze, le sacristain ouvrait les portes de la salle. Les lycéens entraient, laissant à leur droite les élèves de Saint-Elme, et à leur gauche ceux du Saint-Esprit. Les chanoines ne voulaient donner le pas, pour cette entrée, ni aux premiers ni aux seconds. Ils avaient leurs raisons. Ils le concédaient donc aux laïques, ce qui ne tire pas à conséquence. Les lycéens s'élançaient dans l'escalier des galeries dans un grand fracas de pieds. Avec sagesse, les pions renonçaient à leur autorité. Les élèves savaient leur place : ils s'installaient au centre de la galerie, face à la scène.

Dès que les premiers hurlements de cette horde sans foi retentissaient, un remous brouillait soudain les rangs des Saint-Elme et des Saint-Esprit. Et Mgr Pète-Sec n'y pouvait rien. Il laissait ses élèves et saluait sèchement le P. Mitaine — le souriant et bon P. Mitaine — cependant que le jeune abbé pensait : « C'est votre faute, et la faute de votre ordre si je suis débordé ».

Leurs troupeaux confondus se ruaient dans l'étroit escalier de bois. Ils finissaient par trouver des places sur les gradins. Sans se soucier de la rivalité de leurs « maisons », ils se groupaient selon leurs habitudes ou leurs sympathies.

Julien, qui avait de longues jambes, se jetait en tête de l'assaut. Il gardait deux places, la sienne et celle de Bernard, tout au bout de la galerie. Deux places qui surplombaient la scène. On voyait très bien le fard et les diadèmes, le cou et les bras d'Andromaque, de Julie, d'Hermione ou de Pauline.

Ils se connaissaient assez peu et ne se voyaient qu'à ces matinées classiques. Mais leurs familles se connaissaient. Elles étaient des Trois-Piliers. Quiconque à Langeval s'apparente aux Trois-Piliers, à l'une des vingt ou trente familles qui ont leur demeure sur cette petite place verdâtre, rangée comme un cimetière, ne peut fréquenter que gens de même branche — mais peut les fréquenter.

Ce n'est point ce qui faisait que Bernard et Julien écoutaient, côte à côte, la déclamation des tragédies. Julien avait, une fois, offert cette place à Bernard qui l'avait acceptée, pour changer de parage et par curiosité, pour voir « un Saint-Elme » de près, comme il désirait beaucoup voir de près un lycéen. Les Frères de Saint-Elme faisaient beaucoup parler aux Trois-Piliers. Le supérieur du Saint-Esprit reconnaissait que si on avait encore quelques internes à Saint-Elme on ne les devait qu'à l'abbé Dieuze : « C'est la meilleure cheville de l'édifice », disait-il sans mystère. Il exécrait ce petit abbé, c'est pourquoi il n'en disait que du bien, et avec modération. Ce jeune homme s'entêtait avec beaucoup d'insolence, et peut-être, hélas ! de conviction, dans certaines lectures.

« Ah ! il faut être prudent ! Je n'en jurerais point, mais ces studieux ecclésiastiques de Saint-Elme lisent trop les messieurs de Port-Royal. Je n'en jurerais point.

De quoi peut-on jurer ? Mais on a dans cette bonne maison d'étranges lectures. Et ce jeune homme paraît bien âpre, bien convaincu. Dangereux ! Il reste toujours quelque chose d'une mauvaise lecture. »

Les Trois-Piliers écoutaient, et sans être bien au fait de ces messieurs de Port-Royal, on répandait dans la ville que les Frères de Saint-Elme sentaient le soufre. Cependant que le Saint-Esprit engrangeait bon an mal an cent à cent-vingt internes, Saint-Elme en avait trente, il en eut vingt-trois, puis quinze. Le soufre !

Bernard regardait ce grand Julien dégingandé, le teint gris, mal coiffé, le regard inquiet et brillant. Il portait l'uniforme de Saint-Elme, sans tache, trop court des manches, trop étroit, le pantalon étriqué. Il sentait la naphtaline. Chez les Saint-Elme on avait du soin. « C'est tout de même un Saint-Elme », songeait Bernard. A en juger par Mgr Pète-Sec et par Julien, il connaissait que ces gens étaient tristes et froids. « C'est peut-être le fait d'être hérétiques ! osa penser Bernard. Ce doit être bien gênant, j'en conviens ». Et il lui venait un grand bien-être de se sentir fermement tenu contre le sein de l'Eglise. Puis il n'y pensa plus.

Il préféra lancer des boulettes ou des parcelles d'écorce d'oranges aux spectateurs du parterre. Triste parterre, et combien méprisé : les externes accompagnés de leurs mères, sœurs, cousines, des prêtres, des professeurs et leurs familles. Tout cela vêtu de noir, et pour la plupart ganté de noir, se tenait roidement cambré sur les chaises de paille que MM. du Chapître faisaient transporter de Saint-Roch, le jeudi matin, par les enfants du patronage et par le sacristain. Les internes de la galerie interpellaient leurs camarades du parterre, et ceux-ci, entendant leur nom rougissaient jusqu'aux oreilles sous le regard de leur mère. Elles trouvaient ces appels fort déplacés. Les sœurettes et les cousines frétillaient.

« Ah ! monsieur, j'ai cru ne pas venir, dit Julien. J'étais désolé de ne pas vous voir et de manquer *Andromaque*. Pète-Sec m'avait collé.

— Pourquoi ? Il a levé la punition ?

— Que non ! J'ai pu la faire reporter à jeudi prochain. Le Directeur tient à ce que les candidats au bachot assistent aux représentations. C'est une excellente préparation, savez-vous ? Et j'en ai besoin. Vous, vous serez certainement reçu, vous devez être si intelligent ! (Il soupira).

— Mais qu'aviez-vous fait ? Vous vous êtes battu ?

— Battu ? Non, j'ai eu deux zéros en étude. Pète-Sec est furieux parce que je ne réussis pas en latin et il est mon répétiteur particulier. Il dit que je suis distrait. La distraction !...

— Laissez faire. J'étais nul moi aussi ; maintenant ça va tout seul. Je ne sais pas pourquoi. C'est depuis que je joue au football.

— Ah ! vous jouez ? Est-ce bien intéressant ? Chez nous, c'est défendu. Au reste, mon père a horreur des sports, et je ne les aime guère.

— Essayez quand même.

— Ce n'est point ce qui m'inquiète. Pète-Sec m'a pris à part et m'a dit : « Réfléchissez à ces mots : distraction, diversion, perversion. M'avez-vous entendu, Claincourt ? Bien. Vous m'écrirez trente lignes de votre propre réflexion sur ces trois mots. Il faut vous affermir. Je vous aide, mais aidez-vous vous-même ». Et il m'a renvoyé dans les rangs. C'était juste avant la sortie. Savez-vous ce qu'il voulait dire ? Quelle réflexion feriez-vous ? Je n'en parle qu'à vous, monsieur, me le permettez-vous ? Mais gardez-moi le secret, nous ne sommes pas de la même maison, ces messieurs seraient fâchés.

— Cela paraît bien mystérieux, dit Bernard ; je ne sais, car je ne suis pas distrait. »

Il regarda Julien qui se tenait le front appuyé sur le rebord du balcon et dont la voix au lieu d'aller vers son camarade tombait sur le plancher entre ses pieds. On eût dit qu'il crachait. Bernard en fut peut-être gêné.

Dans le bruit de la salle, ils parlaient, calmement. Par les grandes fenêtres, une lumière plus claire entra, et quelques cris d'enfants qui jouaient dans le Jardin-Royal.

Décidément, ce Julien était ennuyeux. Bernard regrettait de s'être assis encore une fois auprès de lui. Pourtant quelque chose l'attirait. Julien ne disait pas tout à fait les choses qu'on attendait qu'il dît. Et il avait une façon très sérieuse et triste de s'exprimer, une sorte d'austérité secrète.

« Bah ! se dit Bernard qui voulait prendre un parti, il est peut-être sot, voilà tout ». Quoiqu'il sentît qu'il ne jugeait si vite que pour se dégager de sa propre curiosité, et pour penser à autre chose.

Ils regardaient la scène dont le sec rideau de toile

peinte respirait un peu. Quelques lampes s'allumèrent, chichement. Puis ce fut la rampe.

« Fermez les volets ! » cria-t-on. Les personnes qui se trouvaient près des fenêtres firent claquer les volets intérieurs. Enfin ! Qu'on relègue hors d'ici les feuillages du Jardin-Royal qui frôlent les vitres, les oiseaux, les nuages, le soleil ou l'avenue, les enfants et leurs bonnes, tous témoins naïfs et indésirables pour Hermione, pour Pyrrhus ou pour Phèdre. La tragédie classique se joue à huis clos.

Alors la salle apparut. Le silence et le luminaire la mettaient en valeur. C'était un grand rectangle nu, peint en gris, une salle à hautes fenêtres — un ancien jeu de paume, probablement. La scène occupait l'une des extrémités ; à l'opposé s'ouvrait la porte d'entrée. Un balcon à balustres de bois faisait, à mi-hauteur, le tour de la salle et coupait en deux les fenêtres. Il était soutenu par des colonnettes formant un péristyle grêle et rigide — peut-être élégant.

Dans le médiocre éclairage les spectateurs du parterre se fondaient en une sorte d'étang noir, à la surface de quoi flottaient les floraisons pâles et vaguement mobiles des visages et des chevelures blondes où s'attardait un peu de lumière. Les reflets de la lampe, couleur de sable clair, effleuraient les murs et les boiseries d'un gris uni. Ce monde fermé était calme, froid, abstrait.

Toutes les lampes s'éteignirent. Le rideau frissonna. Il s'éleva un « Ah ! » unanime et discret qui salua l'approche du mystère et du miracle, minutieusement concerté en chacun des spectateurs. La salle atteignit sa plate perfection quand la nuit essuya d'un coup cette impalpable poussière blonde qui jaunissait les surfaces grises et noires.

Tous les regards, comme ceux de Julien et de Bernard, étaient fixés sur le rideau, sur cette plaque de lumière encore vide qu'encadrait un lambris sculpté sur lequel s'entortillaient avec une grâce frivole des rubans, des pipeaux, des houlettes. Au fronton, ces rubans se nouaient et retenaient les deux masques grimaçants, au-dessus du tréteau. Bernard remarqua que la violence des lumières de la rampe leur donnait une expression diabolique, et que le plus effrayant était celui qui prétendait rire. Il chuchota à l'oreille de Julien, pendant que les trois coups retentissaient :

« Regardez le masque de la comédie... Il est monstrueux.

— Tiens, vous l'avez donc aussi remarqué, dit Julien ; c'est vrai, il est effrayant, quelle expression de fourberie ! »

Sa voix mal posée résonna. « Chut ! » fit-on d'en bas. Par à-coups, péniblement, le rideau se levait. Julien regarda Bernard et c'est comme s'ils s'étaient dit : « Donnons-nous la main pour traverser ensemble cette place de lumière et de feu ». Oreste parut, et Pylade :

Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

Dès lors Julien, et à un degré moindre, peut-être, Bernard et cette assemblée, cette salle — petit coin de la ville et du monde isolé de la ville et du monde et comme contracté pour un élan — tout cela s'enleva, par degrés, vers une altitude où l'air et la lumière sont plus purs et plus âpres, où les hommes, tous princes, où les femmes, toutes princesses, vivent dans la plus parfaite et la plus dangereuse nudité.

Il est des sortilèges si efficaces sur certaines natures que même exercés par les plus inhabiles, ils gardent leur vertu. Sur ce théâtre, Oreste n'était qu'un vieillard mal grimé et Pyrrhus un gringalet dont la toge laissait voir les gros genoux. Mais il y avait Hermione. Au vrai, elle figurait assez bien une belle crémière : propre, grasse, blanche et déjà quinquagénaire. Son costume à l'antique rappelait celui des « Merveilleuses » des vieilles gravures. Elle se décolletait fort audacieusement en carré. Des paillettes d'or bordaient le satin blanc aux manches, au bas de la robe et à l'encolure.

Lorsqu'elle s'avançait dans le feu de la rampe, Julien et Bernard tenaient sous leur regard ces bras blancs, ces épaules, ce col où s'enroulaient des ombres. Ils percevaient jusqu'à la moiteur de cette peau mate et sans doute odorante ; leurs regards descendaient jusqu'à la naissance ombreuse de la gorge, un petit golfe de nuit profond, fermé par les paillettes scintillantes. Elle devait être très belle : ils se regardaient alors, furtivement.

Encore que véhémente, sa majesté les troublait. Elle gesticulait, hurlait, se tordait les bras, et ses bracelets s'entrechoquaient. Son diadème de verroterie oscillait sur ses épaisses boucles rousses. Elle impressionnait toute la

salle. La ville entière, sur la foi des habitués, l'avait sacrée grande tragédienne. On la croyait inégalable ; aussi n'engageait-on, pour les « grandes matinées », que des tragédiens. Et elle leur tenait tête.

Cette femme ennoblie par les vieux mots sacrés qu'elle malmenait si fort, mais dont le charme était plus puissant que sa vulgarité et sa sottise, cette femme devenait Hermione. Elle était princesse, elle était amoureuse, et c'était une femme !

Son public avait seize ans. Il n'allait pas au cinéma et ne lisait pas de romans. Il était élevé dans la discipline des vieux usages. Et il entendait le français.

Les vers de Racine glissaient comme des flèches sur l'air échauffé qui s'élevait de la scène, jusqu'à ces jeunes poitrines. Certaines s'y plantaient. Julien !... Julien !

Mon innocence enfin commence à me peser.

Il se penchait vers Bernard pour un commentaire informulable. Ses lèvres bredouillaient. Une nouvelle flèche sifflait :

Que ne peut l'amitié conduite par l'amour ?

Mais que saurait-il dire ? Trop. Rien. Il était gagné par une exaltation confuse. Il eût souhaité que la représentation s'interrompît : « Assez ! assez ! que je reprenne haleine ! » Il brûlait de savoir si Bernard était aussi troublé que lui-même.

Hermione s'élançait, provoquant le public plutôt que son partenaire :

S'il ne meurt aujourd'hui, je puis l'aimer demain.
... ...
Eh bien ! il faut le perdre !

Julien à l'oreille de Bernard murmurait :

« N'est-ce pas affreux ? N'êtes-vous pas ému ?

— Chut ! Ecoutez. Oui, oui. »

Bernard s'agitait moins. Il était troublé, et gêné par le trouble surprenant de Julien. « Mais qu'il reste donc un peu tranquille », souhaitait-il. Et cette agitation si proche faisait bouger en lui quelque chose qui n'avait ni nom ni forme. Quelque chose qui existait par delà tout le reste. Il s'inquiétait et revenait sur son opinion : « Il ne ressemble à personne, voilà. Il n'est peut-être pas bête, mais quel drôle de type ! Il finit par m'agacer ». Il démêlait mal pourquoi, mais il suivait la pièce avec

moins d'attention, moins d'attrait. Julien était présent. Quand il le regardait à la dérobée, presqu'aussitôt Julien tournait la tête vers lui comme s'il eût senti le regard de Bernard appuyé sur son visage. Il souriait, mais Bernard ne le regardait plus.

Revenez tout convert du sang de l'infidèle,
Allez : en cet état, soyez sûr de mon cœur.

Hermione s'échauffait de plus en plus. A travers ses cris et sa violence, le chant de la tendresse et du désespoir, le chant flexible du poète s'élevait, s'enroulait, dansait comme un serpent charmé dans un cercle de feu.

Je ne t'ai point aimé, cruel, qu'ai-je donc fait ?
... ...
Ingrat, je doute encore si je ne t'aime pas.

Julien n'y tenait plus. Il se pencha tout rouge vers Bernard :

« Oh ! Monsieur, entendez-vous ? Cela me fait honte.

— Eh ! quoi ! c'est du théâtre.

— Mais que vont-ils faire encore ?

— Que voulez-vous qu'ils fassent ? Ils parlent seulement.

— Je vous assure qu'ils disent trop de choses et qu'il nous faudrait sortir.

— Pourquoi ? Les Pères sont là. Ils nous ont conduits : nous pouvons donc entendre.

— Cela n'y fait pas. On ne nous conduit qu'en vue du bachot. Je vous assure qu'il y a bien autre chose...

— Bah ! Ecoutez donc plutôt. Ce qu'ils disent ou ce qu'ils font ne nous regarde pas. Il nous faut connaître la pièce.

— Je vois bien que vous êtes du Saint-Esprit, dit Julien tristement, vous n'avez souci ni de la vertu, ni du péché, vous.

— Chut ! Laissez-moi entendre... »

Il était temps. Mgr Pète-Sec venait derrière eux et pria Julien de se tenir plus calme. Son regard le plus sévère fut pour Bernard qui ne se retourna même pas. Mais il en voulut à Julien d'avoir attiré sur eux cette observation.

Oreste venait réclamer le prix de son crime. Hermione le reçoit aussi mal qu'on le sait. Mme Herblot savait que les messieurs du parterre l'attendaient à ce passage

où chaque année, depuis plusieurs lustres, elle les ravissait.

Ah ! fallait-il en croire une amante insensée ?
... ...
Adieu ! Tu peux partir. Je demeure en l'Epire.
Je renonce à la Grèce, à Sparte, à son Empire ;
A toute ma famille ; et c'est assez pour moi,
Traître, qu'elle ait produit un monstre tel que toi.

Face au public, elle tâchait à s'égaler à elle-même. Chaque partie de sa personne et de l'appareil qu'elle revêtait jouait son rôle : son cou, ses épaules, ses seins, sa taille, son écharpe, ses bracelets, ses colliers, son diadème, tout entrait en transe. Son diadème roula soudain sur les planches, dans un vilain bruit de quincaillerie. Quelques cabochons s'égaillèrent. Une petite houle courut sur les gradins. Le parterre était figé dans l'admiration : elle se surpasse ! Dans un brusque mouvement qu'elle fit, avec tout son corps sanglé dans sa tunique, afin de hurler : « ... Un monstre tel que toi ! », un de ses seins, las d'être retenu, bondit hors du corsage. Un sein énorme, éblouissant, dans le feu même de la rampe, sous le regard même de Bernard et de Julien. Celui-ci saisit vivement le bras de Bernard :

« Ah ! Monsieur, je lui ai vu le sein !

— Moi aussi », dit l'autre entre ses dents.

M^me^ Herblot avait promptement comprimé l'indiscret sous ses deux mains insuffisantes. Son rôle était fini, elle s'enfuit dans les coulisses en retenant son sein. Le parterre tout confus n'applaudit que par respect humain. On en parlera du sein de M^me^ Herblot ! Plus tard, en mémoire des derniers mots qu'elle avait prononcés : « Un monstre tel que toi », on n'appela plus, dans les salons des Trois-Piliers, le sein de cette actrice que « le monstre » — et tous les seins du monde, pour un temps, ne surent être que des « monstres », de « petits monstres », « d'affreux monstres », des « monstres charmants ». Ces messieurs furent intarissables ; il fallut que la marquise de Sornay y mît un peu le holà. La mode passa, mais la réputation de M^me^ Herblot en garda une tache.

Les deux garçons se regardèrent fort impressionnés. Bernard, au reste, eût volontiers ri comme les autres, sur les gradins. Mais saurait-on rire en présence de Julien ? Encore que moins agité, il n'était pas moins ému. Le

parterre garda sa dignité. Quelques grands du Lycée osèrent applaudir. « C'est une dérision ! Quel toupet ! » pensa Bernard non sans les admirer.

Julien n'écoutait plus : il avait vu le sein.

Il se tourna vers Bernard :

« Attendez-moi — ou je vous attendrai à la sortie — nous rentrerons ensemble. »

Le rideau tomba, dans un grand brouhaha : c'était un scandale. Les jeunes gens en profitèrent pour sortir plus bruyamment que d'habitude. Une légère ivresse avait gagné tout le monde. Il y avait des personnes du parterre qui riaient.

Il faisait nuit. Ce quartier était des plus déserts et des plus sombres. Les internes rentraient en rang. Les externes regagnaient librement leurs familles.

Julien et Bernard marchaient côte à côte le long du trottoir mouillé, sans parvenir à secouer cet engourdissement physique, cette agitation d'esprit que leur laissait la représentation.

Bernard Audémont paraissait plus jeune que Claincourt quoiqu'ils eussent le même âge. Il était plus petit et mieux fait, et devait grandir encore. Julien, au contraire, faisait penser à ces plantes qui montent en graine et balancent une tête trop lourde sur une tige molle. Pour Bernard, le tronc était vigoureux et la tête fine. On disait légère, aux Trois-Piliers, parce qu'il était blond et frisé. Il n'en faut pas davantage pour faire une réputation. Le givrage d'enfance qui persistait sur ses traits tenait à une certaine qualité du teint, et non pas au dessin, ou au modelé du visage, assez doux et fin, en vérité, mais derrière quoi se devinait une doublure qui s'étalerait bientôt, d'audace et de résolution. Dès cette époque, l'enjouement de Bernard, parfois, s'alliait à une ironie assez dure. Ni l'un, ni l'autre ne prenait le chemin des Trois-Piliers. Et ils ne s'en étonnait ni l'un, ni l'autre. Comme tout le monde, ils descendaient la rue des Plantagenets.

« Allons au Pont-de-Cressé, voulez-vous ? Il n'est pas encore six heures.

— Au Pont-de-Cressé ? mais c'est loin ! Il nous faudra courir pour aller et revenir, car à sept heures je dois être rentré ! répondit Julien.

— Et moi ? Je dois être rentré à six heures et demie, et j'y vais. Tant pis.

— Voulez-vous que nous allions à la gare ? C'est plus près et le soir il y a foule.

— Soit, dit Bernard. Nous verrons les commises et les demoiselles de la Grand'Poste qui prennent le tram du faubourg. Nous tâcherons de parler à l'une d'elles.

— Cela me paraît fort difficile. Mais j'aimerais savoir ce qu'elles pourront bien nous dire. Allons !

— Mais c'est nous qui parlerons, dit Bernard.

— Que leur direz-vous ? Au fait, parlons-leur du théâtre.

— Pensez-vous que nous puissions leur plaire ?

— Je ne sais », répondit Julien. Il parut avoir à dire encore, mais un peu gêné, il se tut.

« Nous serons aimables et respectueux ; surtout, il faut éviter d'ennuyer ces personnes, dit Bernard.

— Nous ne leur plairons pas dès l'abord : il est nécessaire de persévérer dans ses intentions. Je sais diverses choses sur ce sujet, ajouta Julien, j'ai lu un roman.

— Vous lisez des romans ? vous ? chez les Frères ?

— C'est un roman que j'ai pris à l'abbé Dieuze pendant une répétition. On ne le sait pas. Il y a des choses que je ne dis qu'à vous.

— Que dit votre roman ? Comment l'appelle-t-on ?

— C'est un roman d'amour. Oh ! extraordinaire. C'est fort triste. Cela s'appelle « La Princesse de Clèves ».

— Ah ! vous l'avez donc lu ? L'abbé Renouardt qui fait la rhétorique nous en a lu quelques passages. C'est assez ennuyeux.

— Quoi ? en classe ? Vous êtes étonnants au Saint-Esprit !

— Il n'y a rien de mal à cela ; vous le lisez tout entier, vous, en cachette ?

— Hélas ! oui, confessa Julien, mais pour nous, c'est un péché.

La place de la gare était animée. Des ombres couraient en tous sens, assaillaient le tram des faubourgs. A cette heure, les magasins, les bureaux, les ateliers se vident dans les rues.

« Entrons dans un café, c'est facile, dit Bernard.

— Je n'y suis jamais allé, cela me gêne fort.

— Ah ! vous non plus ? Que faudra-t-il commander au garçon ?

— Je ne sais, du thé, de l'orangeade. Nous ne pouvons prendre des vins, dit Julien.

— Nous prendrons deux cafés, c'est mieux », trancha Bernard.

Ils désiraient entrer dans un petit café très encombré, mais sur la porte deux jeunes femmes les dévisagèrent en riant. Ils s'effarouchèrent. Ils firent quelques pas et se jetèrent dans le prochain estaminet : « A l'Arrivée ». C'était un lieu mal éclairé. Deux ou trois hommes en casquette, et deux femmes buvaient, accoudés au zinc.

Ils ne surent ni s'installer à une table, ni s'approcher du bar. Ils allaient ressortir, mais Bernard ayant bousculé une chaise prit le parti de s'y asseoir. Julien aussitôt s'assit à côté. Il était temps, il allait s'enfuir.

Ils commandèrent les deux cafés, tout étonnés que ce fût si simple. Les deux femmes les regardaient, assez amusées. La plus jeune dit à Julien :

« Vous êtes de sortie ?

— Oui, Madame.

— C'est pour ça que vous avez pris vos belles bottines ! »

Et les deux femmes rirent très fort. Il regarda ses bottines avec leurs boutons. On n'en voyait guère de cette sorte ; mais il s'étonnait qu'on puisse rire de ces choses-là. Quelle importance y a-t-il ? En quoi des chaussures peuvent-elles être comiques ? Il pensa : « Ce n'est pas l'étrangeté de mes bottines qui les fait rire, c'est leur propre folie ».

Bernard souriait parce qu'on riait, et parce qu'on ne riait pas de lui. Il pouvait donc être complice. Cet accoutrement de Julien était ridicule : ces bottines, ces pantalons et ces manches trop courtes. Julien était sur un gril. Il sentait que Bernard changeait de camp.

« Tiens, le petit monsieur aussi est de sortie », dit la femme à Bernard. Elle s'approcha, et lui mit familièrement la patte sur l'épaule. Une patte blanche.

« On est gentil avec ça ! ajouta-t-elle. Et élégant ! Un faux-col de celluloïd, s'il vous plaît ! Comme on est sérieux ! »

Et elles se reprirent à rire. Bernard serrait les dents.

Julien le regardait et souffrait de ce qu'on osât rire de son ami. Comment pouvait-on ne pas l'admirer ? Qu'on eût cette audace le fit tout à coup penser, avec effroi : « Mais c'est parce que nous sommes dans un mauvais lieu ! » Sa chaise le brûlait. Il n'osait boire son café servi dans un verre. Et ces hommes en casquette ? Des apaches. L'air puait.

« Qu'avons-nous fait ? C'est ainsi qu'on se perd », songeait-il.

Bernard lui dit : « Je crois que nous avons mal choisi ». Mais il paraissait surtout curieux. Et sa vanité un peu guérie, il osait lever la tête, examiner ce lieu, boire dans son verre. Il lorgna même du côté des femmes qui ne s'occupaient plus d'eux. Julien s'émerveillait et s'inquiétait : « Il n'a pas l'air troublé... Comment les élève-t-on chez les Pères ? Il ose regarder ces femmes, après ce qui s'est passé ! » Il dit à Bernard :

« Il nous faudra partir ; c'est mal de rester ici.

— Et pourquoi y sommes-nous venus ? répondit Bernard en vidant son verre de café.

— Pour voir ! Pour voir ! C'est toujours ainsi que le mal commence.

— Eh bien ! regardons. Ce n'est pas terrible. Ces femmes sont vulgaires, elles ne sont pas méchantes, ni laides. Buvez donc votre café.

— Vous en avez déjà pris votre parti ! Sortons, je vous en prie. Je ne puis boire cela.

— Mais oui, sortons, si cela vous plaît », dit Bernard un peu faraud. Il lui plut d'être prié de sortir. D'abord sortir le soulageait. Mais il démêlait que Julien s'humiliait un peu en le priant : il demandait grâce le premier. Dès lors, rien ne l'obligeait à tenir plus longtemps dans cette fausse position. Il était fort pressé de quitter ce mauvais lieu, mais après avoir laissé croire à Julien qu'il avait pu s'y plaire.

Il se leva et Julien incontinent. « C'est deux francs », dit l'homme du bar. Malgré leur hâte de sortir, ils déposèrent chacun deux francs auprès de leur verre, très soigneusement, comme on leur avait appris à manier l'argent.

L'homme leur cria : « Mais non, c'est deux francs pour les deux ! » Les femmes riaient. Ils ne se retournèrent pas. Bernard crut entendre parler de « pigeons ». Ils filèrent en entr'ouvrant seulement la porte. Il leur fallut toutes les ressources de l'éducation pour sortir sans se bousculer.

Ils regagnaient la place des Trois-Piliers. Il était près de sept heures. Leurs oreilles bourdonnaient. Les cris d'Hermione se mêlaient au rire des petites dames. Bernard voyait le sein d'Hermione et la douce patte blanche. Il en portait encore le poids léger sur son épaule, près

du cou. Qu'il eût penché la tête et sa joue aurait touché la main. Au fond, puisque ce beau coup était fait, il n'en était pas peu fier. Quelle équipée ! Les Lycéens n'osent pas davantage. Et pourtant quelque chose l'oppressait. Ce n'était pas le repentir. C'était une espèce de regret.

Il sentait que Julien souffrait, et « c'est fort bien ainsi », pensa-t-il. « Mais pourquoi m'agace-t-il par moments ? C'est pourtant un brave type. Je suis rosse, peut-être, avec lui. Bah ! »

Ils étaient revenus dans les quartiers obscurs et s'approchaient de leur demeure. Julien n'avait auprès de lui qu'un garçon fort intéressé par ce qu'il venait de faire et de voir. Hélas ! Julien, plus intéressé que blessé et dégoûté. « Que n'est-il repentant, au moins », souhaitait-il.

« Vous voyez ce qu'il nous faut essuyer dans les mauvaises compagnies, dit-il à Bernard qui avait pansé son amour-propre.

— Nous avions petite figure, je le sais, mais nous pourrions mieux réussir une autre fois. (Et ce ne sera pas en ta compagnie, pensa-t-il).

— Il n'y a pas d'importance.

— Ah ! grand merci, parlez pour vous. Et puis ce n'est pas notre faute. Voyez comme nous sommes accoutrés !

— Je vous trouve fort bien, dit Julien. Pour moi, c'est différent, je n'aime pas être bien habillé.

— Bien sûr, dit Bernard, vous ne sauriez jamais l'être. (Après tout, il est assommant ! Tant pis pour lui !)

— Je le sais, répondit tristement Julien, c'est pourquoi j'admire que dans le même uniforme vous soyez si bien, et moi si mal !

— Vous êtes trop bon. Tantôt vous me trouviez intelligent, et ce soir plein d'élégance. N'y a-t-il rien d'autre ?

— Si, vous êtes... Enfin, je veux dire, fort convenable.

— Quoi donc ! Finissez, parlez !

— C'est tout. Je trouve aussi que vous parlez à propos. »

Ils se hâtèrent en silence, car sept heures avaient déjà sonné.

Soudain, sans se détourner, Julien demanda :

« Voulez-vous me prêter votre mouchoir ?

— Mon mouchoir ? Mais je m'en suis servi !

— N'importe, je vous le rendrai jeudi, à la représentation de *Bérénice*. »

Avec précaution et inquiétude, Bernard lui tendit son mouchoir en boule. L'autre l'enfouit fébrilement dans sa poche et garda sa main dessus.

« Quelle étrange soirée, pensa Bernard ; il me tarde d'en finir. Au reste, nous voici bientôt arrivés. »

Ils s'arrêtèrent à l'angle de l'église Saint-Roch pour se dire bonsoir. Ni l'un ni l'autre n'osait prendre l'initiative de la séparation. Julien se pencha brusquement vers Bernard et lui baisa la joue, juste à l'endroit qu'eût frôlé la patte blanche. « Bonsoir, mon ami », murmura-t-il. Et il se sauva à grands pas.

Bernard, interloqué, restait sur place. Les pas rapides de Julien se rapprochèrent : il revenait. Le visage défait, précipitamment, presque sans voix, il dit :

« Surtout, confessez-vous. — Il respira. — Nous sommes en état... ah ! de péché mortel ». Il fit un grand soupir et il disparut.

« Quel idiot, pensa Bernard, avait-il besoin de dire ça ? Ah ! ces Frères, ils mêlent la religion à toutes leurs grimaces. Il va en faire une montagne ! Il est sûrement bête ! Sûrement ! » Là-dessus, il se calma.

La petite place était fort obscure. Trois réverbères partaient, dans le brouillard, ici, là, et là-bas, trois halos jaunâtres. Ils n'éclairaient rien. Toutes les maisons, l'église elle-même demeuraient dans le noir. Mais l'hôtel des Audémont-Froissy était en face du second réverbère.

II

Bernard courait le long des murs, en évitant les gouttières. Il pleuvait comme il ne pleut pas en plein hiver, une de ces pluies rageuses et claires qui annoncent, on ne sait pourquoi, le printemps. Il ne faisait pourtant pas chaud. Mais il n'y a qu'un pas des Trois-Piliers au Jardin-Royal.

Il rejoignit deux ou trois garçons qui couraient

comme lui vers le petit théâtre où l'on jouait *Bérénice*.

Le temps était tel que chacun entrait dès qu'il arrivait. Pas de cérémonie. Dès le vestibule, Bernard fut arrêté par son professeur, l'abbé Renouardt : « Je vous prie, Audémont, de noter dix ou quinze vers, au vol, sur votre carnet. N'oubliez pas que cette pièce est exceptionnellement au programme ». Il manqua perdre de vue un lycéen avec qui il était entré et qu'il connaissait un peu. Il désirait le connaître davantage. Il pourrait comparer les aventures de ce garçon — très averti, puisqu'il était du Lycée — à celle qu'il avait cherchée en compagnie de Claincourt, et au sujet de laquelle il se trouvait perplexe. Hardiesse ? Enfantillage ? Il balançait, selon le moment. Au fond, il tenait pour la hardiesse, mais il la sentait vaine. « Un coup manqué, à cause de Julien ». Il lui fallait un avis.

« D'abord, évitons Claincourt », pensa-t-il en entrant dans la salle. Ce lui fut facile. On ne voyait pas Claincourt. Et il y avait quelque nouveauté. Tous les élèves de Saint-Elme étaient groupés dans un coin de la galerie. L'abbé Dieuze, debout, surveillait. On ne voyait pas son regard, mais le reflet de ses lorgnons. Ce reflet bougeait sans cesse. Il avait moins d'élèves que d'ordinaire et des consignes nouvelles. Bernard le connut tout de suite. Il cherchait Julien. « Il a dû se faire coller pour son latin ». Il haussa les épaules : « Tant mieux, ça ne lui réussit pas, les sorties ! » Toutefois, il s'inquiétait pour son propre compte, car il lui revint que Julien aurait pu parler et le compromettre. Il aurait été soulagé de le voir. Il sentit que cette présence allait lui manquer. Il ne désirait pas lui parler, mais que Julien fût présent, constatât son indifférence et s'en affligeât. Puis, il l'aurait oublié. Dommage qu'il ne pût faire payer à Julien, tout de suite, cette gêne et cet agacement qu'il avait éprouvés l'autre soir.

« Quand je suis avec Claincourt, songeait Bernard, il y a lui, il y a moi, et il y a quelqu'un ou quelque chose d'autre. Ça, c'est Claincourt qui l'apporte avec soi ». Quel était ce troisième personnage, insolite, attentif et muet, bienveillant et triste ? Bernard n'aimait pas les fantômes.

« Mais pourquoi suis-je donc sorti avec cet idiot ? » se demandat-il, en regagnant sa place. Il tâcherait à s'asseoir près du lycéen. Il ne lui vint pas de réponse

tout de suite. Un « petit » se penchait hors du balcon. Bernard lui dit : « Vous allez plonger, crapaud ! » Et il le ramena en arrière. « C'est pour voir, laissez-moi donc ! — *Pour voir !* Ah ! c'est donc *pour voir* qu'il ce penche, celui-là aussi ». Et il dit au gamin : « Eh bien ! cassez-vous la tête — pour voir ! Vous me direz après ce que vous avez vu ».

Le lycéen avait rejoint ses camarades. Tant pis ! Bernard ne lui parlerait pas.

Il regardait du côté des Saint-Elme. L'abbé Dieuze se déplaçait et il découvrit Julien qui était caché par la soutane de l'abbé. Il se réduisait à rien : il baissait la tête, ses épaules s'étaient rétrécies. Malgré le mauvais éclairage, il lisait. Dès qu'il le vit, Bernard détourna les yeux. Quelques garçons organisèrent un bombardement du parterre avec des boulettes de papier. Il joua avec eux. Parfois il glissait un regard vers Julien qui paraissait totalement absorbé par sa lecture.

« Décidément, il y a quelque chose », s'inquiéta Bernard. L'abbé Dieuze se campa derrière Claincourt et n'en bougea plus. Bernard sourit. « Son ange gardien ! » Visiblement on gardait Julien. Comme un trait, il lui vint : « Il s'est confessé ! » Il regarda plus à loisir Claincourt, et il tressaillit parce que le reflet du lorgnon de l'abbé brillait fixement en face de lui. « Il me surveille aussi », pensa-t-il. Il détestait ce faux regard, impersonnel et implacable. Il ne savait s'il était très humain, s'il en était réellement vu, mais sa sévérité ne faisait aucun doute, et son étrangeté glaçait Bernard.

Avec vivacité, il secoua cette gêne. Et il détesta un peu plus Julien. C'était plus clair.

Selon les rites, l'obscurité et le silence s'établirent. Antiochus entrait en scène. Il se trouva quelqu'un derrière Bernard pour plaisanter : « Mme Herblot nous montrera peut-être les deux seins de Bérénice ! »

Les mêmes acteurs, sous les mêmes feux, devant le même public, jouèrent, sous d'autres noms, l'éternel drame passionnel.

Julien n'avait pas le droit de lever les yeux vers la scène. Il devait suivre dans son texte comme dans un bréviaire. C'était la mesure que ses maîtres avaient d'abord prise contre ses « distractions ». Probablement, les avait-on jugées pernicieuses ?

Julien lisait fort dévotement. Pendant les deux pre-

miers actes, il ne broncha pas. Bernard le surveillait. Il ne le surprit jamais la tête levée. Pourtant Julien ne pouvait suivre son texte. Il ne pouvait à la fois écouter, lire et souffrir. Il savait que Bernard était là. Et il savait que son ami n'était pas moins sévère que ses maîtres. Il le comprenait bien, au reste, et lui pardonnait :

« Je suis si peu aimable », pensait-il.

Et parce que ses maîtres l'avaient puni, parce que Bernard, de loin, lui envoyait son regard chargé d'ironie et de malveillance, il se sentait parfaitement coupable et parfaitement accablé. Il n'était pas sûr de mériter cet opprobre et de le porter chrétiennement, car il y avait trop de choses encore. La souffrance n'est rien au prix de la confusion. Il était là, avec son petit livre sous les yeux ; et lui-même, et son livre, et son âme déréglée et douloureuse étaient sous les yeux de l'abbé Dieuze. Et tous, tous sous le Regard éternel, comme toi Julien, en attente dans le trouble, nous sommes.

Parfois, dans ce texte à peine lisible dans l'obscurité et brouillé devant ses yeux dont le regard était irrésistiblement attiré soit vers le fond de lui-même, soit vers Bernard, soit vers la scène, un vers ou deux, au moment même où l'acteur les prononçait, devenaient soudain lumineux. Tout se confondait : la vérité du poète, l'image de Bernard, sa misère.

... Je fuis des yeux distraits
Qui me voyant toujours ne me voyaient jamais.

Julien voulait obéir, et il savait qu'il ne le pourrait pas. Et maintenant « la voix » ! Bérénice parle avec la voix d'Hermione. Les mêmes inflexions, la même chaleur. C'est la même femme. Il la voit quoi qu'il ait le visage enfoui dans son livre. C'est de lui qu'elle parle :

Ce cœur après huit jours n'a-t-il rien à me dire ?

Seul, il la comprend. Par delà les mots, le secret lui parvient. Tous sont sourds à cette voix qui prophétise pour lui :

Mon règne ne sera qu'un long bannissement.

Tous la regardent et tous sont aveugles. Lui seul se cache les yeux, et lui seul la voit. Il la voit comme il l'a vue, mais en ce moment, elle parle, elle est plus près de lui. « Les bras blancs. Les épaules. Le cou où s'enroulent les ombres ». Elle est si bien installée dans son souvenir sur un théâtre de lumière, si bien alliée à son amitié

pour Bernard. Il ne sait plus. Ah ! cette voix dont les mots se perdent dans son trouble, comme les mots du texte se brouillent dans ses larmes. Cette voix qui lui rend jusqu'à la moiteur de la peau mate et sûrement odorante, jusqu'à la naissance ombreuse de la gorge, ce petit golfe de nuit au bord duquel scintillent les paillettes du corsage. Et le sein éblouissant ! Et la présence de Bernard, à son côté ! Et le bras de Bernard qu'il a saisi !

Il n'y tint plus : il leva les yeux. Et c'est Bernard qu'il vit, et Bernard le regardait. Cela dura le temps d'un éclair. L'abbé Dieuze se pencha et murmura quelques mots à l'oreille de Julien. Il se couvrit le visage avec son livre. Dans le moment même où il essuyait le regard dur de Bernard, une voix, la voix posée, froide et redoutable d'Antiochus lui dit :

Je connais votre cœur : vous devez vous attendre
Que je vais le frapper par l'endroit le plus tendre.

Quelle hostilité ! L'autre voix, même terrible avait des douceurs. Celle-ci n'était que de haine et de cruauté. Il lui sembla qu'Antiochus le menaçait pour le compte d'un autre, qui aurait eu à peu près la même voix. Il se sentit si cruellement atteint qu'il ne bougea, ni ne pensa, jusqu'à la fin de la pièce. Il vécut dans le vide. Il n'entendit rien du dernier entr'acte. Personne ne lui parla. L'abbé Dieuze était satisfait : il le croyait contrit. Un jeune garçon de quatrième apporta à Bernard un petit paquet roulé dans une feuille de cahier. « De la part de Claincourt ». Il ne lui déplût pas que Claincourt fît un signe. Mais quand il vit le mouchoir, il eut d'abord envie de le jeter. Il n'était pas disposé à penser à cette absurdité de Claincourt. Il prit le mouchoir qui était propre, plié, mais il avait dû traîner dans un cartable ou dans des poches car il s'était froissé. « Bon, merci », dit-il au garçon. Celui-ci le regardait et ne partait pas. « Qu'attendez-vous ? Filez ! » Et il fit mine de le chasser. Le gamin détala et de loin, il lui tira la langue et lui jeta : « Eh butor ! vous enragez de jouer encore en équipe deuxième ! » Bernard se dit : « Ces Saint - Elme font encore des grimaces en quatrième ! Ils feraient mieux de dire des jurons. Celui-ci, je lui frotterai les oreilles à la prochaine rencontre. Ce doit être un protégé de Claincourt. Ce monsieur comprendra ! »

Il nota pendant la fin de la représentation quelques vers au hasard, pour satisfaire son maître. Julien ne sortit pas de son accablement. Bernard pensa : « Que peut-il ruminer derrière son livre ? » Il eut pitié de lui, le crut victime de ses maîtres : « Le Pète-Sec est un vrai garde-chiourme. Mais après tout, Claincourt aime ça ! »

Mme Herblot eut un succès plus franc que dans son rôle d'Hermione, mais elle ne reçut pas les applaudissements que le parterre lui donnait naguère avec tant de bonne grâce.

La sortie se fit en ordre. Les lycéens descendirent les premiers. Puis les Saint-Elme. Pète-Sec toutefois dit à Julien de ne pas bouger de sa place. Il viendrait le chercher dès que les autres seraient partis et il le reconduirait chez lui.

Bernard suivait le manège. « Traitement de faveur », songeait-il. Mais une idée lui vint. « Que je lui dise deux mots, pendant qu'on le laisse ». Il escalada les gradins, et en bousculant quelques garçons qui l'embarrassaient, il courut jusqu'à Julien. Tout autour de celui-ci, les bancs étaient vides. Il était là, seul. Seul et absent. Bernard se tenait derrière lui, exactement à la place qu'occupait l'abbé Dieuze. Fort résolument, il lui donna un petit coup sur l'épaule : « Dites-moi, Claincourt, vous voyez les masques ? » Julien tressaillit. Il sentit à peine qu'on le touchait. Mais cette voix, si près de lui, cette voix sèche, le frappa comme un poing. Il ne se tourna pas vers Bernard. Simplement, il obéit à la voix : il regarda les masques, au fronton de la scène. « Vous les voyez ? Eh bien ! prenez modèle, grimacier, comédien que vous êtes ! »

Et il dégringola l'escalier.

Julien ne comprit peut-être pas très bien. Mais il sentit qu'on l'avait meurtri et qu'il portait une blessure très grave. Des mots tournoyèrent dans le vide de son esprit : « Que je vais le frapper... Que je vais le frapper... par l'endroit le plus tendre ».

Une voix d'enfant l'appelait : « Claincourt ! descendez ! descendez donc, il n'y a plus personne ». Mais c'était une voix sans vertu. Il ne pouvait bouger.

Dans le vestibule, Bernard fut retenu par l'encombrement. Les gens se saluaient, parlaient, gênaient la sortie. Derrière lui, il entendit le petit de quatrième qui appelait l'abbé Dieuze : « Monsieur l'abbé ! Monsieur

l'abbé ! Claincourt ne veut pas descendre. Venez, Monsieur l'abbé, je vous prie, il pleure ! »

Bernard joua des coudes et sortit. Sur le trottoir, il sentit un point cuisant, comme si une guêpe l'eût piqué à l'intérieur de la poitrine. Il marcha en suivant les murs. La pluie avait cessé. Les rues étaient lavées, luisantes. Les toits et les balcons s'égouttaient de loin en loin, sur les trottoirs, Il se hâtait de regagner les Trois-Piliers, mais il manquait de légèreté et de souplesse. Il lui sembla que de grosses larmes brûlantes pleuvaient lourdement sur son cœur, une à une.

« Ah ! tant pis ! Il fallait que je le lui dise, car je n'en aurai plus l'occasion ! »

La prochaine matinée classique eut lieu le jeudi 25 mars. On représenta *Esther*. Les demoiselles de la Pension chantèrent les chœurs, dans les coulisses. Les messieurs de Saint-Elme et leurs élèves n'y parurent pas.

Jean ORIEUX.

CREATION DE L'HOMME

LE CŒUR

O chasseur à l'affût dans ta geôle d'orage
Dans la haute ramure qui frôle le couchant
O frère prisonnier qui dénoue les mirages
Et qui fardes ta voix de la poudre du sang

Vois-tu passer au bord de l'étroit soupirail
Les bouches inconnues muettes sous leur ombre
Et les verts souvenirs lacérés maille à maille
Par l'embâcle du temps dans les estuaires sombres

Privé de jour et feu qui n'a jamais de fin
Pour embraser la houle épaisse des cordages
Le littoral de brume où coulent les visages
Pour entr'ouvrir leurs ailes aux oiseaux du lointain

Je te tiens sous mon joug, je rive ton sommeil
Aux bornes étoilées qui parsèment la nuit
J'entends ta voix crisser sur le gravier vermeil
Et ma tête rouler béante au fond du puits

Le jour chante à travers tes épis dévorés
La lumière franchit l'avalanche de l'aube
Je te retrouve au bord des rêves dédorés
Guetteur abandonné sans vivres sur un roc

Tu n'as jamais donné de réponse à mes cris
Le regard mélangé aux miasmes de l'abîme
Tu n'as jamais tourné tes yeux vers mon esprit
Ni corrodé mes fers sous le poids de ta lime

Demeure épanouie, ô neige sous les cendres
Effaçant jour par jour les signes du chemin
Tandis que je descends, rongé par mes liens
La pente du ravin où tu viendras m'attendre

L'ŒIL

Navigateur inscrit au rôle des saisons
Et toujours à la proue harcelant l'horizon
De flèches de lumière de sondes de harpons
Eternel messager sans rive ni maison

Tout le monde a passé sous tes couperets d'or
Sans entr'ouvrir le flot qui ferme le décor
Sans déchirer le vent qui vogue vers le port
Où flottent dénouées les épaves des morts

A peine défriché, à peine enseveli
Mage qui fais tourner les portes de la nuit
Tu gardes dans tes flancs les futurs incendies
Les soifs de l'avenir qui jamais ne tarit

Mouvant et flagellé et gravant le silence
De liquides festons Perle qui se balance
Sur la paume vernie de l'immense balance
Et qui de ciel en ciel comme une aile s'élance

Ensemble nous glissons et frappons sur la cible
Ensemble nous touchons les terres impossibles
Guettant entre les mailles écartelées du crible
Les écueils arrachés aux socles du malheur

Trop de charrois sanglants me cachent ta lumière
Trop de jours abattus parsèment ta paupière
J'entends des souffles noirs passer dans tes clairières
Et des matins gémir aux mâts de ta croisière

Mais tu désignes encor l'étoile et le visage
Les mouchoirs de l'adieu qui ferment le passage
Tu m'entraînes sans voix bercé par ton sillage
Dans la chambre où tu brûles les cartes du voyage

Michel MANOLL.

CHANCES

VOYAGE

Vous êtes assis là, regardant courir les champs. D'un seul coup de rein, vous avez en arrivant jeté votre valise au filet, vous laissant ensuite aller sur la banquette. Il fait bon, on voit rouler un bois puis une lande. Là-bas, un verger se renverse au bord de l'horizon.

Mais, à l'aiguille les roues sautent hors de la voie. Si vous dominiez la place, vous verriez un jouet d'enfant : la locomotive entraînant les wagons qui zigzaguent, cahotent et se heurtent. Des hommes crient. Les femmes serrent leurs petits à pleins bras. Celles qui ne sont pas mères, repliées, protègent leur ventre. Le grand pylone est au passage enlevé comme un chardon par la canne. Des étincelles naissent partout: bouquets, colliers, chapelets ou aigrettes. Le train se renverse doucement et se couche. Il est temps. Vous marchez sur les gens qui roulent à vos pieds et, au travers des vitres, sautez du côté libre. Nul ne vous voit à cause de la vapeur et vous disparaissez rapidement pour que les curieux ne puissent vous demander vos impressions.

*
**

Cela ne se passe pas toujours ainsi. Il arrive que le train s'arrête comme un bœuf soufflant devant une assiette rouge posée dans l'herbe. Parfois ce n'est rien, mais souvent des hommes courent le long de la voie. Alors, il faut veiller. On entend soudain un murmure acharné. Au bout de la courbe des taches naissent au ciel. Du genou, on pousse la portière, on se précipite, escaladant le talus. Les gens qui mangent du saucisson rien, et entre eux, vous désignent du menton. Un enfant, pressant entre deux doigts les noyaux de cerise vous bombarde.

« Riez, braves gens ».

L'autre machine est là déjà. Le train gémit et ondule comme un ver.

L'homme en face, la joue gonflée d'une bouchée, dit :

« Quelle maladroite manœuvre ».

Puis, sa tête vole au ciel.

Les trains s'accouplent, le deuxième écrase le premier, le chevauchant comme un mâle dont se plaint la femelle.

Lorsqu le talus est assez haut, il n'y a rien à craindre. Si non, on doit se méfier des morceaux de fer qui retombent.

Il ne faut pas rester trop longtemps sur les lieux car les plaintes et le bruit vous indisposent vite.

*
* *

Quelquefois, on a déboulonné le rail dans une tranchée. Le convoi part alors un peu de biais (nul n'a le temps de faire « ouf »), il laboure le roc profondément. La terre et la boue entrent par les portières éventrées. Si l'on n'a rien prévu, tout est perdu. Encore, dans le cas contraire, faut-il courir, car le plus souvent, la locomotive éclate. Il naît une gerbe d'ouate où flottent des plaques de tôle coupantes. Les arbres sont rasés au pied ; l'herbe aussi tondue. Une roue du dernier wagon, soulevée, tourne folle et vrombit.

*
* *

Le plus dangereux c'est au tunnel (accident rare, il est vrai) et qui se produit dans les plus longs seulement.

Vers le milieu, au passage du train, tout s'écroule. C'est la nuit. Quelquefois la locomotive et le premier wagon ont eu le temps de sortir. On les voit, tirant sans pouvoir se dégager comme un chien dont les pattes et les reins sont brisés sous une grosse pierre.

Pas de salut.

PROMENADE

On dit que la promenade est excellente, mais c'est une vue inexacte des choses.

Lorsque le vent souffle, très haut, en l'air, vous voyez pivoter les contrevents. Ils gifflent les façades, puis

doucements se referment en paupières. A certains moments, l'un d'eux sort de ses gonds.

Il peut descendre, comme le Couperet, en sifflant. Un homme ou même un cheval sont, en long, fendus, sans avoir su cligner de l'œil. S'il rate son coup, rebondissant sur le trottoir, il vous assomme à plat.

Mais, il peut aussi être pris par l'air, comme une aile, flotter un moment, puis, glissant de biais, arriver en rasant le sol. D'abord les têtes sautent ; plus loin, vous êtes coupés en deux parties, comme une guêpe que prend le ciseau avec la queue du fruit. Enfin, il brise les jambes ainsi que branchilles avant d'aller buter contre un poteau qui lance un long cri vibrant.

*
* *

Un jour, l'air est calme. Vous prenez votre canne et comme un tambour-major la faites virer : par le milieu entre les doigts, en soleil, puis à la poignée. Vous la jetez, la rattrapant après trois pas. Les filles vous regardent. Rien ne vous empêche de siffler une marche.

Vient un camion (le chauffeur parle à son copain en faisant des gestes) qui peu à peu quitte la chaussée. En premier c'est une grosse roue se déformant comme un pied de chameau qui empiète légèrement sur le trottoir, puis elle y grimpe tout entière. Le reste suit. Le camion vous fixe de ses yeux jaunes. Vous distinguez la manivelle qui sur l'avant pend et se balance comme un sexe. Il ne vous reste plus qu'à sauter, le plus haut possible, avec cette chance de vous retrouver à plat ventre sur le chargement. Si vous êtes pris entre le mur et le camion, peu d'espoir.

*
* *

Au soir, on va vers le port : quai des longs-courriers. La muraille de fer, lentement avance, l'eau clapote invisible, en gémissant les défenses s'écrasent.

Avec un peu de chance, au travers d'un hublot vous apercevez le haut du buste et les bras en anse d'une femme qui s'habille, et sur la pointe des pieds dressé vous cherchez à voir plus.

C'est alors qu'une caresse douce et ferme vous pousse. Il ne faut pas crier car au moindre bruit elle prendrait peur et fermerait le rideau.

Vous tombez comme un plomb de sonde.

L'homme d'en haut lance un crachat et son melon paraît à contre-jour sur le ciel violet.

Alors, vous criez, jusqu'au moment où la bouche pleine de mazout ne peut plus qu'avaler.

Il est rare qu'on vous tire de là.

VISITE

Elle entra, probablement sans frapper, ce qui pourtant lui eut été facile avec ses doigts en osselets. Je ne me souviens pas de ce détail qui est peut-être important. Son entrée vous le savez suffit pour faire oublier bien des choses.

Naturellement, je ne levai pas la tête. A peine un coup d'œil à la dérobée. Qui se soucie d'engager conversation avec elle ?

Du reste, sans rien dire, elle se mit à flaner dans la pièce ; désœuvrée, regardant les titres de mes livres, redressant du bout des doigts, un tableau, à petits coups, par dessous.

Moi, je m'efforçais de continuer mon problème. Rien ne me rassure comme les chiffres et les équations.

Je réfléchis que je n'étais pas, heureusement, seul à la maison (elle peut venir voir n'importe qui). Ce vieux qui habite avec nous. Ce serait naturel. Il est tellement âgé qu'on ne peut pas ne pas penser à toute la nourriture qu'il a engloutie. Il répugne. La femme depuis quelque temps se plaint (j'ai mal au cœur à croire que je vais passer). Les enfants au berceau ne sont pas très résistants. Un jour ils vont bien, le lendemain mal. Et, quand je dis le lendemain, c'est d'une heure à l'autre, d'une minute à l'autre, d'une seconde à l'autre que je devrais dire.

Il y avait bien le fait qu'elle était entrée *chez moi*. Elle aurait pu aller, par exemple, à la cuisine (la bonne, que j'oubliais, n'a pas l'air aussi solide qu'une cathédrale) ou dans les chambres. Mais qu'est-ce que cela prouve ? La pièce où je me tiens est la plus agréable : des livres, des tableaux, pas de soleil, un bon feu, quelques photographies bien choisies qui peuvent faire plaisir à une femme. Quoi de mieux ?

Soudain, elle s'assit en face de moi.

Ah !

J'eus le temps d'apercevoir ses yeux. Plutôt petits, légèrement enfoncés, brillants, presque gris, le gauche clignant faiblement à cause de la fumée qui montait de sa cigarette.

— Sans me regarder vous me verrez.

Et c'étaient ses premières paroles.

— N'ayez pas peur d'être impoli ou importun, je m'intéresse à qui je veux bien.

Elle croisa les jambes, et prit entre ses mains son long genou maigre qui tendait l'étoffe comme une patère. Beau tissu, ma foi, luisant, moiré, tombant à grands plis lourds, vivants pour tout dire. A le mieux voir on distinguait ses fils frétillants les uns à côté des autres, grouillants, pullulants, à peine visqueux, mais en ordre parfait avec seulement de temps à autre de longs frissons verts.

Elle se montra vite un peu nerveuse sous mon regard, et comme ensuite je continuais mes opérations, elle se leva pour venir derrière moi. Ce n'est pas un voisinage agréable ; nul n'aime sentir un courant d'air lui palper la nuque.

— Ne voyez-vous pas une erreur ici, dit-elle en soulignant une équation de l'ongle.

Ces ongles sont longs, recourbés un peu, épais à la naissance, vaguement striés, mais vraiment forts.

Des erreurs avaient pu se glisser dans mon calcul. Celui qui ne s'est pas trompé lorsqu'il travaille en pensant à elle peut me lancer la pierre.

Mais je répondis grossièrement :

— Je ne vois pas d'erreur... chacun son métier.

— Vous tenez à blesser les gens, dit-elle faisant mine de me frapper du revers de la main, puis elle ajouta : « Je viens de faire un geste tout à fait vulgaire, il faut m'en excuser, c'est que je suis obligée de fréquenter toutes les classes sociales ».

Après un long, très long silence, elle se pencha plus encore et siffla dans mon oreille :

— Je persiste à croire que vous abusez du signe de l'infini.

J. M. A. PARQUTAUD.

PAROLES DU POEME

2

Entre l'eau et la nuit
Entre l'écorce et l'air
Aux confins d'un visage
Au milieu du beau temps

Je marche imprévisible
Et délivre mon ombre
Mon âme qui surgit
Comme un temple affirmé.

7

Les objets par la nuit
Remués se défendent.
Quand je les ai nommés
Ils sont mes serviteurs.

Je combattrai la nuit
Ma plus pure compagne,
Amour multiplié
Notre lutte sans fin.

8

Homme, mon doux serpent,
Ma lente chevauchée,
Longue tentation
Comme un fleuve enroulé,

Homme, poids douloureux
A ma plus haute branche
Suspendu, balançant
Une tête écrasée.

14

A lui-même inconnu
Au cœur de sa présence,
A lui-même étranger
Au centre de ses bras.

En lui-même mouvant
Au seuil de son royaume,
En lui-même aboli
Tandis qu'il ne meurt pas.

23

En toi la source noire.
Je suis cette eau luisante
Et la montée du marbre
A hauteur de tes yeux.

Muette en attendant
Que le vent la regarde
Je suis la chose intacte
Au fond de l'incendie.

35

Douce terrible main
O flamme, ô ma brûlure,
J'étais rameau de Juin,
Cuivre qu'un dieu tordait.

Puis tu m'as soulevé.
Ecoute-moi, je parle.
Tes doigts sont le sarment
Qu'à mon tour j'allumai.

38

Quand tu me déchirais,
Que tu plongeais ta bouche
Au plus profond de moi
Comme en terre un secret,

Et si je sanglotais
Savais-tu que lucide
J'empoignais dans ta nuit
L'Epée du dernier jour.

39

Sous les os de ton front
Dans tes nerfs, sur ta face,
Au cœur de la forêt
Dans tes veines perdues,

Monte comme un oiseau
L'angélique tempête,
Ses ailes d'épaisseur,
Son visage sans cri.

46

Statures agrandies
Par un geste de l'ombre,
Parallèles beautés
Que cerne un crayon d'or.

Rois donnant sur la mer
Balcons imprévisibles
Vous êtes là. Demain
Des ailes immobiles.

47

Une palme est clarté
Une flamme est silence
Puis une ombre plus belle
Et son étreinte bleue.

Dis, plus belle que moi ?
Je suis ce qui m'entoure
Alors que les passants
Quittent le banc du soir.

48

Nuit, je suis ta clarté.
O jour, je suis ton ombre.
Un feuillage s'entr'ouvre
Aide à passer au dieu.

Et quelque chose luit
Plus dense qu'une rose
Qui tombe infiniment
Au cœur de sa beauté.

49

La pierre en mouvement,
La chose dure en marche.
A travers ma beauté
Passent de grands témoins.

Les cordes ont vibré
A faire peur au monde
Et je saigne devant
L'inexplicable mur.

Jean TORTEL.

CHRONIQUES

PUISSANCES DU ROMAN

par Roger CAILLOIS (1)

Peut-on examiner le rôle du roman dans la société en écartant toute considération esthétique ou morale ? et introduire ce genre d'ouvrages dans une nouvelle classification qui ne tienne aucun compte du facteur esthétique ? Nous ne croyons même pas que l'art du roman existe. Mais il nous semble qu'il est à inventer ; et au grand bénéfice de son rôle social.

On lit des romans, d'après Roger Caillois, pour se donner l'illusion des qualités que l'on n'a pas. Les livres d'imagination seraient des nourritures de remplacement ; il faudrait admettre, avec certains extrémistes, que les qualités d'écriture étouffent leur influence, bonne ou mauvaise, bonne et mauvaise.

L'action hypnotique du roman, si elle est indéniable, ne s'exerce pas toujours dans le même sens ni de la même façon.

Le même public qui s'attendrit devant l'altruisme de l'homme généreux qui sauve une prostituée, n'assurera-t-il pas demain le succès d'un autre ouvrage, ou le héros portera l'écriteau dérisoire de rédempteur ? Dans le premier cas, il court avec le héros un risque dont il ne connaîtra que l'entraînement, la griserie. Dans le deuxième cas, il voit une créature à son image résumer une espèce pitoyable dont il est excepté.

Dans l'une et l'autre lecture, il aura senti son individualité se corser. On dirait que son individualité manquait d'être, plus que de précision. *Plus que d'être ceci ou cela, ce lecteur avait besoin d'être.*

Le lecteur se passionne pour des bonshommes entièrement opaques et tels qu'il ne ferait rien comme eux. Il se retrouve, malgré lui, dans ces polichinelles. Et, dans quelque roman qu'il ait ouvert, ne s'intéresse-t-il pas à un personnage avant de connaître sa véritable figure ? *Nous attendons que les romans donnent une forme à ce que nous voulons devenir ou éviter de devenir.*

Les aventures de Cadichon ne nous laissent pas indifférents, ni la destinée d'un lapin, celle d'un veau. Il n'est pas une créature qui n'ait sa chance dans ce genre d'ouvrages, *à la condition qu'elle vive avec intensité, et cette dernière condition est affaire de technique.*

En nous proposant des vies de rechange, les romans seraient « les mandataires de notre faiblesse au pays

(1) Sagittaire.

de la force ». Est-ce par le choix d'un sujet déterminé que le roman satisfait à notre besoin de réalité ? Ou bien, le recours à un sujet déguise-t-il une action plus profonde et surtout plus immédiate, presque instantanée ?

Peut-être que cette adhésion de l'individu à la fiction quelle qu'elle soit n'est que l'image ou l'enseigne de ce qui se passe dans une conscience mobilisée par le récit et touchée par des procédés beaucoup plus sûrs et beaucoup plus fins que ceux de l'invention.

Observons que tout ce qui crée de l'être nous attire comme si nous avions à lui en emprunter. *On dirait que nous ne sommes qu'à moitié.* La vie n'a qu'à faire sonner des espèces pour nous faire sortir de notre inexistence.

Le besoin que satisfait la fiction n'est pas purement social : il ne l'est qu'au deuxième degré. On ne nous apprend pas à sortir de nous sans que cette entreprise pousse une très profonde racine dans le sentiment que nous avons de notre existence. De nous donner le goût et l'expérience d'une vie seconde revient ainsi à nous secrètement enrichir de la certitude que nous vivons, comme si l'invention romanesque dissimulait l'opération la plus efficace et la plus délicate, *la plus susceptible d'art*.

Ce que la parole obtient de la fiction, elle n'avait pas pu l'obtenir à elle seule, mais l'avait rendu possible et au-dedans d'elle-même accompli secrètement au cours de sa longue histoire. La parole est faite pour rassurer l'homme contre le doute qui s'empare de lui devant l'existence de son semblable. Elle obtient cet effet en racontant des histoires, mais l'obtient aussi directement et du fait même qu'elle suscite notre attention, nous animant plus ou moins selon la nature, selon *l'entrée* que sa nature nous ménage dans les faits qu'elle énonce. Car nous avons deux langages...

Voici qui restituerait au roman l'influence sociale que nous lui avions provisoirement retirée, mais qui, en fait, ne la lui restitue qu'en faisant intervenir l'esthétique. Il est, socialement, très important que la lecture d'un livre baigne l'homme dans le sentiment qu'il existe. Car, ce sentiment, l'homme ne le possède qu'à un degré très faible, et cette misère intérieure l'aigrit. Il est heureux qu'à cet individu vaguement éveillé le commerce des livres donne le poids de l'homme qu'il voit devant lui. Il n'y a pas de meilleur moyen d'égaler l'homme à lui-même que de le convier à créer l'homme. Nos semblables seraient bons s'ils croyaient en eux, s'ils ne se sentaient pas continuellement menacés, et menacés dans leur être par le fait que les autres sont. Toute fiction les rassure, illumine leur conscience en naissant. Elle mesure la résistance de l'individu *à sa capacité de concevoir du possible* et de s'adapter aux situations les plus contraires. C'est la force de l'homme d'éprouver que rien ne peut tout à fait le nier.

Accordons une immense portée humaine à tout ce qui nous donne *l'expérience de l'être*. C'est bien là l'effet

que produit sur moi le langage, cependant qu'on utilise ses fictions pour m'apprendre à sortir de moi. *Mais l'importance de l'effet produit est fonction de la connaissance et du talent.*

J'ai dit que tout écrivain français pouvait employer deux langages : nous avons le choix, en effet, entre deux modes d'expression également propres à rapporter un fait, mais qui ne sont pas identiquement capables d'en suggérer l'existence, comme s'ils mobilisaient d'une façon plus ou moins directe l'attention du lecteur. L'un de ces deux styles est issu du grec et pénétré de réflexion ; il n'affabule pas les faits sans les juger, il en inscrit la communication dans le cadre d'une pensée. Certains auteurs latins l'ont employé avant nous. Mais, des auteurs purement latins, Salluste, Tacite, nous avons hérité l'autre : style transitif et régenté par les verbes qui initie le lecteur à l'action qui se poursuit. Style initiateur, très mouvementé et dramatique, mais moins nuancé que le premier et faisant du parler un double de l'être et non l'effet ou la matrice d'une pensée. L'homme vit d'attendre. Sous la pression de circonstances sans cesse modifiées, il tend sans cesse à s'affranchir de sa définition. Le roman l'aide à s'adapter, mais, dans les grandes époques, il veut l'accomplir, le rendre apte à soi-même. Les classiques peignent l'homme tel qu'il est. A l'image des courtisans formée par les Précieux, Racine a substitué la peinture des vraies femmes du XVII[e] siècle. Molière aussi : le sonnet d'Oronte traînait derrière lui les prétentions de la littérature optimiste, celle qui peint les hommes tels qu'ils se voient, tels qu'ils veulent se connaître. Existerait-il un art pour peindre les hommes tels qu'on les souhaite ? Oui, s'il s'était agi de les intégrer à un ordre mythique et puissamment pénétré de délires.

Le roman peut tout : Roger Caillois a fort bien établi ce point. Il est l'art de créer des impressions. Technique où excelle l'histoire policière. D'abord, parce qu'elle fait de chaque objet une source d'émotion : les aiguilles de la pendule, un fixe-chaussettes accroché à la suspension, le moindre détail de l'ameublement constituant un indice possible et contre-pesant à lui seul le gage illimité d'une existence humaine. Balzac a signalé ce trait dans les livres de Fenimore Cooper, qu'il appelle des romans de terreur.

Si le rôle du roman est de créer des impressions, on peut dire en outre que le policier est le seul où l'expression d'une pensée fasse naître des impressions. Car le dénouement tragique est derrière toutes les hypothèses, comme le tain dans un miroir. La suite des déductions est un alignement de portes closes où le destin frappe de grands coups.

Le contraire intervient dans le roman proprement dit. Car il doit susciter des impressions avec des sentiments et des spectacles dont la pensée épuise continuellement la capacité d'émouvoir. Aussi verrons-nous des romanciers exceptionnellement artistes donner toute vision à l'état naissant et communiquer la vie à fleur

d'erreur, formant ainsi du réel une image directe que le lecteur redressera, accommodera à sa pensée. Le mécanisme même de la perception ne se déroule pas autrement, et le roman policier crée son atmosphère et prépare ses effets en s'enveloppant tout entier dans l'apparence la plus immédiate de la donnée à redresser. Il est l'agrandissement de la sensation éclose sous forme d'erreurs, en attendant que le jugement y circonscrive une suite d'actes exacts.

Roger Caillois a élaboré une admirable étude du roman policier. Il en a sondé toutes les contradictions, adoptant un double point de vue, abstrait, concret, qui donne une ouverture très large sur le sujet. Je n'ai fait qu'écrire quelques notes en marge d'un livre de premier ordre.

Joë BOUSQUET.

A PROPOS DE DIETRICH ET DE MIRAMON

ETHIQUE ET ESTHETIQUE DANS L'ART DU ROMAN

Le romancier n'est pas montreur de marionnettes. Lorsque Paul Bourget, de louable mémoire, faisait bavarder, 300 pages durant, des fantoches auxquels il avait donné mission, soit d'exposer ses propres vues, soit de les contredire, récompensant les bons et punissant les méchants, le seul résultat qu'il pouvait atteindre était de discréditer à force d'ennui tout à la fois et la thèse qu'il prétendait défendre et le principe même d'une morale transcendante dont il encombrait malencontreusement le roman.

Est-ce à dire que l'œuvre d'art postule, comme condition même de son être, ce divorce total de l'éthique et de l'esthétique que prônait le jeune André Gide, sans s'y soumettre d'ailleurs pour son compte et contre lequel s'insurge la poétique contemporaine ? Conception néfaste, à quelque catégorie de l'activité humaine qu'on la veuille appliquer ; mais néfaste surtout dans l'art du roman, qui demeure au premier chef l'art de peindre des hommes vivants. Or, vivre, qu'on le veuille ou non, implique la reconnaissance de hiérarchies entre les valeurs, la préférence accordée à tel geste sur tel autre. C'est une simple constatation de fait qu'affirmer que si une existence humaine peut se jouer pour ou contre la morale, c'est-à-dire pour ou contre tel ou tel système de morale, elle ne peut pas ignorer la morale. L'éthique constitue ainsi un élément avec lequel le romancier, par la nécessité même de sa tâche, par sa raison d'être essentielle, qui est de créer la vie, se trouve obligé de compter ; car, se flatterait-il de ne pas s'occuper d'elle, c'est elle qui s'occuperait de lui. Et ceci est tellement vrai que les auteurs qui ont choisi des animaux comme personnages de leurs récits, ont été contraints, pressés

par les exigences mêmes de leur métier, de leur prêter, avec plus ou moins de bonheur, des sentiments moraux au moins rudimentaires.

Sans doute objectera-t-on que ce n'est point nécessairement moraliser que reconnaître dans le portrait intérieur d'un personnage ou dans une étude objective d'un milieu, la morale comme fait social patent : confondre les deux choses serait en effet sottement nier l'effort d'objectivisme de la philosophie de la fin du siècle dernier, nier le sociologisme de Durkheim et de son école : toutes choses que l'on peut approuver ou blâmer, mais dont nul ne songe à méconnaître l'importance.

Seulement, l'opération romanesque, la création du roman par le romancier, présente une complexité inévitable, dont doit précisément se libérer le sociologue en quête d'observation. Celui-ci est le physicien dans son laboratoire. Celui-là aime en même temps qu'il observe, observe pour satisfaire l'exigence de son amour, observe à travers son amour.

Extrême imbrication du romancier et de ses personnages, du romancier-être-vivant et des personnages qu'il enfante. Les aimant, il ne peut s'empêcher de les juger au travers de sa tendresse, de les plaindre, de connaître leurs défauts, leurs manques, de les souhaiter meilleurs, plus nobles ou plus heureux.

Ainsi, tandis que le romancier-moraliste, l'auteur de la pièce à thèse, cherche à convertir le lecteur, à lui imposer sa propre vision morale du monde, en lui proposant le vertueux exemple du « bon », de celui dont la conduite est à suivre, car il se conforme à l'éthique de l'auteur, et le déplorable exemple du « mauvais », de celui qui n'a pas été sage et qu'on nous présente, bonnet d'âne en tête, exposé à la risée ou à la vindicte, le romancier véritable, le générateur d'hommes vivants, assez insoucieux au contraire de l'impression que son personnage va produire — ou, s'il s'en inquiète, c'est à la manière d'un père qui s'inquiète pour son enfant — l'artiste, en un mot, ne laissera transparaître ses préoccupations éthiques que dans la mesure où elles font à ce point partie intégrante de lui-même qu'elles lui sont nécessaires pour connaître et pour comprendre. En ce sens se justifie l'affirmation de Beyle que l'œuvre d'art est l'affirmation d'une morale, se légitime la sous-jacence de l'éthique et de l'esthétique.

Qu'il le veuille ou non, l'homme affirme son éthique par son action ; le romancier l'affirme par sa création, qui est son action propre à lui.

Deux œuvres, différentes par l'accent mais égales par le talent, viennent confirmer cette manière de voir : *L'apprentissage de la Ville* (1) de Luc Dietrich et *La Vengeance* (2) d'Henri de Miramon. La « ville » de Dietrich, ce n'est pas seulement la métropole de pierre et de boue, ces blocs durs aux effondrements infinis, ce grouillement fait de solitudes qui se fuient. C'est encore un bien autre domaine, plus immatériel mais plus vaste, le monde in-

(1) Denoël, édit.
(2) Albin Michel, édit.

térieur, que l'homme doit dominer à peine de demeurer esclave des choses, qu'il doit apprendre à peine de tout ignorer.

Soit donc un être tout à la fois débauché et pudique, mieux que pudique : pur, avec au plus profond de lui-même une tristesse, une insatisfaction, une volonté de se surmonter, ce point d'inquiétude dont parle Péguy, par quoi la grâce de Dieu mord l'âme humaine.

Dans le déroulement des forces immanentes ou transcendantes qui vont agir sur lui et avec lesquelles il devra se mesurer, une surtout le guette et sera près de le terrasser : la tentation de la facilité dans le bien. Car, comme tout sentiment humain, la bonté expose à des risques, exige de celui qui s'adresse à elle un engagement : on ne joue pas plus avec la vertu qu'on ne joue avec le crime ; celui-ci comme celle-là refuse les curieux, et ce n'est pas un des aspects les moins poignants des héros de Dietrich que cette tragique impuissance en face de la vertu, en face d'une vertu implacable et qui refuse le partage. Le premier apprentissage de l'homme est de ne pas confondre avec l'exercice roide et sévère du bien cette vague aspiration un peu veule de répandre, sans qu'il en coûte trop, quelques largesses autour de soi. La première leçon donnée à l'homme qui se cherche est de ne pas confondre le geste avec la velléité fade du geste, l'amour avec un incertain besoin d'aimer.

L'apprentissage de la ville, la dure leçon se résout peut-être en une leçon de violence, mais en prenant le mot non point au sens où l'on a trop tendance à le galvauder aujourd'hui, mais dans la haute acception que lui donne l'Ecriture quand Elle proclame que « le Royaume des Cieux souffre violence ». Ethique à la fois de la volonté et du renoncement ; non point refus systématique qui pousse l'homme à se détruire, mais bien ascèse qui implique un choix. Hormis cela, poussière et pourriture.

« Au sommet de cet escalier que je gravissais comme en rêve, la ville soudain m'apparut comme un cadavre ouvert à la curée et offert à la mort.

« Une sorte de tuyau géant lâchait à fleur de bitume la foule lassée du soir. Le soleil déclinant tombait sur toutes ces nuques et les dorait pour un instant d'un soupçon de jeunesse.

« Avant je voyais la foule, et maintenant pour la première fois je regardais la foule.

« Je m'appuyais contre un garde-fou qui me séparait des hommes, des femmes, de tous ceux-là qui moutonnaient, affluaient, semblaient se lier, puis disparaissaient dans d'autres tuyaux, dans des portes ouvertes, fraîchement ouvertes comme des tombes.

« Alors le destin de l'humanité tout entière m'apparut dans ce mouvement de mauvaise marée : destins fondus dans le même glissement, destins lâchés par milliards comme poussières vivantes.

« Par quel travail l'homme qui cherche et se cherche construira-t-il son propre destin ? Dans quel métal mortel le forgera-t-il ? D'où lui viendra le savoir qui lui manque ? »

L'on est tenté d'évoquer Barrès et l'Homme Libre : « Il se penchait du haut d'une tour comme d'un temple sur la vie. Il y voyait grouiller les barbares. Ce lui était une timidité et une répulsion avec une angoisse. En même temps, il les méprisait... »

Mais à poursuivre la lecture, on voit ce qu'un tel rapprochement a d'équivoque. Le *culte du moi* n'aboutit qu'à la naïve satisfaction de se sentir différent. Elle est littéraire et pharisaïque. Sur le moment, elle se résoudra dans ce « fauteuil à oreillettes » pour y « méditer noblement » et, plus tard, sur la place de la Concorde, dans le « joli mouvement de menton » que l'on sait. En définitive, elle n'aboutit qu'à une prolifération de virtualités incohérentes dont la nature même, vouée à l'impuissance, ne peut engendrer que des propos mensongers, des attitudes pour photographies, du vent.

La leçon de Dietrich, on le voit, est autrement dure, autrement virile. Il y a dans le livre un curieux personnage de femme perverse, mais qui apporte dans sa perversité une manière de perfection. Je ne suis pas certain que Dietrich ne nourrisse à son endroit, sinon de l'amitié, du moins cette manière d'estime dûe à quiconque a su réaliser en soi l'unité et le parachevé du type. C'est elle qui sera au personnage flou et indistinct des premières pages la protagoniste nécessaire ; elle lui apportera la vision « en négatif » mais d'une terrible netteté, de ce qui lui manque.

Car ce ne sont pas, hélas (hélas, ou tant mieux ?), les maîtres de morale dont l'enseignement décide l'homme à agir : la grâce a bien d'autres cheminements, et ce n'est pas du haut d'une chaire que s'administrent les plus fécondes leçons. La vie s'apprend ; la difficile conquête de l'homme par lui-même s'apprend. Moraliste, Dietrich ? Non pas, du moins au sens usuel du terme. Que les dévôts se voilent la face : si l'obscénité n'est pas absente de son œuvre, je ne crois pas qu'il s'y puisse au contraire trouver dix lignes de prédication. Et pourtant son œuvre est l'affirmation magnifique d'une éthique, car elle contient ce qui en est l'essence, la recherche d'une maxime d'action, seule connaissance qui vaille. Récit passionné de la plus passionnante aventure, la seule, à tout prendre, qui devrait mériter qu'on s'y intéressât : le drame de l'homme aux prises avec lui-même, avec les éléments épars d'un destin dont il s'agit de se rendre maître.

*
* *

Plus discrète mais non moins pathétique, l'œuvre d'Henri de Miramon implique, elle aussi, une morale sous-jacente au récit, et non point si différente que celle que Dietrich nous propose. Mais tandis que Dietrich porte à son personnage un amour mâle qui le fouaille et le contraint d'avancer dans les voies d'un douloureux accomplissement, Henri de Miramon voue au sien un sentiment plus tendre. Il voit ce qui lui manque, l'effort qu'il n'a pas su, pas voulu, pas osé accomplir. C'est en malade

qu'il le traite, en « grand enfant douloureux », et le message moral du livre résulte précisément de cette vision claire et apitoyée d'une force qui ne s'est pas affirmée.

Car le personnage d'Henri de Miramon est, en définitive, un raté, mais un raté de grande classe, qui a laissé gaspiller ses dons, ses possibilités, faute d'avoir risqué le geste qui l'eût délivré, faute, peut-être, d'avoir cru en lui-même.

Et c'est là ce qui donne à ce livre, si mesuré dans la forme, un tragique par instants presque insoutenable : dès la première page, nous savons la partie jouée et perdue ; et, pourtant, tout au long de l'œuvre, nous la voyons balancer entre la réussite et l'échec. Nous la savons perdue et si peu de chose sépare, pour le héros, son échec de sa réussite, que, jusqu'au bout, le lecteur voudrait croire au miracle impossible et espérer encore contre l'espérance même.

Le drame totalement dépouillé — et tout détail ne pourrait que le gâter — nous place en ce point extrême de balancement où le pathétique se localise, où une destinée humaine se gagne ou se perd. Qu'a-t-il manqué au héros d'Henri de Miramon? Quelque once de virilité, peut-être, et la dure volonté de réaliser quand même, malgré les traverses, et sa vie et son œuvre. Il lui a manqué de consentir aux règles de la joie ; or la première règle est de la vouloir, de la vouloir précisément au moment où elle se dérobe, c'est-à-dire au moment où la pente spontanée de la chair pousse l'homme à se renfermer au centre de la délectation morose, à s'enivrer, taciturne, de l'amertume de l'échec.

Est-ce là ce qu'Henri de Miramon a voulu nous dire ? Certainement pas. Dans cette revue même, il a exposé sa conception de son métier : « Tous les grands romanciers ont eu pitié de leurs personnages. Quelques-uns même n'écrivent que poussés par la pitié ». Non point, remarquons-le, par besoin de prêcher, de redresser des torts ; mais par besoin de rompre, avec les fils de son esprit, le pain du désespoir ou de l'amertume.

Ainsi, qu'il s'agisse de Luc Dietrich ou d'Henri de Miramon, la volonté de moraliser le lecteur, si elle a existé en eux à quelque moment de la gestation de leur œuvre, n'a joué, dans l'élaboration proprement dite de l'œuvre, qu'un rôle certainement second. Rien ne serait plus sot, surtout s'adressant à eux, que la question qu'assez volontiers de bonnes âmes adressent à l'auteur d'un livre sitôt la dernière page lue : « En somme, qu'a-t-il voulu prouver ? » Dietrich et Miramon n'ont, sans doute, voulu prouver rien du tout. Ils ont obéi à la loi propre de leur être, qui est la loi de chaque artiste : accomplir cette besogne qu'un démon intérieur exigeait d'eux et qui est, précisément, de composer son œuvre. Pour user d'une image facile et qui risque, d'ailleurs, de devenir caduque si on s'avise de la pousser trop avant, disons que Dietrich s'est délivré en une symphonie et Miramon en une sonate.

A une telle constatation, au demeurant banale, un esthéticisme, aujourd'hui périmé mais jamais tout à fait

mort, tire argument pour affirmer le divorce pur et simple de la morale et de l'art.

Or, si nous avons dit et si l'usage surtout nous a prouvé l'erreur de toute doctrine qui prétend poser le primat systématique de l'éthique sur l'esthétique, du roman à thèse, puisqu'il faut l'appeler par son nom, l'expérience de Dietrich et de Miramon (nous nous arrêtons à celle-là, mais nous aurions pu la multiplier), vient en sens inverse infirmer le postulat de l'esthéticisme pur en montrant que, si le souci de moraliser n'est pas, pour l'artiste, un facteur déterminant, son œuvre, précisément parce qu'elle est œuvre d'art, contient et affirme même une morale.

Il n'y a, d'ailleurs, rien là qui doive surprendre, si l'on songe que, dans le domaine en apparence le plus fermé aux préoccupations éthiques et métaphysiques, nous voulons parler du domaine des sciences positives, se retrouve l'écho des conceptions théologiques du savant. Il ne serait pas sans intérêt de comparer, sous cet aspect, les théories de Berthelot concernant les possibilités ouvertes à la synthèse organique, avec les conceptions de Pasteur relatives aux effets catalytiques des organismes vivants. Mais ceci serait une autre affaire...

Jacques BÉNET.

SUR JULIE DE CARNEILHAN

Pour le lecteur français, les caractérisques du roman féminin semblent faciles à préciser : tendances à la confession, à l'autobiographie, drame centré sur deux ou trois personnages, minceur de l'imagination créatrice. Aucune de ces particularités ne se retrouve dans les romans féminins étrangers: ceux de George Elliot, de Selma Lagerlôff, de Ricarda Hüch, de Mazo de la Roche sont touffus, grouillant de monde, animés d'intrigues multiples. Faut-il voir là un des curieux contre-coups de l'éducation que recevaient nos jeunes filles il y a une vingtaine d'années ? Car la moyenne de celles qui écrivent aujourd'hui étaient adolescentes avant l'autre guerre. La lecture du plus grand nombre des romans de quelque importante leur fut longtemps interdite ; à peine tolérait-on celle des romans qui passaient pour classiques : *La Princesse de Clèves* ou *Adolphe*. Ajoutez à cela l'importance accordée aux tragédies du Grand Siècle. Il sera curieux de voir si les œuvres des femmes-écrivains, élevées plus librement, auront les mêmes traits que celles de leurs aînées ou, si le fait d'avoir, dès leur quinzième année, pu lire Flaubert et Stendhal, modifiera profondément l'univers qu'elles nous donneront.

En attendant, le dernier roman de Madame Colette, comme d'ailleurs l'ensemble de son œuvre, porte les caractéristiques qui, aujourd'hui, sont considérées comme spécifiquement féminines, auquel il faut ajouter celle-ci

— qui, d'ailleurs, va dans le même sens que celle que nous donnions tout à l'heure : une si étrange ressemblance entre ses diverses héroïnes qu'elles paraissent souvent être une seule et même personne à qui arriveraient des aventures diverses.

Ces femmes de l'univers de Colette, reconnaissons qu'elles correspondent à une réalité très précise, qu'elles sont telles que les ont faites souvent les nécessités sociales de ces dernières années : non mariées ou mal mariées, elles portent seules la responsabilité de leur destin. La plupart du temps, non formées professionnellement, elles luttent, pour vivre, avec des armes d'occasion, vaguement actrices, vaguement musiciennes ou femmes entretenues. Devant les difficultés de leurs conditions, elles ont un courage têtu. Souvent ce courage prend la forme d'une franchise gratuitement saugrenue : ainsi, chez Julie de Carneilhan, qui « avait beaucoup vécu parmi les mensonges avant de follement opter pour une petite vie sincère, étroite, où la sensualité elle-même ne se permettait que des émotions authentiques ». Ajoutez à cela plus de fidélité à soi-même qu'aux autres, une générosité née, peut-être, de l'attente d'un miracle et une certaine dignité dans le médiocre.

Les partenaires de ces femmes, si fortement caractérisées, sont si peu les créations d'une imagination masculine qu'ils suffiraient, s'il en était besoin, à justifier la littérature féminine. Car, après tout, l'homme, tel que le veut la femme dans ses rapports avec lui, me paraît aussi valable que tel qu'il se conçoit lui-même. D'Espivant est aussi vraisemblable que Pierre Costa. M. Valéry, je ne sais plus où et je ne sais comment, affirme qu'une gifle prend la forme de celui qui la reçoit et non de celui qui la donne — en quoi je le crois aisément. J'ai entendu, d'autre part, un écrivain célèbre me dire : une lettre ressemble plus à son destinataire qu'à son auteur.

Le type de femme retracé par Colette suscite d'évidence le type d'homme qu'elle lui oppose. Or, tel que le voit Madame Colette et tel que le rencontrent ses héroïnes, l'homme est, avant tout, un exploiteur. Il donne peu et réclame beaucoup. Souvent veule. Toujours un peu sournois, rusé, sensible à l'instant, il est au demeurant fort sympathique, tour de force qu'aurait peine à réaliser un auteur masculin. A la vérité, je ne vois à ces héros, comme ancêtre commun, que le chevalier des Grieux. Et d'Espivant, le protagoniste de Julie de Carneilhan, prend, tout naturellement, place parmi ses frères, ceux de l'*Entrave*, de *Chéri*, et même de *Duo*.

Quant au drame de ces êtres, il naît, le plus souvent, de ce que, n'ayant aucune vie intellectuelle, aucune exigence morale, ils n'ont en commun que les goûts de leurs corps, goûts qui, quoiqu'on en dise, me paraissent d'une étrange permanence. La vie sociale, les besoins de luxe, la tentation des autres corps, viennent compliquer leur vie ; ils peuvent se quitter sans cesser de demeurer, l'un pour l'autre, le choix essentiel. Et c'est l'histoire de la demi-reprise — exploitée par l'un d'eux — d'êtres qui

furent aussi liés lun à l'autre que nous raconte Colette dans *Julie de Carneilhan*.

Elle le fait dans une des plus belles langues qui soient, avec une précision aiguë qui, cependant, laisse place à la réflexion complice, comme lorsqu'elle constate, par exemple, que son héroïne « confondait volontiers, faute de vocation et d'habitude, la pitié avec l'ennui », ou qu'elle parle de « l'avidité du dévouement féminin qui ne choisit pas ses causes ».

Clara MAIRAUX.

PAUL NIZAN

Une des meilleures têtes de la jeune intelligence française a trouvé la mort devant Dunkerque, en juin 1940. J'avais connu Nizan il y a une dizaine d'années au moment où il écrivait *La Conspiration*. Bien qu'il me fût à ce moment un adversaire sur le terrain étroit des idéologies politiques — Nizan militait très activement à l'extrême-gauche — je goûtais fort son courage physique, qu'un aspect un peu frêle semblait démentir, et l'ardeur contenue d'un esprit que la culture universitaire n'avait pas ligotté. Je retrouvais en Nizan cette flamme sombre qui court au long de son premier ouvrage, *Aden Arabie*. L'antiphilosophisme de cet agrégé de philo (voir notamment des notes publiées dans « Bifur n° 7 ») était bien une des expressions les plus saines et les plus robustes des tentatives des jeunes gens de l'époque 1929-30 contre un enseignement et un mode de vivre stérilisants.

Le destin de la France et de son peuple, Nizan en prévoyait la courbe pleine de périls. Réagissant, il mit ses idées au service d'une foi patriotique d'autant plus forte qu'elle méprisait les faciles coups de cymbales. C'est dans cet esprit qu'il composa la première série de son *Antoine Bloyé*, où l'on discerne l'évolution d'une pensée qui ne perdait rien de sa rigueur. Le recul du temps n'est pas encore assez grand pour permettre de situer Nizan dans le courant intellectuel d'entre les deux guerres. Je suis cependant persuadé que sa place y est marquée à l'un des premiers rangs.

A. B. D.

LA POESIE

LANZA DEL VASTO
OU
LA PRIMAUTE DE L'ART

« *Pour des artistes qualifiés, il n'existe que des problèmes d'expression... Il ne s'impose jamais des sujets que pour les tenants d'un art inférieur* ». Cette phrase de Joë Bousquet, assez inattendue de la part d'un écrivain qui représente, pour toute une génération, le type même du

porteur de message, me paraît devoir justifier tout ce que pourrait avoir d'insolite, dans le lyrisme contemporain, l'attitude de Lanza Del Vasto. Une poésie si manifestement élaborée, un personnage si composé, pour séduisants qu'ils soient au premier contact, ne risquent-ils pas de l'être moins à la réflexion ? De l'un et de l'autre se dégage, en effet, un relent d'esthétisme qui est bien la plus grave hérésie pour quiconque entend répudier la littérature. Tout se passe, en effet, dans l'œuvre de Lanza Del Vasto, comme si la volonté l'emportait sur l'imagination, et l'originalité de cette poésie est si imprévue, si différente, en tous cas, des recherches poursuivies depuis Rimbaud, qu'elle paraît tout à la fois désuète et insolite.

Je ne crois pas que l'art achevé dont fait preuve l'auteur du *Chiffre des Choses* puisse lui être imputé à crime au nom d'une sincérité qui n'a fait que trop de ravages dans nos lettres. Que Lanza Del Vasto soit « naturellement artificiel », comme l'insinuait un ami commun, je trouve l'expression assez juste. Je ne voudrais point qu'elle prêtât à confusion, et il est bien entendu que je mets l'accent sur « naturellement ». Encore que je n'imagine point d'art sans artifice ni même d'attitude spirituelle qui ne soit, par définition, une attitude.

Je passe sur le personnage dont se sont emparés les reporters. L'existence privée des poètes n'a rien à voir avec la valeur de leurs œuvres, et il m'importe peu que Byron fût Lord et ait mené une existence passionnée, si le moindre vers du petit bourgeois que fût Mallarmé me propose à lui seul le collier d'Hérodiade.

Ceci dit, et qu'il fallait dire, ne serait-ce que par réaction, il est parfaitement exact que Lanza Del Vasto est, à sa manière, un troubadour. Qu'il le soit par ses origines siciliennes, ou artificiellement, là n'est pas la question, et elle serait oiseuse. Un seul témoignage compte, celui du *Chiffre des Choses*, et le *Chiffre des Choses* est, incontestablemcnt, un livre étranger à notre époque.

Il y a eu des productions analogues à l'époque symboliste. Au début du siècle un Belge, Georges Ramaekers, a même écrit un *Chant des Trois Règnes* dont la conception et le style pourraient être de Lanza.

Il n'en reste pas moins que le *Chiffre des Choses* est un recueil absolument exceptionnel. Je ne vois, pour le définir, d'autre phrase que celle-ci, dont je mesure la sottise : Lanza est un homme du Moyen-Age, non un écrivain du genre romantique recherchant, dans l'art d'avant la Renaissance, des thèmes pittoresques, des ornements. Lanza est mieux et plus que cela : il pense comme on pensait avant la Renaissance, il est doué d'une sensibilité proprement intellectuelle dont le lyrisme de John Donne ou de Maurice Scéve nous offre les derniers exemples. Il est naturellement, congénitalement un troubadour, un homme du « Quatrocento ».

En dépit des attitudes qu'on lui attribue, Lanza Del Vasto est le contraire d'un poète facile. Les critiques qui le jugent sur les apparences, le public de snobs qui ne goûte en lui que l'originalité extérieure, n'entendent rien

à cette œuvre. Le *Chiffre des Choses* est mieux qu'un livre pour amateurs plus ou moins éclairés, c'est une expérience. Ce recueil si « artiste » constitue une tentative passionnante et passionnée.

Lanza ne tend à rien moins qu'à la découverte de l'Unité dont toute œuvre n'est que la recherche, dont tout objet n'est que l'image. Ce qui fait l'intérêt du livre, en dehors de sa valeur formelle, c'est qu'il ne traite pas uniquement un thème, mais qu'il est, en tant que livre, un exemple, qu'il illustre une attitude poétique, celle d'un homme traitant les mots non comme des signes, mais comme des objets.

De cette Poésie qui tend toujours à l'essentiel, la forme ne se distingue pas du fond. En ses réussites elle devient vraiment, selon la définition védique rapportée par René Daumal, « *une parole dont la saveur est l'essence* ». Dans quelle mesure est-elle religieuse ? Un commentaire de Maritain sur la citation ci-dessus peut s'appliquer au lyrisme de Lanza Del Vasto : « *Si la parole proférée par le poète a pour essence la saveur, c'est que l'expérience poétique d'où émane cette parole est, elle-même, une connaissance savoureuse. Nous disons que cette saveur est toute spirituelle* ».

Une des raisons essentielles du succès de Lanza del Vasto réside dans l'esthétisme que d'aucuns lui reprocheront. Depuis les temps du Parnasse ou d'un certain symbolisme, celui d'Henri de Régnier par exemple, on n'avait plus vu en France de poésie valable qui ne se fondât, ou tout au moins ne prétendît se fonder, sur une expérience immédiate. L'expérience de Lanza est presque toujours au contraire une expérience au deuxième degré. Son inspiration trouve son point de départ dans la contemplation d'une œuvre d'art et lorsqu'il lui arrive de partir d'une expérience brute elle tend à une stylisation si parfaite que les notations les plus spontanées font l'effet d'être déjà élaborées, figées dans une allure définitive de sentence ou de statue. Il n'y a rien dans le talent somptueux de Lanza del Vasto du frémissement qui palpite en tant d'œuvres moins achevées, toute prière y devient rite, toute lumière vitrail, tout objet tend à l'archétype. Il ne s'agit point des choses ou des êtres mais du chiffre des choses et des êtres, il ne s'agit plus d'existence mais d'essence. Tout prétend à la définition, et si manifestement que l'article si justement nommé défini gouverne la plupart des titres du recueil : *L'Arbre, la Vigne, le Bouleau, le Chêne*. Détail qui n'a l'air de rien mais qui est significatif. L'art de Lanza n'est point un art de sensation mais une méthode de connaissance. Il n'est pas d'objet qui n'y soit classé selon une hiérarchie, qui ne trouve une place dans un univers hiérarchisé, compartimenté, ici les hommes, là les plantes, là les bêtes, et couronnant le tout quelque vision céleste car tout est reflet de Dieu et tend à se résorber en Dieu. L'image du *Vitrail* est à cet effet explicite.

Nous verrons brûler l'être et l'apparence tels
Que leur étreinte brûle en cette rose ronde,

Quand morts et revêtus de nos corps immortels
Nous remonterons blancs comme un prêtre à l'autel
Les degrés de ce monde,
Quand nos corps décantés, nos corps de verre
Frappés de ciel et de splendeur sévère
Trahiront la couleur dont notre âme est chargée,
Quand nous verrons la vie en un cercle figée,
Et la matière hors d'elle-même sortie,
Et la terre allégée
Comme le pain transparent d'une hostie...

Ce poème liminaire du *Chiffre des Choses donne,* on voit, une idée assez exacte des intentions de ce lyrisme. En attendant la vision béatifique, privilège des corps glorieux, des âmes sauvées, la raison humaine cherche à dégager la signification spirituelle, le chiffre des objets et des êtres. Lanza del Vasto œuvre donc dans le même esprit que les bâtisseurs de cathédrales et il y a même quelque chose du tailleur de pierres dans la façon dont il martèle les mots, les sculpte, les insère dans son édifice verbal. Un poème comme *Ave Crux* est caractéristique :

Joint. Joug. Clef. Croix. Espoir unique,
Instrument du Salut qui force et pique.
Justice indue et violence exacte,
Nœud de la terre à la hauteur, et pacte.
Carrefour des destins et des raisons,
Soleil semé sur les quatre horizons.
Arbre de vie par nos péchés perdu,
Le fruit : ce mort à son bois sec pendu.
Fin. Borne. But des gloires et des faits.
Arbre parfait portant l'homme parfait.

C'est évidemment là l'aboutissement d'une manière. Le dépouillement est rarement si achevé chez Lanza et c'est tant mieux pour la qualité sensuelle, ou sensorielle, sans quoi il n'y a pas de vrai plaisir poétique. En ce sens je n'hésite pas à préférer aux poèmes qui constituent à proprement parler des « chiffres » ces textes pratiquement indépendants du recueil qui ont nom « *Le Soliloque d'Uccello* » ou les divers portraits. Le *Soliloque* me paraît être l'œuvre la plus parfaite de Lanza. Du point de vue de l'histoire littéraire il marque l'avénement du monologue intérieur dans la Poésie Française et représente l'équivalent en notre langue de certains récits de Robert Browning. Dans une période où à force de se replier sur elle-même, de se nourrir de sa propre ferveur, la poésie risque de se stériliser, Lanza Del Vasto lui impose une cure de retour à l'objet dont un texte comme *Portrait de Rilke* montre les tendances ; il réussit à transfigurer l'anecdote, à donner tout le sens à des éléments hétéroclites :

Nous retournions que déjà penchait l'heure :
Plus n'était jour, nuit pas encor, le vide

Au bord du ciel frissonnait comme un saule.
Dans un suburbe herbeux gâté de tôle,
Quelqu'un, par terre, et murmurant des mots
Pleins de bondieux, comme ceux qui mendient :
C'était lui, guêtre et gants, canne à pommeau
Et la cravate exquise et surannée.
Dans son regard parut une prairie,
Et la mer seule en porte d'aussi vertes
Sur un rayon dans la tempête ouverte ;
Il tendait son chapeau, sa bouche grave
Et sa moustache en brins d'herbe fanée ;
Sa pâleur eut un reflet, et voilà
Qu'à travers son visage, au soir suave,
Un oiseau s'envola.

Encore une fois je ne cite pas un tel passage pour son exceptionnelle beauté, il en est de mieux réussis encore dans le recueil, mais parce qu'il est anecdotique et en même temps valable. Lanza est un des rares poètes actuels qui soient doués pour le récit, un des seuls qui ait le courage de s'y attaquer. C'est à ce titre que les *Portraits* me paraissent plus originaux que tant d'autres textes qui, à des titres divers, sont toujours des contemplations ou des méditations mais pas des re-créations. Pour comble de bonheur, Lanza manie quand il le veut avec une grande aisance un mètre populaire entre tous le décassyllabe, le vers naturel de tout récit, le plus propre à toucher un auditeur. C'est même grâce à ce rythme, aux coupes martelées dont il use et abuse, que Lanza se révèle à notre époque livresque comme un maître de la Poésie parlée. Je n'en veux pour preuve que le succès à la radio de son *Mystère de Noël.*

De la symbolique de Lanza les exemples sont trop nombreux pour qu'on en cite. Comment choisir entre *Les Oliviers* et *Les Cyprés, Le Glyphe du Serpent* et *Le Chiffre du Chat ?* Dégagera-t-on avec le poète la sagesse de *L'éloge du jade* ou se plaira-t-on à la somptuosité du *Joyau :*

Je te tiens, diamant, prince des êtres,
Larme qui se transmue en cristal clair,
Idée au front du divin Géomètre.
Bout de charbon dont la sourde substance
Se change en source et se fixe en éclair,
Dur comme un ange et tremblant comme une âme,
Blanc comme la justice et l'évidence,
Exact comme les cieux et leurs sentiers,
Incorruptible corps que rien n'entame
Mais qu'un rayon traverse tout entier.

Il n'y a pas, en dépit des apparences, d'ornementation dans le *Chiffre des Choses* puisque tout au contraire y tend à la définition. Il y a même quelque chose d'inhumain dans le vœu de *Prière de Midi :*

Otez ces murs, la rue et tout le reste.
Otez ces cris, ce rire, ôtez ces gestes,
Otez ces gens, leur joie et leur douleur,

Otez l'espoir, le mien avec les leurs,
Ces femmes-là, toutes, effacez-les,
Et ces arbres, cette route, ces roches
Et cette mer rompue sur les galets
Et ce grand ciel où mon regard s'accroche,
Otez l'odeur de l'herbe, ôtez le bruit
Du vent, ôtez ce nuage, cet autre,
Que j'aie enfin la face de la nuit
Si c'est le dernier masque sur la Vôtre.

Cette rigueur contraste avec la floraison religieuse et sensuelle à la fois des *Litanies à la Vierge* ou avec la foi intellectuelle et pourtant souriante d'Uccello. Il y a dans l'attitude de Lanza et dans la forme même de sa Poésie un relent du péché de connaissance et l'on ne peut pas ne pas songer à l'aveu qu'il prête lui-même à l'Hérésiarque :

Moi j'ai craché l'insipide péché,
Ecarté la chair faible et demain blette,
Sous le voile de chair, qu'as-tu caché ?
J'ai cherché l'âme et trouvé le squelette.

Les deux derniers vers définissent assez la Poésie souvent trop minérale du *Chiffre des Choses*. Il faut l'accepter telle quelle. Sa sécheresse est le prix de sa rigueur, sa dureté celui de son éclat. Quant au message même de Lanza, s'il nous touche moins que celui de Jouve par exemple, il a sa beauté propre et n'aurait-il pour effet que de nous inviter à remonter à ses sources médiévales il s'avérerait singulièrement utile dans une époque hors de ses gonds. Avec Lanza Del Vasto nous reprenons contact avec les exigences les plus hautes du Lyrisme Provençal, la poursuite d'une connaissance qui ne se distinguerait pas de l'Amour.

Léon-Gabriel GROS

CORRESPONDANCE

Le numéro spécial de Fontaine *sur la* Poésie comme exercice spirituel *suscite des échanges de vue féconds. N'est-ce pas l'objet de toute œuvre importante ? Une revue a touché juste quand, par ses initiatives, elle provoque des recherches, crée de l'émotion dans le monde des lettres.*

Il est naturel qu'elle rencontre aussi la contradiction. Dans le cas du numéro spécial de Fontaine *les opinions divergent sur le sujet même. Certains ne le croient pas valable ou dénoncent en lui cette tendance à la confusion d'un monde qui a perdu le sens du spirituel et croit le retrouver dans l'art, sans l'humilité du silence et sans la grâce. D'autres, ce sont des poètes, témoignent de l'humeur à voir en tout cela la poésie — plaisir des sens*

et joie de l'être — assimilée à une ascèse, et le poème sujet de dilection, ramené à un exercice, à une oraison. De ce nombre est notre ami Métérié qui nous fit connaître ainsi son avis.

...Je n'ai pas fini d'admirer les mots magnifiques de Lorca. « Si je suis poète par la grâce de Dieu (ou du démon), je le suis aussi par la grâce de la technique, et je me rends parfaitement compte de ce qu'est un poème ». Parole exemplaire, et que nos jeunes auteurs devraient méditer à genoux.

...Non ! La poésie n'est pas indéfiniment réductible à cette casuistique inhumaine, à ces dissections raffinées, à cette sorte de démultiplication illimitée par quoi l'intelligence psycho-analytique, en s'épuisant elle-même, paraît vouloir tarir en même temps jusqu'aux œuvres qu'elle entend « expliquer », jusqu'à la notion vivante et charnelle de poésie...

Depuis dix ans, cette hyper-critique surabonde en écrits souvent éminents d'une intelligence et d'un talent rares, mais dont la lucidité, l'acuité, l'ingéniosité semblent paradoxalement vouloir faire du jardin merveilleux de la poésie on ne sait quel musée-cimetière, jonché funèbrement de tombes effeuillées, de parterres éventrés, de rosiers disséqués, avec, à l'entrée, sous vitrines, les coupes, les diagrammes, les fiches et les thèses compactes, innombrables, sinistres, de tout un ministère de fossoyeurs-archéologues.

Ce que je veux dire ? Je veux dire que lorsque Lamartine écrivait sur Mistral, Sainte Beuve sur Ronsard, Barrès sur Lamartine ou sur Moréas, Duhamel sur Claudel, ils nous *rendaient* vivants et vrais ces poètes et leur œuvre, et que cette union de la poésie et des cœurs semblait alors indissoluble ; mais que ce « divorce » de la poésie et des hommes dont il est hélas tant parlé, pour en faire reproche tantôt à l'hermétisme des poètes, tantôt à l'incompréhension du public, n'est peut-être dû qu'à ces serviteurs trop zélés, qui s'appelaient honnêtement autrefois des « critiques » mais qui, renchérissant aujourd'hui sur leur modeste rôle, ont peut-être fini, à force de subtilité, par rendre obscur ce qui ne l'était point, — ou, bien plus grave encore, par donner le goût de l'obscurité aux poètes d'à présent.

De cette confusion initiale, néfaste à la fois aux poètes et, ce qui m'affecte moins, je l'avoue, à leurs commentateurs, que j'en tiens pour principalement responsables, bien d'autres confusions sont nées. Me permettra-t-on d'avouer ici que je n'en sais pas de plus évidente, de plus fertile en malentendus, que celle précisément qui consisterait à associer la Poésie et la Mystique ?

...Irai-je au bout de ma pensée ? La poésie n'est pas *non plus* peut-être, et par là même, ce que depuis dix ans on nous fait croire d'elle...

Peut-être aurait-on aussi le droit de sourire mélancoliquement quelquefois de certains « entregloseurs », de ces néophytes souvent moins jeunes qu'on n'espérerait, et de leurs sensationnelles révélations. Car de même

qu'on invente Péguy, que nous dévorions, avant 14, dans ses *Cahiers* ou ses *Pages choisies*, depuis cinq ans ils ont découvert Rilke, que la *N. R. F.* nous révélait il y a cinq lustres, depuis trois ou quatre ans Milosz, dont en 1912 ou en 1913 de petits provinciaux savaient par cœur l'adorable *Miguel de Manara*... Et parce que, grâce à Dieu qui ne veut tout de même pas que tout nous abandonne, trois ou quatre revues ferventes rendent fièrement sa place en nos temps de désastres à la Poésie qui ne meurt pas, faut-il crier au miracle et à la résurrection, et pouvons-nous, ingrats ! oublier pour cela le merveilleux, l'inimaginable monceau de revues poétiques qui, de 1900 à 1930 et plus, a fleuri en France ?...

....

Je ne suis pas un explicateur, mais un fabricateur de poèmes ! Et ce que ne vous dira pas le rosier sur les alchimies mystérieuses de sa rose enfin par-faite, le professeur d'horticulture ne vous le dira pas beaucoup davantage !

Et la belle jeune femme que le long secret de la maternité transfigure, en sait tout de même moins — et tellement plus que le savant gynécologue !

Mais ce que ne peut vous expliquer le poète, enfermé dans l'inexplicable réseau sonore et pensant de la Musique qui lui est donnée et qu'il a donné au monde, — les professeurs, les bibliothécaires et les journalistes vous l'expliqueront-ils mieux que lui ?

Car la Poésie n'est pas cet algèbre de nombres non plus que ce labyrinthe d'arcanes.

Mais c'est un fruit qui pèse lourd au cœur qui l'a mûri, et si les hommes n'en veulent pas, les Anges les mangeront bien !

— Toutefois, de ce repas angélique, n'allez pas faire un banquet de théologiens.

Car la Muse « qui est la Grâce » connaît bien que ses dons sont de Dieu et retournent à Dieu, mais de même qu'il ne confondra point les sermons et les chansons, le poète ne mêlera jamais sa prière du matin et du soir à ce sourd et trouble enchevêtrement en lui de songes, de mémoire et de divination qu'il lui faut jour à jour décanter, purifier et parer, en sorte qu'un peu de mélodie intelligible naisse à la fin de ces rumeurs en lui !

Comme la filandière, dans les temps, disait d'abord l'*Ave* sur son bouillon de laine avant que d'y poser sa salive et ses doigts pour le fuseau interminable.

Et comme la mère trace au couteau le signe de la Croix sur le pain gris de sa tablée rieuse et fait dire le *Benedicite* avant la première bouchée.

Ou comme le peintre humblement s'agenouillait avant de laver ses pinceaux afin qu'il sanctifie le doux labeur amer qui l'attend,

— C'est ainsi que la Poésie, reine et servante, parle de Dieu ou parle à Dieu.

Notre ami Michel Seuphor, (une autre voix catholique) se préoccupe lui aussi de maintenir la distinction entre la poésie et la mystique et apporte une précision supplémentaire en différenciant non seulement le poète du mystique, mais encore le mystique du saint :

...La grâce, selon saint Thomas, confère à l'être la *dilection* et la *délectation*. Le poète serait avant tout quelqu'un qui savoure, le mystique, quelqu'un qui s'offre. Le poète peut dépasser la poésie et se trouver, sans même qu'il s'en doute, au milieu des effluves de la vie mystique ; le mystique peut être accidentellement un poète (éclatement d'amour dans le verbe et qui étonne la poésie — exemple : saint Jean de la Croix).

Poésie : délectation de l'Amour. Sénsibilité cultivée jusqu'à l'extrême pointe de la finesse.

Mystique : dilection de l'Amour. Pure orientation de l'homme tout entier, cœur et intelligence, corps et esprit.

Le poète jouit ; le mystique donne.

Tous deux sont dans la joie. Tous deux sont dans un grand secret. Tous deux rayonnent. Tous deux aussi sont essentiellement qualité, *manière* inimitable.

Que donne le mystique ? Il donne *soi* et ce don transfigure le monde.

De quoi jouit le poète ? Il jouit *du monde* et de tout ce que le monde contient ; et sa jouissance transforme le monde en verbe ; et le verbe est le parvis du Mystère.

... Essayons de revenir à des notions simples, si pauvres qu'elles puissent paraître aux beaux esprits : nous appellerons le poète poète, le mystique mystique, le saint saint. N'est-ce pas d'une folle audace ? Ne fait-on pas la moue, n'y en a-t-il pas qui crient à l'impertinence ?

Le poète est quelqu'un qui exprime d'une certaine manière qui lui est personnelle une certaine vie intérieure où se reflète l'extérieure. Tout est dit avec : *exprime*.

Le mystique est celui qui voit en lui-même et dans le monde une présence ou l'énoncé d'une vérité vivante. Tout ici, est dans *voit*.

Le saint est quelqu'un qui vit amoureusement, à l'intérieur de la vérité et de la justice et qui en dehors d'elles ne saurait respirer ni trouver aucun reflet de joie. Tout est dans *vit*.

Il y a des saints mystiques, il y a des mystiques poètes. Mais on ne peut déclarer que, par définition, le mystique est saint ni que le poète est un mystique. Certes, l'expression poétique peut sembler atteindre, par une ceraine force et une certaine réussite verbale, à la vision mystique — ou en suggérer le reflet — mais elle n'équivaut pas à cette vision elle-même. Celle-ci garde sa qualité mystique, extra-poétique, même quand aucune expression ne lui est jointe (elle n'en est peut-être que plus pure, se sachant incommunicable).

LES LIVRES

Psychologie de Jean Racine, par J. SEGOND (1 vol. in-8°, Paris, « Les Belles Lettres »).

Allons-nous trouver dans ce livre une étude du caractère de Jean Racine, ou une analyse de ses personnages, de leurs manières d'aimer, de vouloir ou d'agir ? S'agit-il du poète ou de son univers, de l'homme ou de l'œuvre ? Il y aurait ambiguïté si le dessein de l'auteur n'avait été précisément de nous mettre en garde contre la tentation d'un choix aussi simpliste : impossible de séparer l'œuvre de son créateur. Ils s'éclairent réciproquement ; il faut les comprendre ensemble et l'un par l'autre.

Il y a entre tous les personnages raciniens une sorte de liaison et d'analogie dont l'origine concrète et inexprimée est l'intuition de l'humanité propre à Racine et où s'exprime sa nature.

On nous a retracé bien des visages différents de Racine. Il y a le poète pur que vante Henri Brémond, en célébrant le charme magique de l'« incantation racinienne ». Il y a le Racine pieux et édifiant que nous dépeint son fils Louis. Il y a le tendre Racine de Sainte-Beuve dont la vie se déroule suivant les trois volets d'un triptyque : enfance innocente, passions pécheresses, conversion et repentir ; il y a le chrétien tourmenté évoqué par Mauriac et le Racine sensuel, sans cœur, hypocrite et cruel dont nous parle Masson-Forestier.

Mais où est le « vrai Racine » ? Il ne suffit pas, pour l'atteindre, de faire la critique de ces interprétations et de discuter les lettres, les documents, les témoignages. Cette tâche — dans laquelle M. Segond fait preuve à la fois d'érudition et de finesse — n'est que préalable. L'essentiel est ailleurs : il faut comprendre Racine par son œuvre, ce miroir où son âme se reflète.

Toute l'œuvre racinienne est comme orchestrée autour de quelques « motifs » fondamentaux, que nous pouvons retrouver dans la vie du poète, dont ils nous aideront à retrouver la figure complexe. Ils s'opposent et s'entremêlent dans sa vie non comme des périodes hétérogènes, mais comme des aspects solidaires les uns des autres et qui marquent seulement ici ou là leur prédominance.

Au Racine des jeunes années correspond le thème qu'illustreront plus tard Monime et Iphigénie et dont la formule pourrait être : *A quoi rêvent les jeunes femmes ?* La *passion instinct pur* est celle du Racine charnel, qui fut peut-être plus virtuel qu'agissant, et qui s'exprimera en Hermione ou en Roxane. La *passion dominatrice* qui s'affirmera en Néron ou en Mithridate sublime celle d'un Racine soucieux avant tout de son établissement. Enfin, le thème de la *passion absolue*, qui prend corps en Phèdre sous forme de lutte passionnelle, est peut-être souverain dans le drame de Racine comme dans son cœur. Son « goût extrême d'absolu » (p. 212)

est sensible dans son ambition même, dans le don de soi qu'il fait au prince comme dans le don purifié qu'il en fait plus tard à Dieu.

Il reste encore un thème dont nous n'avons pas parlé : celui de *la passion comme jeu intellectuel*, qui s'incarne dans l'Acomat de Bajazet. Il donne aux autres leur sens véritable si nous n'avons garde d'oublier que la vision du monde racinienne est avant tout la vision d'un dramaturge : l'artiste apparaît ici comme apportant « la signification même de l'homme » (p. 223). Il opère non l'idéalisation abstraite de la passion latente et extrême qui fermente au cœur de l'homme, mais sa sublimation, sa stylisation lucide et concrète.

Pour réussir cette étude, toute en finesse et en nuances, il fallait à la fois la sensibilité la plus vive, le goût le plus sûr et la psychologie la plus pénétrante. Car l'un des problèmes les plus mystérieux y est abordé : celui de la création dans son jaillissement même, celui de l'œuvre d'art qu'on ne peut considérer ni comme le simple produit d'une nature plus ou moins heureusement douée, ni comme une forme valant par soi et détachable des circonstances qui l'ont engendrée.

Gaston BERGER.

L'Invitation à la Vie, par Jacques ROBERT. (Albin Michel.)

« L'invitation à la vie » est l'œuvre d'un jeune homme qui montre déjà de belles qualités d'écrivain. Jacques Robert est le représentant d'une génération que nous connaissons bien mal ; « la génération qui vit dans l'inquiétude perpétuelle des choix ». Génération de disciples qui ne se connaissent pas de maîtres. Ils ont des amies, les possèdent sans trop les regarder, jamais une femme ne leur fera aimer les choses qui l'entourent. On dirait que le monde de l'amour n'est pour eux le berceau de rien. Ils ont des amis, les débaptisent quand ils veulent les connaître, se hâtent de leur préférer l'amitié. Désespérés ? Non. Apprentis du désespoir qu'ils ont à connaître avant de concevoir le salut. Ils ne savent pas ce qu'ils sont ; certains que nous sommes, nous, leurs aînés, incapables de le leur apprendre. Comment distingueraient-ils, parmi nous, ceux qui vivent de ceux qui ont vécu, ceux qui ont une âme de vie, ceux qui ont une âme de mort ?

Peu déformés par la philosophie, peu par les lettres. Intacts, au fond. Nous avons dans ce livre quelques types bien décrits et qui me semblent incarner ce que l'auteur a évité de devenir : celui que travaille un amour sans objet et prêt à mûrir sous forme de haine, Bruno Philogone, qui incarne ses amis plus qu'il ne les connaît, absorbé, comme toute cette jeunesse, au fond, par la fureur dissolvante d'imaginer *ce qui est*. Jeunes gens qui ne peuvent plus se consulter au seuil de l'action, on dirait que le réel a ses assises dans leurs entrailles comme s'ils

étaient l'être souterrain de tout ce qui doit éclairer leur marche. « Nous ne savons pas ce que nous sommes », pourraient-ils dire. « Personne ne s'en inquiète. Rien ne se produit pour nous en instruire. Et nous ne pouvons nous interroger sur nous-mêmes sans que notre curiosité nous supprime. Nous ne savons pas où est notre âme, et nous sommes prêts à l'accepter de n'importe quoi. Est-ce de magiciens que nous avons besoin ? Habitants d'un monde où tout est à inventer, d'illusionistes ? » Génération où chaque individu est prêt à franchir sa propre personne et à s'emparer de sa vie, luttant pour elle, non pour lui. Il faut que la jeunesse, de bonne heure, obtienne tout et que la liberté d'un homme le rende aux devoirs de l'existence humaine. Un individu se mesure sans se diminuer à l'adversité du sort, il supporte plus difficilement les dommages que son semblable lui inflige. Les malheurs grandissent un homme, les mécomptes l'aigrissent...

J'ai lu avec curiosité et avec goût ce livre fort et plein de lueurs. Les hommes peuvent désespérer un instant du monde qu'ils portent dans le regard puisqu'ils sont des créatures assez grandes pour le porter dans le cœur.

Joë BOUSQUET.

L'Ile aux Perroquets, par Robert MARGERIT.

Un livre saisissant. Les aventures d'Antoine commencent par un drame, inique dénouement de sa vie d'honnête garçon. Ceci se passe au temps de la torture judiciaire : Antoine est convaincu d'avoir violé et assassiné une fille qui s'est accidentellement noyée après lui avoir appartenu de bon gré. La fuite le dérobe à l'exécution et le jette parmi des pirates qui l'embauchent. Après ce prologue, commence un récit pénétré du même sentiment poétique que respirent les complaintes du temps jadis.

Depuis longtemps, je n'avais pris autant de plaisir à la lecture d'un livre d'aventures. Les événements entraînent l'imagination sans la harceler, parce qu'ils sont brodés sur la vision directe des lieux les mieux faits pour les concevoir. On s'étonne de découvrir un rapport inévitable entre un fait et un lieu. Mais la plus heureuse inspiration de l'auteur a été de faire apparaître la mort, au milieu de ces hommes de fortune, comme une divinité toujours prochaine et quelquefois propice, si bonne fille que l'on peut impunément lui chiper ses attributs, jouer avec elle, exploiter sa complicité. Son formidabe appareil pourra hâter le dénouement d'une aventure amoureuse. Ce livre plein de vent et de fleurs a paru à Limoges, aux éditions de la Pyramide, 9, rue des Filles-Notre-Dame.

Joë BOUSQUET.

La Poésie andalouse en arabe classique au 11e siècle. Ses aspects généraux et sa valeur documentaire, par Henri PERES. (Adrien, Maisonneuve ; Publication de l'Institut d'Etudes Orientales, Faculté des lettres d'Alger.)

Le XIe siècle a été pour la poésie hispano-arabe une période d'épanouissement. Avec autant d'érudition que de finesse, M. Henri Pérès s'est attaché à faire ressortir la valeur esthétique des poèmes en arabe classique de cette époque. Il a analysé en détail les thèmes nombreux se rapportant aux villes d'Andalousie, de Castille et d'Aragon, à la nature, jardins, vallons et montagnes, mer et rivières, nuit, étoiles, lune, aurore et crépuscule, aux animaux, etc... Il a développé tout ce qu'on pouvait en tirer de renseignements, parfois très précis et précieux pour l'histoire, concernant la société et les mœurs, la vie privée et la vie de cour, les races diverses : Arabes, Berbères, Slaves, Juifs, néo-musulmans et mozarabes, la vie guerrière, la vie économique même et l'artisanat.

Après l'affaiblissement des Omeyyades, pendant la période de la *fitna,* des troubles, et celle des chefs de partis, *reis de taïfas,* les circonstances firent de la poésie une poésie surtout de cour, vivant du mécénat ; ce qui l'incita à insister surtout sur la vie de luxe et de plaisir, mais ne l'empêcha pas d'introduire dans les thèmes classiques de l'éloge de multiples observations tirées de tous les ordres de réalité.

C'est l'époque d'ailleurs où, tout en devant encore beaucoup à l'Orient, la culture andalouse devient de plus en plus indépendante des influences bagdadiennes ou égyptiennes, de même que la population espagnole, malgré la diversité des races et des religions, prend conscience d'elle-même. Cela se note aussi bien dans les modes et les lieux communs que dans les fêtes saisonnières, les techniques et les préoccupations morales. Il est passionnant de suivre dans ce dédale l'analyse minutieuse et pleine de tact de M. Pérès. Si l'Orient préfère le jaune narcisse, l'Andalousie préfère la rose rouge; et il en est de même pour les couleurs des vêtements féminins. Les prestidigitateurs viennent encore d'Egypte, mais l'Espagne ne tire plus que de chez elle les musiciennes et les danseuses. Elle repousse même la musique maghrébine aux instruments à percussion trop rude. Elle fait la place de plus en plus grande à l'inspiration populaire avec le *mouwachchah* et le *zajal,* qui ne suivent plus les règles de la prosodie classique. La musique prend la physionomie qu'elle conservera par la suite quand elle rayonnera aussi bien chez les chrétiens de la péninsule que sur l'Afrique du Nord.

D'autre part, malgré les artifices et les lieux communs, perce un amour profond d'une nature qui n'est pas un simple décor, mais une des sources les plus fécondes d'inspiration personnelle. Cette nature est le

plus souvent le cadre harmonieux de plaisirs aimables teintés d'une certaine mélancolie. Le printemps y tient plus de place que l'été ; le soir, la nuit, l'aurore, plus de place que le jour. A noter un beau poème d'Ibn Khafâja sur la montagne, un des premiers du genre, sur la montagne hautaine, éternelle, mais pourtant compatissante aux misères de l'homme, refuge du criminel et du proscrit, « patrie de l'affligé qui renonce au monde pour revenir à Dieu » (ce qui nous permet, de façon inattendue, de dater l'existence d'anachorètes à qui les idées mystiques du çoufisme, importées depuis peu, inspirent le goût de la vie solitaire et contemplative).

Non moins significatif, un certain sentiment d'inquiétude qu'on observe assez rarement chez les Orientaux, et qui, sans être vraiment du pessimisme ou de la tristesse, empêche les poètes andalous de goûter pleinement les joies de la vie. Soit du fait des circonstances politiques instables et douloureuses, soit du fait d'influences ethniques, juives et chrétiennes, ils ont tendance à substituer des qualités de douceur, de tendresse, d'humilité, de rêve, aux vertus d'action et de force, idéal de la société arabe d'avant l'Islam ; à devenir plus pleinement humains en épanouissant des sentiments et des facultés plus diverses.

Le chapitre sur la femme et l'amour, bien qu'il ne s'agisse ici que de la poésie en arabe classique sur des mètres fort différents de ceux du *zajal* ou des poètes occitans, apporte une contribution précieuse, en ce qui concerne les thèmes littéraires et les sentiments, à la question des influences arabes sur les Troubadours du XIIe siècle : réalisme et idéalisme, sensualité et préciosité, culte de la femme, amour et mort, magie et philtre, servage d'amour, amour platonique, ennoblissement par l'amour, personnages hostiles, le *raqîb* observateur jaloux, et le *wâchî*, détracteur calomnieux, correspondant au *gardador* et au *lauzengier*.

Emile DERMENGHEM.

Master Lou Po To, capitaine Marchand, par Jean MARQUET (Edouard Aubanel).

Jean Marquet a longtemps vécu en Asie, en Indochine principalement : il en connaît les mœurs, l'atmosphère, les rites et les odeurs. On lui doit plusieurs livres qui témoignent de cette expérience. Il y a, dans ce nouveau récit qu'il nous donne aujourd'hui, une verve abondante et aisée, un pittoresque et une couleur qui sont d'un habile narrateur, un sens évident du romanesque. On pense à du Cendrar plus léger, plus capricieux, à du Cendrar à fleur de peau. On aimerait parfois, faut-il l'avouer, que l'observation aille plus loin, que le trait soit plus appuyé, que M. Marquet nous fasse pénétrer plus avant dans le dédale des aventures et surtout des âmes — qu'il connaît bien, on le devine, mais qu'il se contente d'évoquer, plutôt que de décrire. Mais

ne cherchons pas dans ces contes une morale ou une philosophie. Tel n'est pas le propos de l'auteur, qui ne vise qu'à narrer, pour notre plaisir, les hauts faits de Master Lou Po To, honorable forban, et de son « compradore », le Chinois Old Jim. Jean Marquet, dont l'art est fait d'ironie, n'éprouve-t-il pas parfois quelque malin plaisir à laisser le lecteur sur sa faim ?

René BERTELE.

REVUE DES REVUES

Du stalag XI B, nous avons reçu la plus émouvante des affirmations de vie. Une revue, *Le Temps Perdu,* publiée par les soins de Charles Autrand et d'André Matton nous est parvenue et nous l'avons regardée comme une conquête. Entièrement composée à la main, élégamment, presque luxueusement présentée, elle offre au regard, au toucher, quelque chose d'exquis. Est-ce involontaire, est-ce la forme la plus pure d'une affreuse nostalgie ? Ce souci d'élégance — pourquoi ne pas dire de chic — nous a émus plus que tout : comme si nos frères douloureux avaient tenu, par une suprême pudeur, à se présenter impeccables à nous. Intacts. Il n'est pas jusqu'au titre, dont l'ironie est pour nous déchirante, qui ne résonne comme un rappel de choses perdues, comme un remords, aussi.

Voici les noms des collaborateurs : André Ullmann, Charles Bonnet, Jean Mariotti, Charles Autrand, Edgar Bergonier, Pierre Faillot, Aimé-Aimé Blanc, pour les textes. Poindi, Loys Petillot, Georges Goez, Jacques Petiot, Léon Debatte, Pierre Fallot, pour les dessins.

Il ne m'appartient pas, bien entendu, de juger ces textes et ces dessins que la poésie anime. Mais voici le message qu'ils contiennent :

Message inutile, peut-être, témoignage de la relativité des témoignages humains mais qui montrera dans quelle mesure notre silence est définitif, dans quelle mesure nous avons perdu l'usage de la parole, jusqu'à quel point les paroles gratuites de certains et les défaillances de mémoire des autres sont de mise aujourd'hui, seront admises demain ; il ne s'agit pas de prouver notre existence, aussi péremptoire pour nous que les années qu'il nous a été donné de vivre, il ne s'agit pas non plus de la tirer de l'oubli puisque des actes plus élémentaires et moins gratuits suffiraient à cela, il ne s'agit pas enfin de lancer un défi.

... Nulle aigreur ne trouble la sérénité de notre voix, nulle colère n'agite notre chair que des inquiétudes plus immédiates sollicitent. Le temps que nous avons perdu, le temps que nous perdrons encore, le temps que je perds à écrire ceci n'est pas pour tous du temps perdu, n'est peut-être pas pour moi aussi du temps perdu. Je voudrais enlever à chacun ses scrupules, je voudrais que l'on sache que la souffrance n'est pas quelque chose qui

s'est abattu sur nous et un jour se retirera d'un geste doux et soutenu comme le mouvement de reflux. Le temps de la souffrance n'est pas venu, parce que si elle vaut pour nous aujourd'hui, comme une exigence de la vie, elle vaut ou vaudra pour d'autres au même titre.

Cela est un signe à mes yeux, c'est-à-dire un sûr encouragement à vivre et les actes gratuits dont la gratuité cesse lorsqu'on en mesure les conséquences ne marquent rien d'autre, que ce besoin qu'ont les hommes à survivre à toutes les morts, même celle qu'on leur impose et qu'ils ne subissent qu'à moitié.

Une revue de poésie qui naît, c'est une victoire sur la nuit. On entend bien que nous n'appelons pas ici revue de poésie, une revue s'occupant exclusivement de poésie, mais qui s'intègre à une communauté, fidèle à d'essentielles raisons de vivre.

C'est le temps des naissances. Nous ne demandons pas aux jeunes revues d'être parfaites. Demandons-leur au contraire de ne pas l'être, mais vivantes.

Voici *Méridien* que dirige, à Rodez, Denys-Paul Bouloc. Bouloc est un poète qui est un bon serviteur de la poésie. Des *Feuillets de l'Ilot*, où il continue l'œuvre de Jean-Louis Digot, prisonnier, il a fait un banc d'essai poétique très intéressant. Les éditions du *Méridien* ont donné des textes de qualité et entre autres ces deux livres étranges dont on ne souligne pas assez l'importance, *Lord Duveen* et *Confession d'une âme fausse*, où Voronca retrouve la magie aérée des grands conteurs romantiques.

Le premier numéro de *Méridien* contient des poèmes de Voronca, G.-E. Clancier, Plisnier, Saintaux, etc., deux dessins de Toursky et Raymond Gid et une partie critique assurée par Claude Sernet, René Fernandat et Antonin Cassan. *Méridien*, où la place de la poésie sera toujours essentielle, est au service des valeurs les plus nobles.

Fusées est née à Marseille. C'est à dire que nous sommes doublement heureux de la saluer. Christian Harrel-Courtès l'a lancée. Nous souhaitons qu'elle illumine un ciel qui est le même que le nôtre. Le premier numéro est nécessairement inégal, mais je dirais que c'est tant mieux. Un beau poème d'Henri Bosco :

Qui se pait de vent et d'écume
N'a pas une ombre qui le suit,
C'est un ange, sa bouche fume
Comme un grand astre de la nuit
Zodiacale.

Lanza del Vasto y commence le « Journal d'un voyage » où nous saurons, je pense, comment avec trois piastres il a parcouru de l'Orient les clartés désertes, comme un grand pèlerin de l'impossible qu'il est. Signalons enfin d'excellentes chroniques d'Ilo de Franceschi.

Fusées paraît sans manifeste au départ. Un bon point.

Paul Saintaux et René de Berval nous annoncent à leur tour *L'Anthologie des Sables* dont le but sera « de

déceler les diverses formes qui se font actuellement jour dans tous les domaines de l'esprit ». On n'est jamais trop ambitieux. Mais nous sommes sûrs que nous pourrons, dès notre prochaine chronique, déceler au moins quelques trous faits par l'Anthologie dans *le mur de toile* — ou de marbre.

Jean TORTEL.

LE COMBAT DES SAVANTS FRANÇAIS

(N° SPECIAL DE « PATRIE »)

Bien que sa présentation luxueuse et ses illustrations fassent de Patrie *le plus beau des magazines actuels, on se doit de l'appeler une revue quand on considère la tenue exceptionnelle de son dernier numéro spécial :* Le combat des Savants Français. *La qualité du sommaire où se lisent les noms de Paul Valéry, Louis de Broglie, Jean Rostand, Henri Mondor, Ernest Esclangon, Frédéric Joliot, etc., et son unité qui fournit l'exemple d'une heureuse concentration du sujet l'apparentent en effet à celui d'une revue bien faite.*

Patrie *est la revue illustrée de l'Empire et réalise grâce à l'effort de ses directeurs : Jean Masson et Paul Bringuier que seconde avec zèle l'éditeur Bacounier, une liaison plus que jamais nécessaire entre la métropole et les territoires d'outre-mer, étroitement unis par l'adversité. Alger, où lutte vaillamment* Fontaine, *a vu naître aussi* Patrie, *et c'est un réconfort pour nous de savoir l'idée française si fermement défendue aux terres de liberté qui nous font signe de l'autre côté de l'eau.*

J. B.

La présente note dépasse peut-être le cadre habituel des *Cahiers du Sud*. Cependant les quelques pages que Paul Valéry a écrites en introduction au numéro spécial de *Patrie* sont si significatives et si denses qu'on ne peut qu'en recommander la lecture. De telles lignes ne se résument point. J'en citerai seulement la conclusion « On dirait que l'homme cherche perpétuellement sa définition. Il a fini par trouver dans la science positive une voie qui l'éloigne sans retour et sans déviation de ce qu'il a cru être, et qui le mène il ne sait où ; l'homme est une aventure... »

Il faudra bien s'expliquer à nouveau sur l'attitude de l'homme devant la Science. Et particulièrement de l'homme français victime d'une erreur d'optique créée par les niaiseries du soi-disant « anti-scientisme ». Ces niaiseries ne datent pas d'aujourd'hui. Elles ont commencé à circuler voici plus d'un quart de siècle et ont fait dans la pensée française de tels ravages qu'il n'est pas erroné de leur imputer une des causes principales

de l'affaiblissement de notre pays. Mise à part une élite scientifique mal connue ici mais envers qui le monde travaux sont commentés, appliqués, vulgarisés par les laboratoires et les bureaux d'études des pays étrangers, on constate que les élites françaises ont démissionné devant la Science. Cette fraîcheur d'eprit, cet enthousiasme, cette audace prométhéenne provoqués par les découvertes scientifiques ont caractérisé notre peuple de 1750 à 1900 environ. Depuis, tout cet élan s'est usé devant l'indifférence, le scepticisme et surtout les railleries plus ou moins « spiritualistes ». Vieillissement sans grandeur. entier professe une admiration respectueuse, et dont les

Je ne puis en un si court espace développer les raisons de cette fuite — intellectuelle — devant la Science et la Technique. L'aphorisme d'un apprenti philosophe exprimé en 1940 : « ... plus une technique est rigoureuse, moins elle laisse de place à l'esprit », illustre et résume cette carence, niant une défaite essentielle sous le facile alibi de l'Esprit, du vague, de l'innommé encore que baptisé gratuitement « valeurs morales ».

Il suffit de voir, à ce sujet, la position des peuples du monde entier à l'heure où l'humanité est à un tournant décisif, non pas d'un renouvellement spirituel — à ce propos il faut signaler que le mythe du progrès moral de l'homme garde ses adeptes en France et en conquiert de nouveaux alors que s'effrite la croyance au progrès scientifique — mais de son existence même. Dans tous les pays, la Science est le guide et la Technique l'outil mis au service d'une volonté de puissance, donc de vie et de rajeunissement. Comment ne pas être frappé par exemple par le « scientisme » qui éclate et rayonne à la lecture de tous les ouvrages et revues de l'Allemagne en guerre et qui projette ses promesses sur la future période de paix ?

Ce scientisme sain, aux prolongements indéfinis, cette technique rigoureuse qui fait appel à toutes les forces de l'esprit ne rappellent-ils pas étrangement l'atmosphère mentale de nos grands saint-simoniens ?

A. D. B.

THEATRE

LA SAISON 1941-1942 A PARIS

Comme il est normal dans les temps d'indigence, on a eu recours encore, cette saison, aux produits de l'étranger. Nous avons connu, aux époques récentes où l'Angleterre était à la mode, la frénésie du théâtre élizabéthain. Il semble que le tour soit venu d'une vogue espagnole. Quatre ou cinq pièces empruntées au répertoire d'outre-Pyrénées se sont succédé, avec des fortunes diverses, sur des scènes parisiennes. Deux d'entre elles méritent une mention particulière : *La Célestine* de F. de Rojas, adaptée par Paul Achard, et les *Amants de Galice*, que Jean Camp a tirée d'une pièce de Lope de Vega, *Le meilleur Alcade, c'est le roi*. (Quant à l'*Etoile de Séville*, elle a « filé » sans laisser de sillage appréciable).

La Célestine a connu autant de traductions qu'elle comptait d'actes dans sa rédaction primitive : un peu plus d'une vingtaine. Paul Achard a remanié sans scrupules cette masse assez disparate, en conservant surtout l'aspect scandaleux de l'intrigue, comme il sied à une pièce destinée au Théâtre Montparnasse. Il a au moins permis à Marcelle Géniat de triompher dans le rôle essentiel de l'entremetteuse ; au demeurant, *La Célestine* est une pièce intéressante, ne fût-ce que par la violence sincère des sentiments et la couleur imposée par l'auteur primitif.

Cette couleur, nous la retrouvons dans le texte et dans le décor des *Amants de Galice*. Dullin a présenté là un spectacle minutieusement monté et qui aurait mérité un succès plus durable. Le public a sans doute été dérouté par l'ambiguïté de l'intérêt que l'on cherchait à éveiller en lui ; sollicité à la fois par le châtoiement des décors et des costumes, les prestiges de la scène tournante, le piquant des intermèdes musicaux, l'intérêt moral d'une histoire noble et tragique, déjà presque cornélienne (mais un peu dépourvue de rebondissements dramatiques), il n'a pas su où prendre son plaisir et a finalement boudé à cet excès de richesses. Serait-il sur le point de comprendre que le vrai théâtre se passe de cette abondance d'artifices ?

*
* *

Oscar Wilde, Bernard Shaw et d'Annunzio se sont partagé les restes de cet engouement pour les voisins. Ils ont été bien mal servis — et ils ne méritaient guère mieux. *Il importe d'être constant*, *Candide*, *On ne peut jamais dire* représentent, dans le répertoire de leurs auteurs, des fantaisies bien éculées et des audaces qui font aujourd'hui long feu. A côté d'elles, le *Baladin du monde occidental*, de Synge (joué aux Mathurins par Herrand et Marchat en début de saison), faisait figure de hardiesse. Il bénéficiait d'ailleurs d'une interprétation bien supérieure aux clowneries du Théâtre Pigalle, où triomphe — on ne sait trop pourquoi — Claude Sainval, qui a tout à apprendre de son métier, et notamment l'art de marcher en scène autrement qu'en dansant la polka. Même insuffisance chez les acteurs qui jouent *La Ville morte* au Théâtre de l'Œuvre. Les comédiens du Rideau des Jeunes sont à cent coudées au-dessous du lyrisme et de la noblesse — d'ailleurs insupportablement tendue — de Gabriele d'Annunzio. La tragédie fatale et grandiose du poète italien se rapetisse au niveau d'un fait-divers entre garçons épiciers. Il est juste d'ajouter que c'est une pièce injouable à moins de la conjonction d'un quatuor de tempéraments tragiques exceptionnels.

*
* *

Les troupes de jeunes sont mal inspirées lorsqu'elles s'attaquent à des œuvres connues, et qu'elles choisissent avec trop de prudence ou trop de présomption. Mais lorsqu'elles veulent concilier leur âge véritable et l'âge de

leurs personnages (ou de leurs auteurs), elles ne réussissent pas mieux. Des pitreries prétentieuses comme *Carole au bord de la fontaine* de Pierre Viallet, montée par le Rideau Prétexte, ont été saluées à la générale par l'hilarité d'un public pourtant blasé en matière de sottises : et de fait, il est difficile d'imaginer plus de faux schématisme, d'arbitraire, de préciosité à vide et de poésie plaquée. On y voit des jeunes filles qui sortent « respirer les molécules urbaines » et un porteur de bagages qui se console, en les regardant, du spectacle de la « virginité perpétuelle des rails » (c'est du moins lui qui le dit). La pièce comporte également une bicyclette hermaphrodite et un répétiteur de lycée sans chaussures. Le Théâtre de l'Œuvre a servi (pas longtemps) d'asile — c'est bien le mot — à cette couillonnade. Le Théâtre des Noctambules, lui, abrite *Diable au Cœur* (de Bréal et Oger) — un « délassement » qui nous ramène aux jours les plus fades du petit théâtre d'avant-guerre. Quelques bons jeunes gens sans expérience se trémoussent sur scène avec une conviction de patronage. Ce n'est même pas hardi. C'est sage.

La troupe du « Rideau des Jeunes » a du moins connu le succès avec le *Bout de la Route*, de Giono — qui est allé jusqu'à la 400e. Pour une fois, l'inspiration méridionale aura été représentée autrement que par les refrains d'Alibert ou le « réalisme poétique » de Pagnol. Souhaitons que l'exemple soit contagieux.

Un autre succès de jeunes, c'est le *Jupiter* de Boissy — qui a fait place malheureusement sur la même scène du Vieux-Colombier à *La Tempête* de Shakespeare. Cette fois, nos adolescents s'étaient attelés à une tâche un peu au-dessus de leurs forces, sinon de la confiance qu'ils avaient en elles. Le préjugé favorable, une réclame savante et des hurlements de dépit devant les réactions de la critique n'ont pas empêché *La Tempête* de se calmer très rapidement. Puisse la leçon leur servir.

*
* *

Moins téméraires, certes, sont ceux qui s'en tiennent prudemment aux formules éprouvées du théâtre d'avant-guerre. Le Boulevard — bon commerçant — n'a garde d'y manquer. On y a joué une reprise d'*Hyménée*, de Bourdet ; *On demande*, un bon petit vaudeville de Michel Dulud ; *Une jeune fille savait*, d'André Haguet, et *J'ai dix-sept ans*, reprise du succès de Vandenbergue. Tout cela n'est ni original ni mal fait : c'est du bon ouvrage en série. Quant à *Un homme qui revient de loin*, de René Aubert (Comédie des Champs-Elysées), c'est une pièce honnête et soignée, un essai de tragédie moderne : mais elle sent terriblement le Bernstein violent et vulgaire de *La Rafale*.

Mieux valent, à tout prendre, les pièces « à spectacle » — comme l'est, par certains aspects, *Les Amants de Galice*, dont nous avons parlé déjà. C.-A. Puget a donné aux Ambassadeurs un *Echec à Don Juan* qui ne résout rien, dramatiquement, de la légende — mais où Cocéa

déploie à sa guise une richesse aujourd'hui insolite de décors, de costumes, de travestis et de coups de théâtre. C'est l'équivalent, sur le plateau, des restaurants de catégorie exceptionnelle — la valeur nutritive en moins. P. R.-Willm a enfin réalisé son vieux rêve : monter *L'anneau de Sakountala*, de son maître Pottecher. C'est à la plastique de l'artiste, à l'ingéniosité du décorateur et du metteur en scène — un Dieu en trois personnes — que le succès a été dû : car le texte était assez soporofique.

Le Théâtre du Grand-Palais, enfin, a donné tour à tour le *Manfred* de Byron et le *Don de soi-même*, de J. de Lesdain : deux spectacles d'une noble inspiration, bien servis par leur présentation, et qui ont connu la faveur d'un public d'élite. Nous touchons presque à ce qu'il y a de meilleur dans la saison qui s'achève. Il nous reste à parler des pièces qui, réellement, ont sauvé l'honneur du théâtre, et qui peuvent donner confiance dans l'avenir.

* * *

Elles ont été, cette saison, au nombre de quatre : *Jeanne avec nous*, de Vermorel ; *Mon royaume est sur la terre ; Eurydice*, d'Anouilh ; et *Sylvie et le Fantôme*, d'Alfred Adam.

Les deux dernières ont été jouées à l'Atelier : et l'auteur de *Sylvie* était un des interprètes d'*Eurydice*. Rien d'étonnant si elles offrent quelque parenté dans la fantaisie, la gratuité poétique, l'évasion sans effort. Mais *Sylvie* n'a pas la profondeur et la résonance d'*Eurydice*. C'est un agréable divertissement, où se jouent le rêve et la réalité, au milieu de personnages dont l'étrangeté n'est jamais inquiétante et où la poésie se colore volontiers des moires de l'humour. *Eurydice* vise plus haut, puisqu'il s'agit ni plus ni moins que de moderniser et de rendre sensible la légende d'Orphée avec tous ses aboutissants philosophiques. Anouilh y traite une fois de plus le thème de la pureté, du renouvellement intérieur, du désir impossible d'abolir le passé et de recommencer ce qui existe. Si la pièce pèche par quelque point, c'est par excès de richesse. Anouilh a été sans doute gêné par la nécessité de faire entrer dans une légende organisée une série de développements séduisants : la solitude de l'homme enfermé dans son corps, les mille visages de l'amour, etc... Mais il est, de toute évidence, en pleine possession d'un talent et d'un métier qui le classent au tout premier rang des jeunes auteurs.

Mon royaume et *Jeanne avec nous* sont aussi deux pièces voisines. Elles partent d'un sujet historique qu'elles tentent de renouveler en en faisant sortir non des allusions à l'actualité, mais l'expression d'inquiétudes actuelles. La première, à propos de Philippe le Bel et des Templiers, pose le problème du Prince, et de la primauté de la raison d'Etat mise au service du bien public et incarnée dans la volonté d'un chef. La seconde traite des conflits du temporel avec la conscience de l'individu et les intérêts majeurs des grandes communautés spiri-

tuelles. Ce sont donc des pièces d'idées. Mais — même à ce simple point de vue — la seconde va plus loin que la première, et le public ne s'y est pas trompé, du moins à partir du moment où il a été ramené au spectacle du Théâtre d'Essai par l'insistance de la presse : un bon point à la critique. *Jeanne avec nous* est d'ailleurs supérieure à *Mon royaume* par la valeur proprement dramatique : non que *Mon royaume* soit sous ce rapport une œuvre négligeable, mais elle n'atteint pas à la vigueur, au mouvement, à la plénitude, à l'équilibre interne de la pièce de Vermorel. *Jeanne avec nous* bénéficiait d'ailleurs d'une interprétation remarquable, sans vedettes, mais que dominait Berthe Tisseu (Jeanne) et Lucien Blondeau (Cauchon).

Quatre bonnes pièces, dont deux excellentes. Ce n'est peut-être pas de quoi faire une grande saison. C'est de quoi ne pas désespérer, du moins, de la prochaine.

B. TALADOIRE et E. FUZELLIER.

« LE SONGE D'UNE NUIT D'ETE »
au
CHATEAU DE MONTREDON

C'est une expérience inoubliable, unique sans doute, que vécurent voici quelques semaines par une transparente nuit de juillet les hôtes et les visiteurs du Château de Montredon. Les chroniqueurs de ces années troublées diront plus tard quel asile fut ce domaine pour tant d'écrivains et d'artistes, dont la maîtresse de ces lieux, Mme la comtesse Pastré, se fit voici bientôt deux ans la protectrice. « Pour que l'Esprit vive », tel est le nom de la société qu'elle a animée et soutenue. Il vaut tous les programmes, il sonne clair comme un mot de ralliement. C'est un défi à l'époque. S'il est des lieux où souffle l'Esprit, il en est d'autres où il brûle, il en est d'autres qu'il illumine, où il se replie en quelque sorte sur lui-même comme une flamme lovée qui attend sa pâture de flambeaux. Montredon est une de ces combes où se préserve le feu. Car il y a un feu réel et bienfaisant comme il y a, hélas ! et qui dévore le monde, un incendie mensonger et destructeur. Ce n'est point le nier que d'entretenir le foyer de la beauté, de veiller jalousement sur la semence du feu réel, car elle s'épanouira à nouveau, plus vigoureuse d'avoir connu la contrainte, plus efficace au moment voulu comme cette autre flamme qui, longtemps prisonnière de l'argile, aveugla et mit en fuite les Philistins. Montredon, dans le temps même où l'on paraît s'y complaire aux jeux les plus gratuits, est une citadelle et les âpres collines qui l'entourent, cette haute couronne rocheuse battue des vents, offerte aux morsure de la mer, atteignent bien à cette dureté, à cette transparence qui sont dans l'ordre de l'Esprit les armes les plus sûres de la Provence. Il n'est pas jusqu'au plaisir qui n'y soit avant tout fidélité ; il n'est pas jusqu'à

la Poésie la plus aérienne qui n'y soit une permanente affirmation.

Que Jean Wall ait pu monter « Le Songe d'une Nuit d'Eté » dans une clairière de Montredon, il faut y voir mieux qu'une correspondance parfaite entre l'œuvre et le paysage, mieux qu'un divertissement de qualité tel que durent en connaître jadis les demeures patriciennes ; il y a d'abord et surtout une étonnante rencontre de l'œuvre et de tous ses éléments inspirateurs.

Plus que tout commentaire littéraire, le seul fait que la féerie de Shakespeare ait pu être jouée avec un tel succès dans ce cadre spécifiquement provençal donne au « Songe » la portée d'une démonstration, il illustre concrètement l'universalité de l'œuvre. Cette forêt enchantée où des personnages elizabéthains sont contemporains en même temps de Thésée et des Médicis, où des jeunes filles se consacrent à Diane mais sont envoûtées par des elfes, où les raisonnements aériens de Titania s'opposent à la truculente sottise de Bottom, cette forêt n'a pas seulement existé dans l'imagination du Poète, elle est aussi le lieu idéal où se matérialisent tous les rêves, où prennent corps tous les phantasmes de l'Occident. Il n'y a rien de plus populaire et de plus raffiné à la fois que la langue de Shakespeare dans « Le Songe ». Même à travers le texte de François-Victor Hugo, elle garde tout son pouvoir d'incantation. A l'entendre, à la voir, doit-on dire, créer un monde fabuleux et palpable, on mesure ce que peut être le charme des mots. Il me paraît que l'enchantement verbal a dans cette féerie un rôle plus considérable que l'intrigue elle-même. C'est en ce sens que « Le Songe » est le plus parfait exemple qui se puisse concevoir de « Poésie pour la Poésie ».

De là vient qu'il a si souvent appelé l'adaptation musicale dont Jacques Ibert nous proposait précisément lors de la représentation de Montredon une version personnelle qui fut particulièrement appréciée. En dehors des chansons proprement dites, la Musique est appelée à peupler les interludes, à prolonger les images qu'ont suscitées les vers. Les ballets réglés par Boris Kochno remplissaient le même rôle, et l'essaim des danseuses-fées achevait avec une aisance d'insectes cette évocation d'un monde irréel que Shakespeare lui-même n'avait esquissé qu'avec des mots. Ce fut un miracle de Jean Wall que de préserver toujours cette allure légère, cette transparence. Sans avoir recours à de faciles procédés, sa présentation l'emporta et de loin sur celle que Reinhardt donna naguère au cinéma, tant il est vrai qu'une certaine indigence de moyens donne de ressort à une mise en scène de qualité. Une intelligence tout aussi vive fut mise en œuvre par Christian Bérard qui, avec de la tarlatane et, dit-on, les rideaux et les tapisseries de Montredon, réalisa les plus somptueux costumes. Les personnages de la Cour de Thésée en habits de la Renaissance atteignaient au relief héraldique de personnages de jeu

de cartes. Ils étaient si beaux qu'on sentait bien qu'ils étaient des jouets de poète et que Puck était fort excusable s'il se divertissait à en faire les pantins de l'Amour.

Qu'il n'y ait pas au « Songe » d'autre raison d'être que de divertir, voilà qui me semble évident. Il n'est pas de comédie aussi totalement comédie que celle-là. Et quel camouflet à la sagesse des lois humaines, à l'ordre des choses ! Camouflet à la folie même de l'amour, échec au rêve ! Tout y paraît sans importance, et d'abord la passion des couples en cause. Ne sont-ils pas interchangeables ? Il ne suffit pas que Puck puisse ensorceler les regards en pressant sur les paupières des dormeurs le suc qui rend amoureux, il faut encore qu'il se trompe et se perde lui-même dans le jeu dont il a déchaîné le mécanisme.

Et quel aimable mépris de la femme dans cette intrigue où à l'exception d'Hippolyte, une amazone, elle, et qui parle surtout chiens de chasse avec son royal époux, toutes sont peu ou prou bafouées ! Tour à tour, Hélène et Hermia sont rejetées, reprises par leurs soupirants. Il n'est pas jusqu'à Titania qui ne connaisse elle-même l'opprobe d'aimer le rustre à tête d'âne. La pièce entière jette d'ailleurs une lumière assez vive sur l'homosexualité de Shakespeare, le ressort essentiel de l'action étant le souci d'Obéron d'arracher à son épouse le jeune page qu'il entend attacher à son service. Ainsi, cette comédie qui paraît toute tissée d'incantation amoureuse n'accorde pas plus d'importance à l'amour qu'à un rayon de lune.

Et c'est bien là le miracle de cette pièce d'allure facile de ne jamais verser dans la facilité, d'être comme la critique en images de ce que de Montherlant appelle la morale de midinettes. Il ne faut pas oublier que la féerie qui porte d'ailleurs sa propre satire n'occupe que deux actes et demi sur cinq, que toutes les autres scènes sont consacrées aux bouffonneries de Bottom et de ses camarades mettant en scène et jouant un inénarrable « Pyrame et Thisbé ». Défions-nous de la porte sentimentale du « Songe », qui n'est nullement une pièce à thèse ou une profession de foi, mais un jeu, une manière, de revue à grand spectacle où le dramaturge s'est fié davantage au prestige de la création verbale qu'au souci de la plausibilité psychologique. Il ne faut donc pas attendre de hautes leçons du « Songe d'une Nuit d'Eté », qui n'est que divertissement, mais infiniment subtil et délicat.

Le vallon de Montredon transformé en théâtre par le seul artifice de quelques gradins taillés dans les roches d'un talus, illuminé comme pour une discrète fête vénitienne par une lumière voilée qui empruntait à la verdure et aux exigences de la défense passive son charme le plus sûr ; les spectateurs, eux-mêmes si peu différents, avec en moins une certaine finesse des héros de la Comédie, si frivoles eux aussi, délivrés pour quelques heures de la « dure loi d'Athènes » ; les interprètes, enfin, qui, amateurs ou professionnels, se prêtèrent à un jeu

qui était moins un jeu scénique qu'un divertissement de société, tout, encore une fois, et jusqu'à la lune qui, entre les pins, au moment voulu se rengorgea si blanche, et jusqu'aux hésitantes chauves-souris qui, des arrières-plans, soudain aveuglées, plongeaient comme on meurt dans la ronde inouïe de Puck et des fées, tout marquait une merveilleuse conjonction de l'œuvre et de la réalité.

Tout se passait comme si « Le Songe » était créé pour les hôtes de Montredon, comme si, au travers du texte et des acteurs et du plus concret des décors, le miracle se renouvelait. Voici qu'il ne s'agissait plus d'une fiction, mais de la plus étonnante réalité. Grâce au texte de Shakespeare, Jean Wall ne venait-il pas de délivrer les êtres invisibles de la Forêt, et, si tout metteur en scène est un peu Prospero, celui-là sut susciter à Ariel des frères aussi bondissants que Puck, l'inoubliable Puck de Montredon et utiliser au mieux la rusticité d'un Bottom. La voix de métal de Georges Jongejeans, son insolence magnifique conférèrent au rustre dont Titania aima la tête d'âne toute la grandeur panique de l'absurde. Car c'est bien là le paradoxe le plus étonnant de la pièce ; Il y est fait une telle orgie de beauté que les seules louanges qu'y daigne faire entendre le poète, il les place dans la bouche de Titania qui s'amourache de Bottom. Sous les couleurs de l'enchantement, « Le Songe » verse ainsi le plus subtil poison dans les cœurs. On ne saura jamais plus où commence, où finit l'illusion. Seule compte en définitive cette musique intérieure, cet accompagnement perpétuel de nos gestes dont nul ne sait s'il est le murmure du cœur ou le chant oublié d'un monde plus harmonieux.

Ainsi emportâmes-nous au retour le plus précieux viatique et comme l'illusion d'avoir échappé à l'époque de malédiction qui est la nôtre. A Montredon, nous avons eu l'impression d'être à ce carrefour où la plainte inassouvie de l'homme rejoint les voix éparses du monde. Nous participons ainsi à ce temps de réconciliation dans la Poésie, d'humanisation de l'univers. Montredon, « Le Songe », zones éblouissantes dans la nuit ! Puissantes comme l'éclair et comme lui fugitives, mais assez inoubliables pour que l'esprit de nouveau solitaire sache que le monde ne lui est pas forcément étranger et que chacun peut se redécouvrir dans le monde de tous comme dans le miroir le plus fidèle, celui de la fantaisie.

L. G. G.

A NICE

LA SAISON ARTISTIQUE DANS LES ALPES-MARITIMES

Nice devenue, avec la Villa Paradiso, ersatz de la Villa Médicis, le siège de l'Ecole Française, va-t-elle se transformer en Centre d'art vivant ? Parmi les quelques expositions de la saison d'hiver et de printemps, signalons celle présentée par « Arte », qui réunissait quel-

ques-uns des « maîtres de demain » : Brianchon, Desnoyer, Planson, Limouse, Lagueult, Oudot, Cavaillès, Sébastien Walch, Poncelet, Sabouraud, Marchand, Caillard et Tetechkovitch.

A Cannes, le peintre Surtel, ce Berrichon devenu Méditerranéen, a montré à son public fidèle, à côté de toiles rapportées d'Algérie et du massif des Maures, des paysages de la région de Sisteron qui affirment une sensibilité qui sait se renouveler et ne tombe jamais dans la fadeur.

L'exposition la plus originale de la saison et la plus révélatrice d'un tempérament et d'une carrière de peintre a certainement été celle d'Alexis Gritchenko, présentée dans le cadre grandiose de l'ancien château de Cagnes. Une vaste galerie et trois petites salles avaient été réservées aux tableaux et aquarelles de ce peintre russe fixé à Cagnes depuis une quinzaine d'années. Si Gritchenko a été une révélation pour beaucoup de Cagnois et de Niçois, il est depuis longtemps connu des critiques et des amateurs parisiens. En 1937, sa remarquable exposition, chez Druet, d'œuvres rapportées d'Espagne, l'avait définitivement classé parmi les meilleurs peintres de sa génération. Raymond Escholier y acheta pour le Petit Palais son « Pont de Tolède ». De nombreux musées et galeries d'Europe et d'Amérique possèdent de ses toiles et de ses aquarelles.

Cet Ukrainien extrêmement sensible à la beauté et à l'originalité de l'art de son pays, qu'il sent en artiste, connaît en érudit et dont il a excellemment parlé, car ce peintre est aussi un écrivain intelligent, cultivé, s'est bien gardé de faire du byzantinisme. Il est parti de Cézanne, dont il a dit : « Au milieu de la dégénérescence générale, Cézanne a surgi comme un novateur puissant. Il lui a fallu un demi-siècle de labeur obstiné pour débarrasser de la fange qui l'enlisait l'or de la peinture admirable, de la peinture en soi... Il a jeté un pont audacieux entre le XX^{e} siècle et les grands maîtres des XIII^{e}, XVI^{e} siècles... Il se remit à parler la langue divine en opposition aux bégaiements de la pseudo-renaissance. »

Rapidement dégagé de l'impressionnisme qui marqua ses débuts, il a senti la parenté entre l'art des icones et l'art constructif de Cézanne. Cependant, ce « fou de couleur », comme on pourrait l'appeler — n'a-t-il pas proclamé « sentir les choses avant tout par la couleur » ? — s'est abandonné, peut-être avec excès, à son tempérament dynamique. Ses marines — il est un des meilleurs peintres de la mer, d'une mer fougueuse, hennissante — tout comme ses paysages de montagnes sont animés d'une vie ardente, mais, sous leur apparent tumulte, sont soumis à un rythme puissant et de plus en plus rigoureux. Coloriste véhément, sa peinture a l'éclat, la richesse, la somptuosité et la préciosité des émaux ; préciosité, recherches patientes qui s'allient au métier le plus large.

Cet Ukrainien dont l'enfance s'est écoulée au pied

d'un de ces immenses monastères de la vieille Russie a été élevé aux récits des exploits des cosaques fabuleux que lui faisait son grand-père, un Tchoumack qui prenait aux yeux de l'enfant la figure de Tarass-Boulba. Il sentit grandir en lui un amour passionné pour l'Orient, en même temps qu'il s'enfiévrait pour la révolution ukrainienne, la renaissance nationale. La Crimée lui révéla la mer et aussi la lumière, les couleurs du Midi.

Tout en suivant à Moscou les cours de l'Université, Gritchenko travaille fiévreusement à une Ecole de peinture, mais en 1910 il lâche l'Ecole, part au Caucase et l'année suivante nous le voyons à Paris, où il s'enthousiasme pour Delacroix et pour les cubistes du Salon d'Automne. Revenu à Moscou, il publie un remarquable ouvrage : « Rapports de la peinture russe avec Byzance et l'Occident ». En 1919, il peut enfin réaliser son rêve : visiter Constantinople, mais c'est en fugitif. A Sébastopol, il s'engage comme matelot sur le premier raffiot venu et finit par débarquer dans la capitale turque. Le ventre creux, sans un sou en poche, il ne songe qu'à peindre. Un Américain de Boston lui achète ses aquarelles, et il écrit son « Journal ». C'est ce « Journal », illustré d'aquarelles, audacieuses synthèses, notations éliptiques tantôt d'une transparence et d'une légèreté de rêve et tantôt d'une somptuosité de tons qui évoque les enluminures arabo-persanes et d'un rythme apparenté à celui des danses du « Prince Igor », qui devint, quelques années plus tard, ce magnifique ouvrage : « Deux ans à Constantinople » (Edition des Quatre-Vents).

L'an dernier, Gritchenko a exposé avec un groupe, à Cavaillon, des tableaux de fruits et de crustacés dont la vue est une savoureuse gourmandise. Il serait souhaitable que cet artiste pût organiser à Marseille une exposition aussi remarquable que celle que nous venons d'admirer à Cagnes.

Claire CHARLES-GENIAUX.

FESTIVAL MOZART

« Il est impossible, à la lecture ou l'audition des sérénades et divertissements, de ne pas revoir en esprit les salons de la Résidence des princes-évêques de Salzbourg et la cour d'honneur, cour à l'acoustique merveilleuse, où se donnent encore aujourd'hui les concerts de sérénades dirigés par le Dr Baumgartner sous un ciel constellé d'étoiles... », nous disait, en 1933, Félix Raugel, dans un article de la *Revue Musicale*. Et, évoquant les enchantements du Palais Mirabelle et du Parc d'Hellbrunn, il ajoutait : « Le prince-archevêque Marcus Sitticus avait préparé un cadre unique à la musique de Mozart ».

L'éminent musicologue ne prévoyait point que, moins de dix ans plus tard, il lui serait donné de diriger, chez la comtesse Pastré, et dans un cadre non moins unique,

un festival Mozart digne des manifestations de Salzbourg. Non un concert de sérénades, car les grandes nuits d'août méditerranéennes sont plus graves que les nuits charmantes du parc d'Hellbrunn, les bois de pins plus sauvages que les bocages viennois. Pour réaliser un accord exceptionnel entre la nature et l'art, il fallait que la soirée commencée gaiement avec la *Sérénade en ré,* s'achevât, dans la fête auguste de minuit, sur les accents douloureux du *Concerto en ré mineur.*

Cette *Sérénade en ré,* composée en 1779 à Salzbourg, et jouée pour la deuxième fois en France, est une œuvre parfaite, à la fois gracieuse et riche. Elle comprend, comme la plupart des compositions analogues, une partie concertante intercalée entre les deux menuets, remarquables, l'un par son expressive élégance, l'autre par son écriture enjouée. A signaler la beauté de l'andantino et la manière dont se combinent sans cesse, pour la plus grande variété de l'ouvrage, l'influence française et celle de l'école de Manneihm.

Bien que postérieur de dix ans, le *Concerto pour cor en mi bémol* témoigne d'un style plus simple. Mozart, qui le fit pour un de ses bons amis de Vienne, s'est soucié surtout d'exploiter parfaitement les ressources de l'instrument : d'où la pureté des thèmes, alliée à l'étonnante habileté de l'écriture. Ce *concerto,* dont il faut noter l'effet assez fantastique dans le cadre nocturne, était interprété par Louis Courtinat, l'un des premiers, sinon le premier corniste français.

Quant à la charmante *Symphonie en si bémol,* composée immédiatement avant la sérénade et procédant de la même inspiration, elle est assez connue pour se passer de commentaire, de même que le *Concerto pour piano en ré mineur.* Citons seulement la magnifique interprétation de ce dernier, par Clara Haskil et l'orchestre de la Radiodiffusion nationale. Lorsqu'un jeu si délicat, des timbres si purs s'unissent dans une communion parfaite, lorque Mozart parle seul dans le cadre magique de la nuit, une heure en marge de la vie s'écoule. Le plus grand devient familier : telle cette romance ténue, immatérielle, montant vers le ciel avec simplicité...

Ariane MOUREN.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Des billets de banque qui rapportent

LES BONS DU TRESOR

LEURS AVANTAGES

INTERET PAYE D'AVANCE

Exemple : s'il s'agit d'un Bon de 1.000 Francs à 2 ans, l'acquéreur ne doit verser que 945 Francs. La différence de 55 francs représente l'intérêt de 2,75 % qu'il encaisse à l'instant même où il prend son Bon.

◉ EXEMPTION DE TOUT IMPOT

Les revenus des bons du Trésor ne subissent :

- Ni impôt cédulaire sur les valeurs mobilières (25 %) ;
- Ni surtaxe exceptionnelle (5 %) ;
- Ni impôt général sur le revenu ;
- Ni droit de transmission ;
- Ni frais d'aucune sorte.

◉ FACILITES DE REMBOURSEMENT

L'argent placé en Bons du Trésor peut être transformé en billets de banque dès qu'on en a besoin (escompte ou avances par la Banque de France).

◉ AUCUNE FORMALITE

Pour souscrire, vous n'avez à remplir aucune formalité ; pas même à donner votre nom. Aucune formalité non plus, pour obtenir le remboursement.

◉ OU TROUVER LES BONS ?

Dans les Caisses publiques, les Bureaux de poste et les Banques, chez les Agents de change et les notaires; auprès des Caisses d'Epargne.

Souscrire, c'est donc faire de son argent l'emploi le plus profitable, en même temps que travailler au relèvement du pays.

MARSEILLE : Siège Social et Services : 90, Bd des Dames. 90
PARIS : Agence Générale NUNZI et Cie, 43, Rue Lafayette,

Le Gérant : César SARNETTE. Cavaillon Imp. MISTRAL.

Cahiers du Sud

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD

Rédacteurs en Chef : Léon Gabriel GROS et Gabriel BERTIN

Correspondants : Joë BOUSQUET (à Carcassonne)
Emile DERMENGHEM (à Alger)

AGENTS GENERAUX

Paris (et région Parisienne) : José CORTI, 11, rue Médicis

Suisse : Editions d'Art ALBERT SKIRA
4 bis, Passage des Lions, Genève

La Revue est en vente dans les librairies principales des villes de France, d'Afrique du Nord et de la Suisse.

Conditions d'Abonnement :

FRANCE ET COLONIES

Un An : 100 francs. — *Six Mois* : 65 francs. — *Prix du N°* 10 francs

ÉTRANGER

Un An : 150 francs. — *Six Mois* : 85 francs. — *Prix du N°* 15 francs

Compte chèques postaux Marseille **137.45**

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au siège de la Revue, 10 *Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de* 18 *h. à* 20 *heures.*

Téléphone : D. 53-62

Les manuscrits non insérés ne sont retournés que s'ils sont accompagnés de timbres représentant les frais d'envoi.

DÉPOT D'ÉDITEUR — 6 MAI 1942

FIDUCIAIRE DE FRANCE

Services Fiscal
Comptable
et des Sociétés

2, Cours Joseph Thierry, MARSEILLE
TÉL ; Nat. 32.44 et 51 64

ASSURANCES TOUS RISQUES
TERRESTRES ET MARITIMES

LA CONCORDE

Société Anonyme. Capital : 20.000.000 (1/4 versé)
Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS
R. C. Seine 96.129

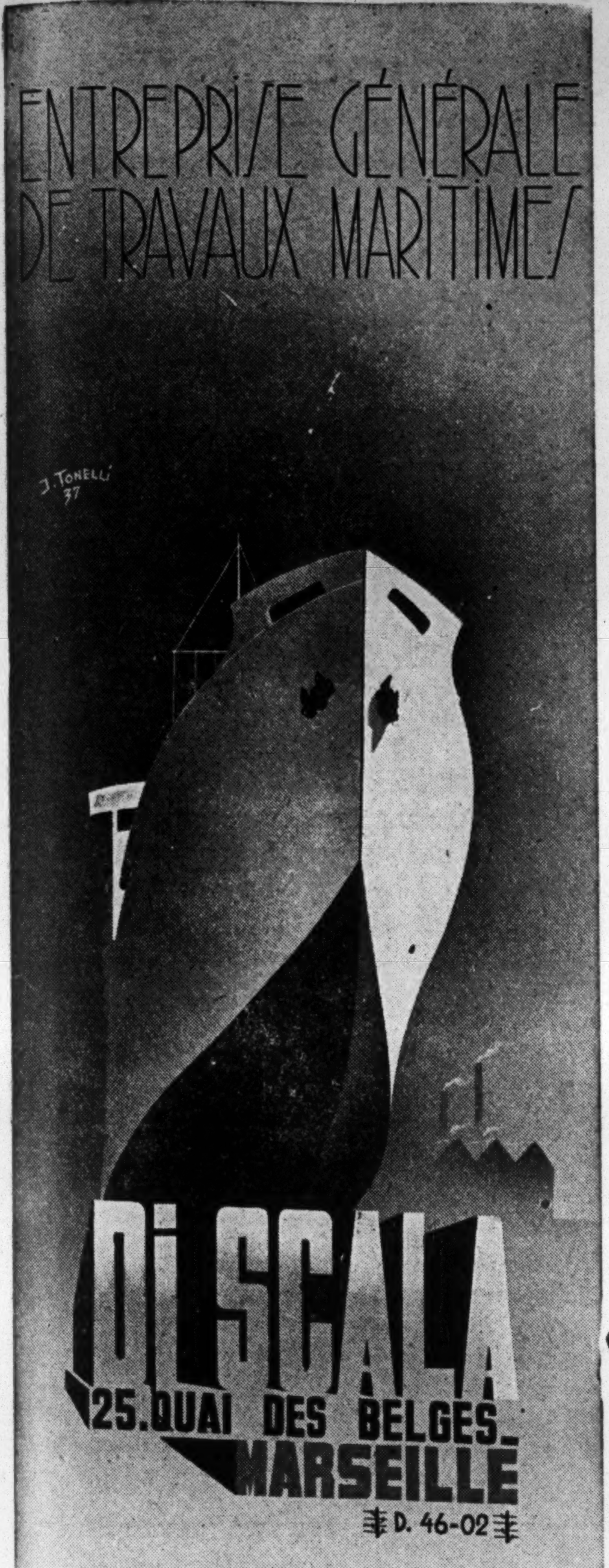
Direction pour la zone libre :
MARSEILLE, 35, Cours Pierre Puget
Tél. : Dragon 14.89

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.
Cave Renommée.

23, Rue Paradis, 23
MARSEILLE
Télép. : Dragon 00.34



tous travaux de nettoyage, piquage, carénage, ramonage et piquage des chaudières par procédés modernes, décapage au jet de sable, marteaux pneumatiques, appareils modernes pour piquage des tubes de chaudières nettoyage de ballasts, soutes et tanks à mazout, peinture, charpentage, menuiserie, calfatage.

Renseignements et devis sur demande

MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine
PARIS

Services Maritimes Postaux
au départ de FRANCE
assurés en temps de paix dans
les directions ci-après :

EXTRÊME-ORIENT - PACIFIQUE
COTE ORIENTALE D'AFRIQUE
MEDITERRANEE ORIENTALE

Les MESSAGERIES MARITIMES possèdent une organisation touristique réputée qui assurait avant-guerre des CROISIÈRES dans toutes les régions desservies par leurs paquebots de luxe.

R. C. Seine 31.016-176.390

« Actuellement, économiser du combustible, c'est augmenter les possibilités de production»

UTILISEZ LA METHODE ET LES DISPOSITIFS DE VAPORISATION

LE WILLIAM'S

Si vous voulez : *Economiser le combustible, disposer d'un supplément de puissance ; obtenir la siccité parfaite de la vapeur à toutes les allures de marche ; éviter les corrosions ; supprimer les frais d'entretien intérieur des chaudières.*

Adoptez les Vannes Spéciales
" LE WILLIAM'S "

rendant possible l'évacuation journalière des boues, sels calcaires, graisses, quelle que soit la nature des eaux d'alimentation

CONVOQUEZ, sans engagement

7bis, Quai de la Tourette, Colbert : 28,17

Casimir BEZ et ses Fils

Adresse télégraphique : **LEWILLIAMS**

(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Nantes, Léran (Ariège), etc.)

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779

BIJOUX de STYLE — HORLOGERIE de HAUTE PRÉCISION

Seul concessionnaire de la **Montre PATEK Philippe,**

TÉLÉPHONE : D. 48.76 Représenta, t **Montres ROLEX,** etc.

Fernand BARRY
Marcel ROGLIANO

Courtiers Maritimes

AFFRÊTEMENTS
CONSIGNATION

14, Rue Beauvau
Télég. : BARIROGLI
MARSEILLE

BRASSERIE
DE STRASBOURG
"EMBASSY"
11, Place de la Bourse, 11

LE GRAND HOTEL
Ed. BORY, Propre
66, La Canebière, 66

DICTIONNAIRE SÉLECTIONNÉ

CHANCE

n. f. Nature ou résultat d'un évènement. Avoir de la chance. Probabilités : Calculer sa chance. Provoquer la chance. Acheter un billet de la Loterie Nationale est un bon moyen de provoquer la chance.

CHIFFRE

n. m. Chacun des caractères qui représentent un nombre. Montant de la valeur d'une chose. Chiffre d'un gain. Choisir le bon chiffre : Choisir le numéro gagnant de la Loterie Nationale.

13

L 6

Ambulances Automobiles

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE

Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ

Ambulances 6 cylindres, PANHARD, HOTCHKISS et PEUGEOT

CHAUFFAGECENTRAL

DÉCORATION PEINTURES

Bureaux :
2, Rue Vincent Leblanc

APY

Ateliers :
74, Rue de la Joliette

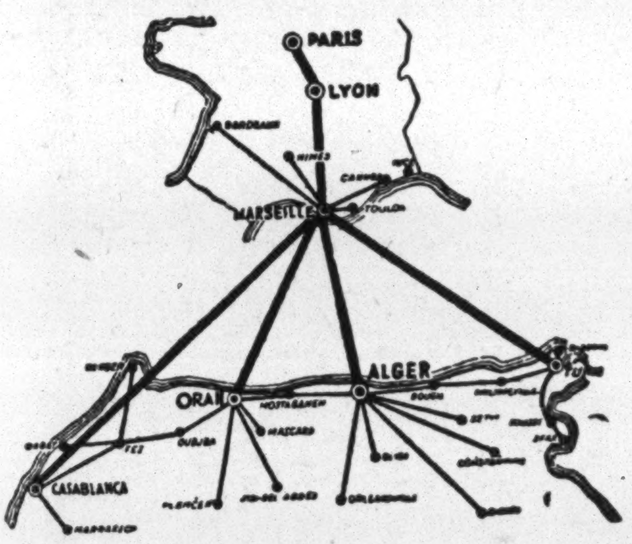
Tél. : Colbert 14.84 — **MARSEILLE**

Théâtre - Bâtiment - Marine

Transports Rapides

GRANET-RAVAN

Allées Léon Gambetta
MARSEILLE



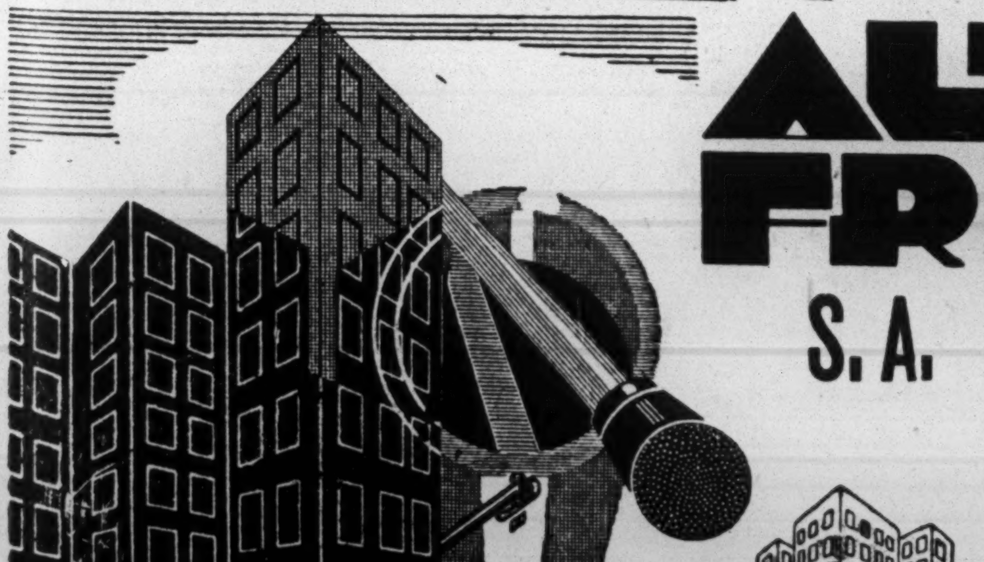
ORAN - ALGER - TUNIS
CASABLANCA

ROPP

La pipe de l'élite

Casino **AIX-EN-PROVENCE**
Municipal

Tous les Jeux.
Toutes les Attractions.



ALTIÉRI FRÈRES

S. A. ENTREPRISE GÉNÉRALE DE PEINTURE
DÉCORATION PAPIERS PEINTS
26, Boul. de la Major
C. 07.68 — C. 66.70
MARSEILLE

SOCIÉTE DUMEZ

TRAVAUX PUBLICS - BÉTON ARMÉ

5, Rue de Prony **14, Rue Edmond-Rostand**
PARIS **MARSEILLE**

ACIERIES ET FONDERIES DU DOUBS

Société Anonyme au Capital de 4.500.000 Frs
Usine : Ste-SUZANNE (Doubs)
SPÉCIALITÉ D'ACIER MOULÉ

Sté du VOUTAIN et du BÉTON LÉGER

POUR PLANCHERS ET TOITURES

Béton de Ponce dans toutes ses applications

Références : Ponts et Chaussées Mmes
Marine - Guerre - P.L M.
Offices H. B. M., etc.

5, Rue des Abeilles - MARSEILLE - Tél. C. 67-87

THÉ **RESTAURANT**

CEYLAN

SPÉCIALITÉS

2, Rue St-Saëns
Tél D: 84.13
MARSEILLE

Société des Grands Travaux de Marseille

Fondée en 1891 - Capital 40 000.000 de Francs

SIÈGE SOCIAL : 16, Boulevard Notre-Dame - MARSEILLE
Adr. Télég. GRANDTRAVO-MARSEILLE Téléph **D. 89 51 x 52 x 53**

DIRECTION GÉNÉRALE : 25, Rue de Courcelles - PARIS (8e)
Adr. Télég. : GRANTRAVO-PARIS Téléph. **Elysées 64.12 64.13**

TRAVAUX PUBLICS ET PARTICULIERS

Constructions Industrielles, Cités Ouvrières

MARSEILLE : Siège Social et Services : 90, B^d des Dames. 90
PARIS : Agence Générale NUNZI et Cie, 43, Rue Lafayette,

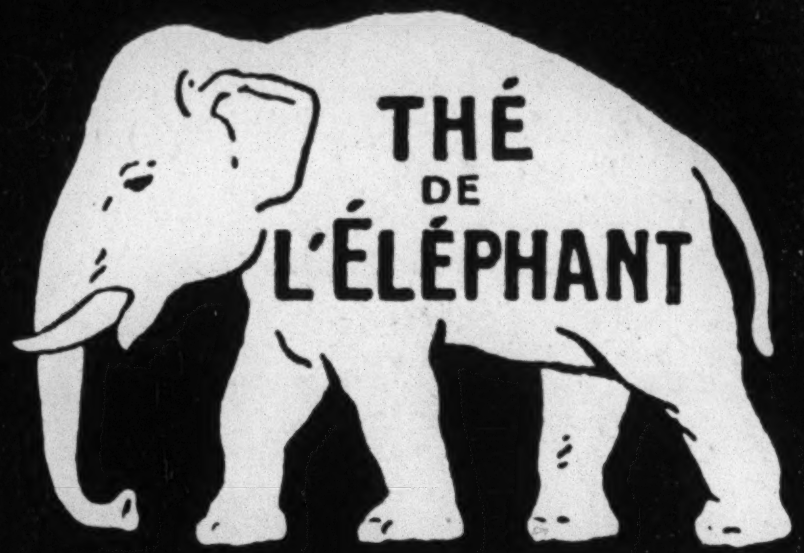
Établissements JULIEN

FABRICANTS DE

PEINTURES, VERNIS, SICCATIFS

1, Traverse de la Madrague — MARSEILLE

Tél. National 01.48 et 05.02



P.L. DIGONNET & C.ie Importateurs

MARSEILLE - LE HAVRE

Rendez-vous d'Artistes

chez ROSTAND

La Cascade

Ses Coquillages
Sa Bouillabaisse
Ses Grillades

●

Ménélik

5, Quai de Rive-Neuve, 5
Tél. C. 27.37
Face au Vieux-Port

Cie de

Fives-Lille

CONSTRUCTIONS
MÉTALLIQUES

7, Rue Montalivet
PARIS (8e)

54, Rue Paradis
MARSEILLE

Compagnie d'Assurances

"Le Secours"

Accidents - Incendie - Vie - Vol

AGENCE :

Direction de Marseille : M. Maurice Delange

1, Rue de la République

Téléphone : C 23.89

Dyens - Fleuriste

16, Square de la Bourse, **MARSEILLE** - Téléphone : D. 56-50

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges, MARSEILLE

VUE SUR LE VIEUX PORT TÉLÉPHONE : D 72-70

STÉ GLE DE REMORQUAGE
ET DE TRAVAUX MARITIMES

Cie CHAMBON

148, Rue Sainte **MARSEILLE**

Tél. C 33.95 Quai des Anglais C 23.99

Société Provençale de Remorquage

63, Bd des Dames **MARSEILLE**

L'ÉLECTRICITÉ NAVALE ET INDUSTRIELLE

APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ

MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT

434-436, Bd National, MARSEILLE N 15.74
Ad. Tél. : ELECNAVAL-MARSEILLE

5, Rue Beauvau **Cie de Non FRAISSINET** **MARSEILLE**

La Corse **Ses montagnes aux cîmes neigeuses.**
Son maquis aux senteurs exquises.
Ses rivages baignés de soleil.

LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

Dakar, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey

par paquebot poste, cargos et navires bananiers.

LES TRAVAUX DU MIDI

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1.000 000 DE FR.

2, Rue Dejean
MARSEILLE
Télép. : D. 87-46

Entreprise de travaux
publics et particuliers
Béton armé
Adductions d'eau..

Une Exposition des Lettres Françaises au Maroc

Aux yeux des Français de la métropole, le Maroc paraît souvent lointain, perdu dans son soleil, isolé par son pittoresque même. Il y a chez nos compatriotes une méconnaissance certaine de l'Empire, et l'une des tâches les plus importantes pour la France nouvelle serait d'y remédier.

L'inverse n'est pas vrai, n'est jamais vrai. Le colonial, si attaché qu'il soit à son pays d'adoption, garde avec la France les liens spirituels les plus profonds : tradition, langue, culture. A l'heure de la défaite, ces liens semblent plus réels, plus nécessaires encore.

C'est à ce grand besoin de les affirmer qu'a répondu, je crois, l'Exposition des Lettres Françaises qui vient de parcourir les différentes villes du Maroc, en même temps qu'une grande « tournée » de conférenciers littéraires. Aurions-nous jamais cru qu'il y eût sur ce territoire de pionniers, de colons et d'hommes d'affaires, tant de passionnés des lettres françaises, tant de fervents qui ont pu prêter l'un cette édition d'art, l'autre cet autographe précieux ?

Il faut ici saluer avec une profonde sympathie le promoteur de cette manifestation, Jean Denoël, dévoué corps et âme à la cause de l'intelligence française, véritable centre des échanges spirituels entre la métropole et le protectorat. Grâce à lui et aux autres organisateurs, nous avons pu contempler une étonnante collection du manuscrits et d'éditions rares, d'autographes ou de photographies de poètes et d'écrivains de chez nous d'illustrations d'art, de jeunes revues, de maquettes théâtrales.

Flânons autour des vitrines : voici mêlés, sans hiérarchie apparente, dans un aimable éclectisme, les grands et les moins grands, la plupart des vraies valeurs et quelques-unes des fausses, les maîtres de la pensée ou de la poésie française d'avant-guerre et les jeunes qui feront la pensée et la poésie de demain. Plus haut encore, en remontant vers les sources, voici le regard aigu de Baudelaire, si conscient du « frisson nouveau » qu'il apporte. Et voici Rimbaud. Quelle émotion de voir sur ce coin de terre africaine, relique venue de loin dans

le temps et l'espace, une lettre autographe du plus haut de nos poètes! Et pourtant, c'est le Rimbaud d'après l'étrange renoncement; on rêve longtemps devant l'écriture bien équilibrée, devant la prose sèche du trafiquant d'armes, où seule une phrase donne un écho du passé : « Si je reviens, ne comptez pas que mon humeur deviendrait moins vagabonde... »

Voici ceux qui connurent, aimèrent, ou firent la grandeur du Maroc : Delacroix (avec un album de croquis et de notes datant de son voyage au Moghreb), le père de Foucauld, Lyautey...

Et voici les grands modernes — poèmes, photos, manuscrits : Gide et Giono, Valéry et Montherlant, Claudel et Suarès. De son élégante écriture Valéry à tracé :

Comme le fruit se fond en jouissance
Comme en délice il change son absence...

Le voici plus loin, illustrateur de son *Cimetière Marin* — délicat, mais certes, moins inspiré que le poète. « A l'intérieur de la force est le rire » déclare Montherlant comme en un défi, souligné par son visage aux traits fiers. Certains témoignages sont amusants pour la petite histoire littéraire, aux côtés d'André Rouveyre : sur une sorte de « photomaton » datant de 1914, le divin Apollinaire a l'air d'un gros maquignon. Un peu plus loin, Max Jacob éreinte Marcel Proust d'une plume aussi féroce qu'injuste; et Roger Martin du Gard avoue, dans une lettre privée, le caractère « assommant » des réunions littéraires... qu'il donne chez lui.

Dans le coin des jeunes, deux poètes morts se font face : Michel Levanti dont la voix éteinte livre encore cet aveu et cet avertissement à ses amis : « Jamais il ne m'a semblé aussi grave d'écrire »; et Jean Venturini qui, quelques jours avant de périr en mer pour la France, appelle d'une voix prophétique « la poésie des fonds méditerranéens ». Voici Patrice de La Tour du Pin, Pierre Emmanuel, André de Richaud, Loys Masson, Alain Borne et Lanza del Vasto, dont on relit avec joie cet authentique chef-d'œuvre : *Le Soliloque d'Uccello*, calligraphié d'une écriture savamment géométrique.

Seule l'Affection *des tiens peut te rendre fort contre les revers de la vie et les trahisons des hommes.*

Le Maroc compte, ces années-ci, une remarquable équipe d'illustrateurs; F. L. Schmied, trop tôt disparu, Camille Josso, Mantel, Edy Legrand surtout, dominant tous les autres par quelques magnifiques dessins destinés à une *Bible*. Enfin les jeunes connaissent en ce pays nouveau et plein d'espoirs un essor magnifique. Ils ont leur journal à eux : ce *Jeunesse*, si vivant, si bien illustré. Ils ont aussi leur troupe théâtrale : le *Petit Chariot*. Une place importante a été faite aux revues — aux revues jeunes par l'âge ou l'esprit : *Les Cahiers du Sud*, *Fontaine* (qui s'affirme chaque mois), la revue d'Empire, *Patrie*, *Confluences*, *Poésie* 42, toutes sont représentées et jusqu'aux pages littéraires de la *Tunisie française* et d'*Oran Républicain*.

L'orthodoxie d'une telle exposition était bien garantie, semble-t-il, par l'inauguration officielle du général Noguès, et par le patronage du Maréchal qui lui avait fait don de plusieurs autographes ainsi que d'exemplaires rarissimes de ses messages. Quelques maladroits zélateurs n'en jugèrent pas ainsi et trouvèrent bon (dans une ville au moins) de menacer les organisateurs d'une intrusion manu militari si les « écrivains de la corruption » tels que Gide ou Giono n'étaient pas boycottés. On eut beau leur montrer, à côté des « auteurs suspects » le grand Charles Maurras et le petit Henri Bordeaux, ce n'était pas assez.

D'aucuns voulurent bien préciser par ailleurs les noms des écrivains dignes de la France nouvelle : Armand Praviel, Emile Ripert et Mme Barrère-Affre, pour n'en citer que quelques-uns ! Quant aux poètes il n'est évidemment pas douteux qu'on puisse opposer à Valéry un Louis Le Cardonnel puisque — un journaliste marocain l'a bien remarqué : « .... Sa robe de bure s'empourprait du ruban rouge qui consacra le poète. » Mais pourtant Valéry, ça devrait être mieux puisqu'il est grand Croix de l'Ordre et de plus académicien.

Laissons ces petites tentatives sombrer sous le ridicule : une telle exposition nous a montré justement que la pensée française rayonne dans le présent comme dans le passé, et qu'elle ne consentira volontiers ni à se renier ni à s'abêtir.

Claudine CHONEZ.

Tout jeune homme audacieux et volontaire désire la part des chefs...

Demain, il peut être un chef, le Chef d'une FAMILLE, joyeuse et forte.

DORA BIANKA

Un élégant magasin de modes, sis à la place de la Préfecture, donne asile à deux peintures de Dora Bianka, chacune d'elles à l'angle d'une vitrine où se tiennent sagement sur leur perchoir, de délicieuses coiffures féminines. Très différentes par le sujet mais participant du même style, ces peintures voisinent sans se connaître. L'une représente une jeune fille blonde à la tête légèrement inclinée et aux yeux de pervenche. Les bleus éteints, les roses tendres s'unissent dans ce portrait qui semble appartenir à un boudoir ingénu. Accoutumée trop longtemps à la lumière des bougies, la jeune fille, un peu pâlie, n'est pas fâchée d'exposer son visage à la franchise du soleil. Elle rêve certainement d'azur, de mouettes, de vagues aux volutes vertes et blanches, elle rêve d'un port tel qu'on l'aperçoit un peu plus loin dans la vitrine contiguë. Un jeune vieux port pour ainsi dire : car Bianka ne peut rien peindre qui ne soit jeune et aussi rien de jeune qui ne soit quelque peu fardé d'innocence. Quelle idéalisation d'un site.

L'on reconnaît le clocher paysanal de St-Laurent rayonnant au milieu d'une île caressée par la mer et qu'une grande lumière enchante. Proposons cette dernière image aux curieux de songes et aussi... aux amateurs d'art.

Gabriel BERTIN.

EXPOSITION YVON TAILLANDIER

Notre ami Renaud Icard dont on connaît l'attention pour les œuvres d'adolescents et qui avait donné il y a quelques années à Lyon la formule d'un Salon reprise ensuite à Paris et à l'étranger — le Salon des Jeunes — présente en ce moment à sa Galerie de l'Art Français, rue Gasparin, les dessins d'un moins de seize ans.

On doit beaucoup attendre d'Yvon Taillandier; les dessins qu'il expose à l'Art Français ont une étrange puissance et une rare maîtrise. Ses portraits, son père, sa mère, Edouard Herriot, Francis Carco, comme modelés par une main de sculpteur, qu'ils soient à l'encre de chine, à la mine de plomb ou au crayon bleu, jetés sur de modestes pages d'écolier, sont vus profondément par l'intérieur. D'une sensibilité extrême, sous des apparences rudes, ils dégagent une personnalité aigue et inquiète, une intellectualité qui appartient d'ordinaire à des pé-

riodes de vie plus avancée. La technique est incomparable, on pourrait dire innée si l'on ne s'assurait qu'elle est raisonnée parfaitement et que ses audaces, ses déformations parfois apparentées à Greco correspondent à des vérités profondes.

L'exposition d'Yvon Taillandier est un succès et nous gardons son nom comme un grand espoir.

NOTES

A MONTE-CARLO

La Principauté de Monaco est en ce moment terre d'asile. Elle accueille les repliés, les écrivains, les artistes, et se donne pour mission d'offrir dans un cadre apaisant un peu d'oubli, grâce à l'image d'un monde meilleur.

Un bon chef d'orchestre règle cette harmonie : c'est l'Office National de Tourisme et de Propagande, posé comme une auberge au carrefour de la surprise. Il faut connaître cette maison dans ses secrets pour savoir ce qu'elle réserve. C'est le plus considérable fichier de renseignements (50.000). On y trouve une exposition permanente de tableaux, céramiques, photos, un service complet de photos du Tourisme, une bibliothèque de documents d'histoire, les principales brochures de tourisme éditées par les Offices étrangers, de nombreux documents à l'usage des journalistes, une filmothèque importante de positifs et négatifs, une collection de clichés pour la presse, un laboratoire pour la Photo, enfin un secrétariat permanent avec des dizaines de mille dépliants et brochures à l'usage des touristes.

Et c'est ainsi que plus de 1.500 visiteurs quotidiens pénètrent, grâce à cette politique du bon accueil, dans cette île exemplaire de paix qu'est Monte Carlo.

Ajoutons que le vernissage d'une exposition : « Quelques documents d'Art Suisse » a eu lieu avec le plus franc succès, le 31 mars, dans le Hall de l'Office.

Revue des Revues

« *Europe... Née en Phénicie, elle fut, dans sa première jeunesse conduite à Delphes, par Zeus, qui avait pris la forme d'un taureau blanc.* »

Destins de l'Europe. Où va celle qui fut cette belle jeune fille dont Mallarmé se plut à retrouver le visage ? « ... *ce nom d'Europe, comme Euryphassa, Eurymone, et beaucoup d'autres, exprime le vaste jaillissement de l'aurore.* »

Il faut savoir gré à *Pyrénées* de placer sous l'égide de grands textes le premier de ses numéros consacrés à l'examen de ce destin qui est le nôtre. Nous avons particulièrement retenu les extraits d'un essai peu connu de Novalis « *Europe ou la Chrétienté* », écrit en 1799 et dont voici un passage : « *Qui sait si la guerre a assez duré ; mais elle ne cessera jamais si on ne brandit pas la palme que seule peut saisir une puissance spirituelle. Le sang coulera à torrents sur l'Europe, jusqu'à ce que les nations prennent conscience de la furieuse folie qui les chasse dans son cercle infernal, jusqu'à ce que, saisies d'une musique sacrée, doucement apaisées, elles se mêlent et se pressent confondues aux autels de jadis, qu'elles entreprennent des œuvres de paix, et que sur les champs de bataille fumants un grand destin d'amour soit célébré au milieu des larmes.* »

Ce numéro se prolonge par des poèmes de François Paul Alibert, Pierre Darmangeat et Pierre Seghers.

Une atmosphère dorée, à la fois sérieuse et allégée comme la vigne des côteaux, entoure habituellement les textes ou les poèmes qui nous parviennent de Suisse romande. Je pense à ce numéro déjà ancien de *Pages* (Octobre 41), dont j'aurais dû parler depuis longtemps et j'évoque les beaux poèmes qu'il contenait, un peu lents, mais qui s'éclairaient si bien par l'intérieur, de Trolliet, de Georges Haldas, Georges Nicole, Pericle Patocchi, Pierre-Louis Matthey et d'autres.

Un ange surgirait de cette vase sombre !
Danse, clameur soudaine aux sentes de la tour.
Tandis qu'un bras tendu, dépouillé de son ombre,
Evoque la blancheur qui compose le jour !

L'éclosion poétique romande n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle qui eut lieu en Belgique il y a quelques années. Et même, on dirait parfois qu'Odilon Jean Périer se promène dans les côteaux qui bordent le lac.

Un récent numéro de *Curieux* nous apporte encore, accompagnés de l'étude qu'Albert Béguin consacre à leur auteur, des *Vers d'Album* de Pierre-Louis Matthey, ceux là d'un mouvement et d'une concision remarquables. « Une impatience douloureuse », dit Albert Béguin. La démarche poétique de P. L. Matthey, dont le souci est de tirer le vivant hors du cadavre, nous rappelle celle de Guillevic peut-être parce que, comme ce dernier, il s'en tient à la constatation objective de l'évidence.

Voici un des poèmes de Matthey : Chauve-Souris.

Maltraitant tes dentelles
De leurs gros doigts de braise
Ces jeunes gens t'étalent
Entre quatre punaises
Chauve-souris O toi que hargneuse écartèle
Par ses membres discords toute beauté mortelle

Seghers a changé une fois de plus le millésime de la poésie. *Poésie* 41 est morte, vive *Poésie* 42. Nous le crions d'autant plus volontiers que c'est la même. Les témoins se succèdent à la barre Rimbaud : Pierre Emmanuel, Joë Bousquet, C. A. Cingria, Alain Borne. Je n'ai garde d'oublier M. Gregh qui sait qu'une vérité, si élémentaire qu'elle soit, gagne à être « bien dite »..Puis, les poèmes.

Il s'en faut d'un rien pour qu'on reconnaisse le visage total de la poésie de notre temps, d'Eluard à Philippe Dumaine. Nous aimerions que Seghers s'appliquât davantage encore à organiser cette *union sacrée* poétique que réclame chaque numéro de la revue. Tandis que nous avons parfois l'impression qu'aux textes juxtaposés, il manque je ne sais quel lien, je ne sais quelle étreinte qui les unirait et leur donnerait toute leur vie.

Jean TORTEL.

La vie apparaissait, rose, à chaque fenêtre.
Sous les beaux traits d'enfants
nichés dans la maison.

LAMARTINE

Cahiers du Sud

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD

Rédacteurs en Chef : Léon Gabriel GROS et Gabriel BERTIN

Correspondants : Joë BOUSQUET (à Carcassonne)
Emile DERMENGHEM (à Alger)

AGENTS GENERAUX

Paris (et région Parisienne) : José CORTI, 11, rue Médicis

Suisse : Editions d'Art ALBERT SKIRA
4 bis, Passage des Lions, Genève

La Revue est en vente dans les librairies principales des villes de France, d'Afrique du Nord et de la Suisse.

Conditions d'Abonnement :

FRANCE ET COLONIES

Un An : 100 francs. — *Six Mois* : 65 francs. — *Prix du N°* 10 francs

ÉTRANGER

Un An : 150 francs. — *Six Mois* : 85 francs. — *Prix du N°* 15 francs

Compte chèques postaux Marseille **137.45**

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au siège de la Revue, 10 Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 18 h. à 20 heures.

Téléphone : D. 53-62

Les manuscrits non insérés ne sont retournés que s'ils sont accompagnés de timbres représentant les frais d'envoi.

FIDUCIAIRE DE FRANCE

Services Fiscal
Comptable
et des Sociétés

2, Cours Joseph Thierry, MARSEILLE
TÉL ; Nat 32.44 et 51.64

ASSURANCES TOUS RISQUES
TERRESTRES ET MARITIMES

LA CONCORDE

Société Anonyme. Capital : 20.000.000 (1/4 versé)
Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS
R. C. Seine 96.129

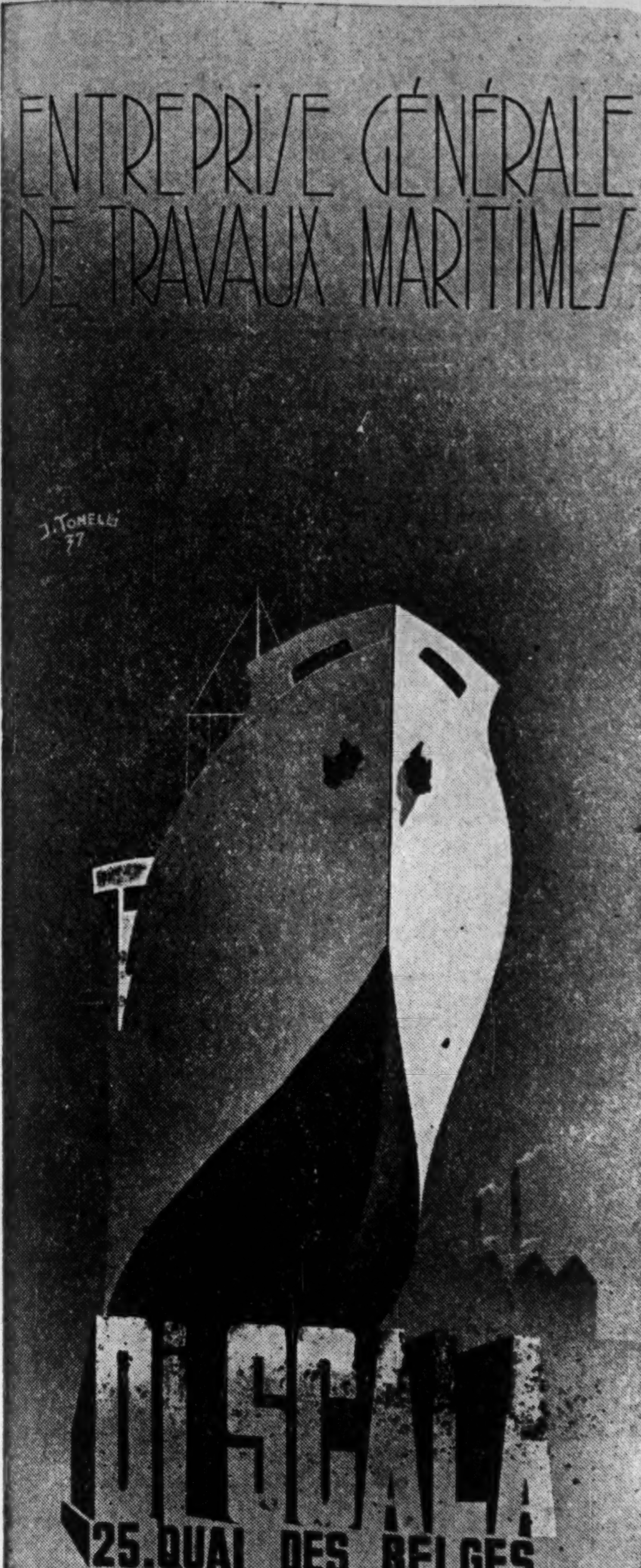
Direction pour la zone libre :
MARSEILLE, 35, Cours Pierre Puget
Tél. : Dragon 14.89

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.
Cave Renommée.

23, Rue Paradis, 23
MARSEILLE
Télép. : Dragon 00.34



tous travaux de nettoyage, piquage, carénage, ramonage et piquage des chaudières par procédés modernes, décapage au jet de sable, marteaux pneumatiques, appareils modernes pour piquage des tubes de chaudières nettoyage de ballasts, soutes et tanks à mazout, peinture, charpentage, menuiserie, calfatage.

Renseignements et devis sur demande

MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine
PARIS

Services Maritimes Postaux
au départ de FRANCE
assurés en temps de paix dans
les directions ci-après :

EXTRÊME-ORIENT - PACIFIQUE
COTE ORIENTALE D'AFRIQUE
MEDITERRANEE ORIENTALE

Les MESSAGERIES MARITIMES possèdent une organisation touristique réputée qui assurait avant-guerre des CROISIÈRES dans toutes les régions desservies par leurs paquebots de luxe.

R. C. Seine 31.016-176.390

« Actuellement, économiser du combustible, c'est augmenter les possibilités de production »

UTILISEZ LA METHODE ET LES DISPOSITIFS DE VAPORISATION

LE WILLIAM'S

Si vous voulez : *Economiser le combustible disposer d'un supplément de puissance ; obtenir la siccité parfaite de la vapeur à toutes les allures de marche ; éviter les corrosions ; supprimer les frais d'entretien intérieur des chaudières.*

Adoptez les Vannes Spèciales
" LE WILLIAM'S "

rendant possible l'évacuation journalière des boues, sels calcaires, graisses, quelle que soit la nature des eaux d'alimentation

CONVOQUEZ, sans engagement
7bis, Quai de la Tourette, Colbert : 28,17

Casimir BEZ et ses Fils

Adresse télégraphique : **LEWILLIAMS**
(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Nantes, Léran (Ariège), etc.)

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779

BIJOUX de STYLE — HORLOGERIE de HAUTE PRÉCISION

Seul concessionnaire de la **Montre PATEK Philippe,**

TÉLÉPHONE : D. 48.76 Représentant **Montres ROLEX,** etc.

Fernand BARRY
Marcel ROGLIANO

Courtiers Maritimes

AFFRÊTEMENTS
CONSIGNATION

14, Rue Beauvau
Télég. : BARIROGLI MARSEILLE

BRASSERIE DE STRASBOURG

"EMBASSY"

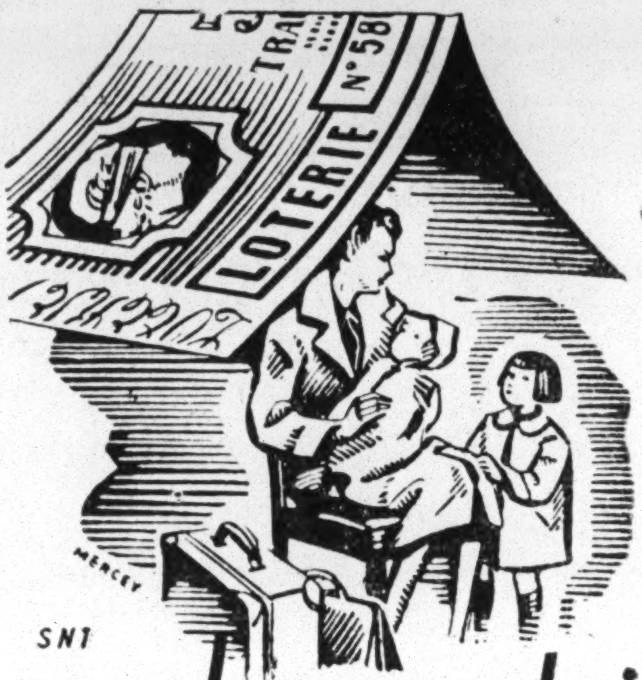
11, Place de la Bourse, 11

LE GRAND HOTEL

Ed. BORY, Propre

66, La Canebière, 66

un toit...



SNI

pour les sans abri

Prenez part à la lutte menée contre la misère...

C'est au Secours National que vont tous les bénéfices de la Loterie Nationale :

Achetez dès aujourd'hui votre billet.

LOTERIE NATIONALE

Ambulances Automobiles

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE

Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ

Ambulances 6 cylindres, PANHARD, HOTCHKISS et PEUGEOT

CHAUFFAGE CENTRAL

DÉCORATION PEINTURES

Bureaux :
2, Rue Vincent
Leblanc

APY

Ateliers :
74, Rue de la
Joliette

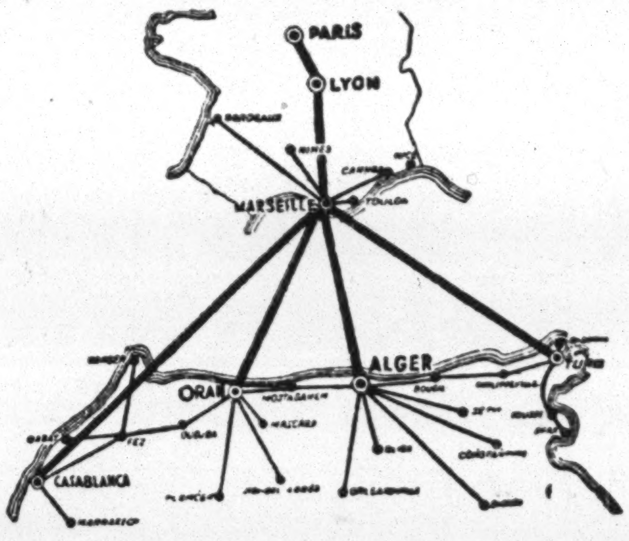
Tél. : Colbert 14.84 — **MARSEILLE**

Théâtre - Bâtiment - Marine

Transports Rapides

GRANET-RAVAN

Allées Léon Gambetta
MARSEILLE



ORAN - ALGER - TUNIS
CASABLANCA

ROPP

La pipe de l'élite

Casino AIX-EN-PROVENCE
Municipal

Tous les Jeux.
Toutes les Attractions.

ALTIÉRI FRÈRES

S. A. ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE PEINTURE
DÉCORATION PAPIERS PEINTS
26, Boul. de la Major
C. 07.68 — C. 66.70
MARSEILLE

SOCIÉTE DUMEZ

TRAVAUX PUBLICS - BÉTON ARMÉ

5, Rue de Prony — PARIS

14, Rue Edmond-Rostand — MARSEILLE

ACIERIES ET FONDERIES DU DOUBS

Société Anonyme au Capital de 4.600.000 Fs

Usine : Ste-SUZANNE (Doubs)

SPÉCIALITÉ D'ACIER MOULÉ

Sté du VOUTAIN et du BÉTON LÉGER

POUR PLANCHERS ET TOITURES

Béton de Ponce dans toutes ses applications

Références : Ponts et Chaussées Mmes
Marine - Guerre - P.L.M.
Offices H. B. M., etc.

5, Rue des Abeilles - MARSEILLE - Tél. C. 67-87

THÉ — RESTAURANT

CEYLAN

SPÉCIALITÉS

2, Rue St-Saëns
Tél D: 84.13

MARSEILLE

Société des Grands Travaux de Marseille

Fondée en 1891 - Capital 40 000.000 de Francs

SIÈGE SOCIAL : 16, Boulevard Notre-Dame - MARSEILLE
Adr. Télég. GRANDTRAVO-MARSEILLE — Téléph. D. 89 51 x 52 x 53

DIRECTION GÉNÉRALE : 25, Rue de Courcelles - PARIS (8e)
Adr. Télég. : GRANTRAVO-PARIS — Téléph. Élysées 64-12 64-13

TRAVAUX PUBLICS ET PARTICULIERS

Constructions Industrielles, Cités Ouvrières

MARSEILLE : Siège Social et Services : 90, Bd des Dames. 90

PARIS : Agence Générale NUNZI et Cie, 43, Rue Lafayette,

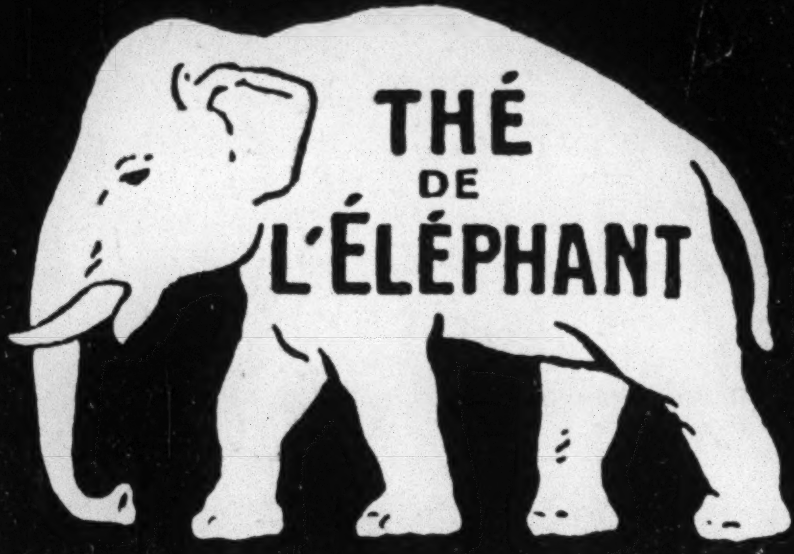
Établissements JULIEN

FABRICANTS DE

PEINTURES, VERNIS, SICCATIFS

I, Traverse de la Madrague — MARSEILLE

Tél. National 01.48 et 05.02



P.L. DIGONNET & Cie Importateurs

MARSEILLE - LE HAVRE

Rendez-vous d'Artistes

chez ROSTAND

La Cascade

Ses Coquillages
Sa Bouillabaisse
Ses Grillades

Ménélik

5, Quai de Rive-Neuve, 5

Tél. C. 27.37

Face au Vieux-Port

Cie de

Fives-Lille

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES

7, Rue Montalivet
PARIS (8e)

54, Rue Paradis
MARSEILLE

Compagnie d'Assurances

"Le Secours"

Accidents - Incendie - Vie - Vol

AGENCE :

Direction de Marseille : M. Maurice Delange

1, Rue de la République

Téléphone : C 23.89

Dyens - Fleuriste

16, Square de la Bourse, **MARSEILLE** - Téléphone : D. 56-50

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges, MARSEILLE

VUE SUR LE VIEUX PORT TÉLÉPHONE : D 72-70

STÉ GLE DE REMORQUAGE
ET DE TRAVAUX MARITIMES

Cie CHAMBON

148, Rue Sainte **MARSEILLE**

Tél. C 33.95 Quai des Anglais C 23.99

Société Provençale de Remorquage

63, Bd des Dames **MARSEILLE**

L'ÉLECTRICITÉ NAVALE ET INDUSTRIELLE

APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ

MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT

434-436, Bd National, MARSEILLE N 15.74
Ad. Tél. : **ELECNAVAL-MARSEILLE**

5, Rue Beauvau **Cie de Non FRAISSINET** **MARSEILLE**

La Corse
Ses montagnes aux cîmes neigeuses.
Son maquis aux senteurs exquises.
Ses rivages baignés de soleil.

LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

Dakar, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey

par paquebot poste, cargos et navires bananiers.

LES TRAVAUX DU MIDI

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1.000 000 DE FR.

2, Rue Dejean
MARSEILLE
Télép. : **D. 87-46**

Entreprise de travaux
publics et particuliers
Béton armé
Adductions d'eau..

« *LES QUATRE VENTS* »

LES VOLEURS

Comédie en 3 actes de Gaston Mouren et Gabriel Bertin

La Compagnie « *Les Quatre Vents* » vient de créer dans notre ville une comédie en trois actes de Gaston Mouren et Gabriel Bertin, *Les Voleurs.*

D'une observation implacable, où l'on retrouve ce qui marque *Sa Majesté Jourdain* : la rigueur d'un réalisme savoureux tout rehaussé par une fantaisie qui le souligne et l'accentue logiquement aux points extrêmes, la pièce accuse les médiocres et le comique pitoyable de ces demi-morts poussiéreux, afin de mieux nous lier aux vivants.

Tout se passe vers 1935, dans une petite ville de province. Il y a, d'un côté, la maison où Mme Beauregard vit avec sa nièce Isabelle, et leurs petites existences; il y a, d'un autre, la ville où la vie continuerait à somnoler, loin du soleil, derrière les façades grises, sans l'aiguillon de la curiosité ou de la crainte, sans les exploits, — assez anodins et comme timides — d'un insaisissable voleur; il y a surtout l'oncle Eugène, dont l'arrivée inopinée vient tout bouleverser dans la vie d'Isabelle et de Mme Beauregard.

Maurice que les spectateurs avaient surpris au lever du rideau tenant dans ses bras Isabelle, Maurice pénètre nuitamment dans la maison. Eugène le prend pour le voleur. Il appelle, et c'est le scandale.

La Ligue, pour l'Epuration des Eaux et de la Moralité entre en scène avec « Les Chevaliers du Rachat ». Isabelle doit se marier avec l'un d'eux pour sauver sa réputation.

Quant à Eugène, — révélateur par excellence de l'humain — il est pauvre, il y a entre lui et les autres (à l'exception d'Isabelle) la même distance qu'entre le réel et l'apparence, qu'entre l'être vivant et l'automate; il est ce qu'ils appellent un original, parce qu'il est franc, jovial et libre, parce qu'il est naturel comme la vie; il est de toutes parts aux prises avec les autres, avec ceux qui n'ayant que de l'argent et les préjugés de l'argent, se cachent derrière des principes et ne sont que la caricature ou le repoussoir de ces principes. Il n'a plus qu'à partir. Il le peut, car il a fait le bonheur d'Isabelle; lorsque le vrai voleur survient, une autre nuit, Eugène se méfie et ne veut plus recommencer les blagues; le voleur est jeune, élégant; l'ayant jugé très sympathique, Eugène avertit Isabelle. Et c'est aussitôt un dialogue où il entre tant de jeunesse, de sincérité,

Seule l'Affection *des tiens peut te rendre fort contre les revers de la vie et les trahisons des hommes.*

il y a tant d'aveux dans les silences, que le merveilleux descend sur la terre et que la plus grande merveille, le bonheur, est présent dans l'accord profond, présent dans l'amour, le don même... Le voleur... Isabelle...: Leur tendresse pour les plus humbles créatures est leur signe, ils se reconnaissent; par leur tendresse, ils se rejoignent; c'est en elle qu'ils s'appartiennent, prennent ensemble leur élan.

Après tant de scènes où l'automatisme des autres aura été concrétisé en des trouvailles d'un grand style par les chemins de la satire et de la surprise logique, les commentateurs futurs ne manqueront pas de dire que ce passage est giralducien Nous leur accordons seulement qu'avec Isabelle la jeune fille entre dans un théâtre qui nous est cher. La jeune fille de Giraudoux — comme l'Isabelle d'*Intermezzo* — regarde étrangement l'au-delà de la vie, l'autre face des choses : pour elle, le merveilleux existe ailleurs; elle ne se laisse pas attraper; elle n'accepte point d'être tout simplement humaine. Pour Tessa, « tout se découvre un jour, quand c'est trop tard. » L'Isabelle des *Voleurs* est la simplicité, la limpidité même. Le miracle est en elle, elle le met dans son destin, car pour elle, il n'est pas trop tard.

Malgré les multiples difficultés d'un début dans les circonstances actuelles, la compagnie « *Les Quatre Vents* » a mérité et obtenu la meilleure des récompenses : le succès même de la pièce. C'est dire que son effort est remarquable et qu'elle défend avec allant et discipline une œuvre à la gloire de la jeunesse, de la sincérité, du naturel. Son magnifique esprit d'équipe compte. C'est bien pourquoi nous tenons particulièrement aujourd'hui, et sans séparer de l'ensemble d'évidentes réussites personnelles, à féliciter tout le groupe en lui souhaitant de proches victoires.

Léon DEREY.

A L'ALCAZAR. — *Représentation de la Cie Le Chariot*

Les Comédiens routiers, fondés voici quelques dix ans par Léon Chancerel, se sont subdivisés en plusieurs compagnies. Chacun d'elles s'est attribuée une région particulière : c'est ainsi que Léon Chancerel opère dans le sud-ouest, Olivier Hussenot à Uriage et Jean-Pierre Grenier à Lourmarin et dans toute la Provence.

Je vous ai déjà parlé des Comédiens Routiers et de leur extraordinaire pouvoir de suggestion. Le Programme du Chariot m'a permis d'apprécier les mêmes qualités. Dans un ensemble parfaitement mis au point, je signalerai surtout un étonnant Christophe Colomb, et ce savoureux Joffroi, adapté de la nouvelle de Giono par J. P. Grenier, qui met en scène des types populaires du midi sans tomber un seul instant dans la vulgarité. Conception schématique, dira-t-on ; et, certes, on ne peut nier que les possibilités expressives de cet art ne soient limitées ; elles ne peuvent guère convenir qu'à la farce et à certaines synthèses très dépouillées. Mais il faut reconnaître que, dans leur domaine, ces virtuoses du jeu apportent des dons d'invention, une subtilité, une adresse qui leur permettent de tirer de moyens extrêmement réduits des effets très curieux.

Le Chariot parcourt les grandes routes de Provence, s'arrêtant dans les villages comme dans les villes, montant parfois ses trétaux sur une aire à blé ou devant une ferme. Il rencontre partout la même curiosité sympathique. Seule, notre ville ne s'est pas trouvée au rendez-vous ; faut-il en accuser l'influence d'une belle matinée de printemps, propice aux excursions, ou cette indifférence pour le théâtre qu'on a eu si souvent l'occasion de lui reprocher, hélas, à juste titre ?

Madeleine CAUSAERT.

MUSIQUE DE CHAMBRE

Il est réconfortant, dans les épreuves actuelles, de constater chez les jeunes cette ferveur, cet enthousiasme pour les choses de l'art, où je vois le signe le plus manifeste d'un prochain renouveau. C'était des jeunes, de très jeunes musiciens qui se trouvaient réunis chez le Docteur Yves Bourde, le 10 avril, pour leur premier récital de musique de chambre. Programme consacré en majeure partie aux grands classiques : Bach, Haydn, Beethoven, et comportant en outre une élégante Sonate de J. M. Leclair. La couleur moderne fut donnée par une Sonatine pour flute et piano de Tansman, d'un caractère pastoral, qui dut à son écriture élégante et sans outrances, de pouvoir voisiner avec les formes parfaites du XVIII[e] siècle. L'interprétation, dans son ensemble, témoigna de solides qualités. MM. Christian Bourde (violon), Jean P. Rampal (flûte), Pierre Barbizet et Herman M. Moyens (piano) sont des exécutants consciencieux et habiles et je ne saurais leur faire un plus bel éloge qu'en disant qu'ils ont été capables de faire apprécier leurs qualités particulières aux côtés d'une partenaire de la classe d'Eliane Magnan.

Car cette gracieuse et modeste jeune fille est une des virtuoses les plus accomplies du violoncelle. La précision et la sûreté de sa technique, la perfection de son style, la sobriété et la souplesse de son jeu, la richesse d'un tempérament musical où l'intelligence et la sensibilité se composent en un bel équilibre, s'affirmèrent avec une prestigieuse autorité dans la 5e Suite en ut mineur pour violoncelle seul, de J. S. Bach, cette cathédrale, dont son archet sut édifier les plans sonores en une magnifique synthèse.

Gaston MOUREN.

DORA BIANCA CHEZ JOUVENE

Selon une conception essentiellement baroque, si l'Art abandonnait sa nudité allégorique pour se parer d'ornements vestimentaires, Dora Bianka, nous semble-t-il, serait particulièrement désignée pour l'approvisionner en cravates.

Quel assortiment délicieux elle lui proposerait ! Cravates tissées d'ingénuité et de malice, légères et flottantes aux couleurs d'aurore, indécises entre le bleu et le rose et dont les subtiles modulations prendraient la pudique valeur d'un aveu. Mais cessons de nous complaire en ce rêve saugrenu qui peut servir, à la rigueur, de préambule, pour examiner d'une façon plus rationnelle les quelques toiles que Dora Bianka vient de réunir à la Galerie Jouvène et dont le petit nombre semble, avec une discrétion savante, nous recommander la qualité. Dans

cet ensemble, la campagne aixoise prédomine et le mont de Ste-Victoire fait figure de Fusi-Yama. Il arrive à Bianka — qui se souvient de Cézanne — de forcer son indolence naturelle pour atteindre une vigueur où l'on sent parfois l'artifice. De larges vues panoramiques alternent avec des cours charmants qui nous montrent des portraits d'arbres et de fleurs : quelle aimable famille de coquelicots, et, un peu plus loin, combien séduisant cet amandier paré semble-t-il, d'un voile de communiante. Tout cela subtil, nuancé, d'une touche exquisement nonchalante. qui traduit une rare sensibilité poétique tout en maintenant ses droits à la plastique. Ces images créent une ambiance aérée dont elles vivent et que l'on respire aussi avec bonheur. Si certaines d'entre elles révèlent quelques faiblesses, empressons-nous d'ajouter que ce sont des faiblesses véniellles, très féminines, et grâce auxquelles elles ont à nos yeux plus d'attrait. A travers la désolation d'une époque, la peinture de Bianka est un frais sourire qui appelle les fleurs et l'aurore.

Gabriel BERTIN.

UN POETE PARLE DES POETES

C'est une satisfaction rare entre toutes que celle qui nous fut donnée au cours d'une soirée de mars d'entendre un poète parler des poètes. Le public d'élite qui au Ciné-Club de Marseille fit confiance à notre collaborateur Toursky pour s'engager dans le dédale toujours un peu inquiétant du jeune lyrisme, se trouva en fin de séance non seulement tout surpris de n'avoir pas été immolé au Minotaure, mais encore en possession d'un fil d'Ariane qui se révèlerait précieux pour des aventures similaires. Il y avait certains élus dans l'auditoire de Toursky, à commencer par lui-même, mais tous et jusqu'aux plus profanes se sentirent appelés lorsque de sa belle voix incantatoire le magicien des « Armes prohibées » commenta le chant de ses pairs. Dût-il en coûter à leur modestie, comme il en coûte d'ailleurs à la nôtre puisqu'aussi bien la plupart des poètes que commenta Toursky sont des fidèles de cette revue, je dois avouer que rarement présentation de jeune Poésie me parut aussi séduisante que celle-là. Non qu'elle comportât la moindre concession au public, bien au contraire puisqu'elle était placée sous le signe des plus hautes exigences, du lyrisme dévorant d'André Gaillard, de la conquête méthodique de Joë Bousquet. C'est précisément cette ferveur qui exerce la plus sûre attraction sur les esprits bien nés et quiconque répugne à juste titre aux outrances, aux jongleries de l'originalité systématique s'incline dans le temps même où il ne le saisit pas encore aux seuls accents d'un

Tout jeune homme audacieux et volontaire désire la part des chefs...

Demain, il peut être un chef, le Chef d'une FAMILLE, joyeuse et forte.

message dont le brûle déjà le contact. Les poètes des *Cahiers du Sud* ne constituent pas une école ni même un mouvement mais ils ont ceci de commun d'avoir dégagé de l'expérience surréaliste tout ce qu'elle pouvait comporter de tonique, d'exaltant ; ils ont su échapper à ses impasses et sans renoncer à rien de ses ambitions morales ils ont jeté les ébauches d'un nouvel ordre esthétique. Ils ont été en ce sens les précurseurs de ce qu'il est convenu d'appeler la Nouvelle Poésie et qui pourrait fort bien être le nouveau Romantisme. Toursky sut rendre singulièrement vivante une argumentation, qui avec tout autre que lui eût risqué de lasser un auditoire « d'honnêtes gens » trop souvent écartés de la jeune poésie par la subtilité de ses apologistes. En l'occurence le spécialiste pouvait joindre ses applaudissements à ceux de l'amateur. Conjonction plus rare qu'on ne croit! Grâce à Toursky dont l'interprétation directe et émouvante, entièrement au service du texte redonnait à chaque poème son caractère de message verbal, quelques pages de Jean Cayrol, de Luc Estang, de Pierre Emmanuel, de Jean Tortel, de Léon-Gabriel Gros, d'Ilarie Voronca, pour la plupart choisies parmi celles que publia cette revue, trouvèrent ce soir-là le chemin des cœurs. Elles n'avaient jusqu'alors intéressé que quelques fidèles, elles se révélèrent, lues par Toursky, entièrement neuves, fraternelles et proches de l'actuel quotidien. Une des réussites de cette présentation fut sans doute la lecture des « Proverbiales », de Georges Neveux et celle que fit Toursky d'un de ses propres poèmes encore inédit. On ne saurait rendre compte comme il convient d'une séance où la virtuosité du conférencier jouait un rôle pour le moins aussi important que la qualité des textes. Nos amis de Marseille et d'Aix qui souvent ne suivaient les jeunes revues et les *Cahiers du Sud* qu'avec quelques réticences ont été conquis par ces lectures. Aussi avons-nous invité Toursky à présenter la Nouvelle Poésie à Nîmes, en Avignon et dans les villes de la Côte. On sait trop nos exigences, et que l'on nous a parfois reprochées, pour mesurer à sa juste valeur la confiance que nous plaçons en Toursky, précurseur de sa génération, voix qui loin de se perdre dans le désert apporte désormais en ces temps de douleur à ceux qui en sont dignes le message de nos poètes. Prenons soin de souligner que Toursky et ses camarades rendent hommage en chacune de ces manifestations aux meilleurs d'entre eux et aux plus chers). Patrice de la Tour du Pin et Luc Decaunes, les deux grands poètes prisonniers.

J. B.

La vie apparaissait, rose, à chaque fenêtre.
Sous les beaux traits d'enfants nichés dans la maison.

LAMARTINE

REVUE DES REVUES

L'ARBALETE (Printemps 1942). Pour opérer un renversement total des valeurs, c'est-à-dire faire éclater l'écorce qui recouvre la réalité et retrouver cette dernière dans sa nudité, il suffirait je crois, de dire l'évidence avec une extrême simplicité. Le langage de l'enfant terrible qui bouscule une famille peut figurer l'image grossière, certes la caricature, de ce que serait cette parole. Michaux est en face de certaines évidences, un torpilleur par exemple, et alors : « *La vue d'un torpilleur autrefois ne m'était rien. Pas de réaction. Je n'en avais guère vu jusque là. Ayant passé près d'un an déjà dans un petit port du Var, où ils viennent fréquemment la nuit au mouillage, ils me sont devenus familiers.*

« *A quoi je le remarque ? A ceci : Lorsque, étant sur ma terrasse, j'en vois un approcher, je lui tire mentalement quelques coups de canon (sans méchanceté aucune d'ailleurs) et le coule. Après quoi, je me remets à lire et le laisse entrer en rade où il ne me gêne du reste en rien.* »

La simplicité de Michaux est probablement l'un des plus terribles explosifs qui soit au monde.

Dans ce numéro de *L'Arbalète*, à peu près tous les textes seraient à commenter. *Les amours de Perlimplin* sont du meilleur Lorca. *Rivière*, de Ganzo, coule lentement et s'attarde aux rivages qu'elle suscite. Belles images sans tourment. La poésie de Ganzo est heureuse.

Avec les commentaires de Jean Wahl sur Kafka et Kierkegaard, on me sort de chez moi et on m'emmène dans un monde qui m'est étranger. « *Quelle pouvait donc être la fonction de Kafka dans ce monde-ci ? Elle ne pouvait guère être que d'exprimer ce qu'il pouvait exprimer — les aspects horribles et sans signification de la vie.* » Si je ne trouve pas toujours la réponse aux interrogations que ces commentaires me proposent c'est sans doute parce que je m'étonne un peu comme celui, toujours maladroit, qui pénètre sans préparation suffisante dans un temple dont il connaît mal les rites. Ils s'adressent évidemment aux lecteurs désignés. Ceux-là, je ne doute pas de leur adhésion.

Il faut enfin signaler le soin — l'amour, véritablement — avec lequel Marc Barbezat compose sa revue ; il prend la peine de corriger à la main les quelques coquilles qui déparaient le texte. Ces légères traces d'encre sont une présence, une chaleur et quelque chose qui vit entre les pages.

QUATRE VENTS (Février et Mars 1942). De bons textes et de bonnes chroniques.

Dans le numéro 4, retenons surtout *Le Message* à Henri le Navigateur, de Louis Blanchard et les poèmes de Gabriel Germain.

Le numéro 5 s'ouvre sur *Le Christ et l'Ange*, de Pierre Emmanuel dont je cite :

Dieu des crimes secrets, tes yeux de biche sombre
que l'oubli lentement abaissant ses longs cils
cerne d'une langueur savante, d'une tendre

langueur lavande au crépuscule du regret,
c'est eux que je poursuis sans fin...

Et ceci est peut-être plus beau :

La cité à jamais cimentée sur ses monstres
Le meurtre y est sans air et nombreux : nul n'entend
s'abattre les grands corps massifs dans l'invisible
et le couteau s'éteint dans les chairs...

J'aime le *Chant Pastoral* d'Henri Bosco, nu et simple :

Et je marcherai seul des sables à la mer...
C'est une tâche immense.

L'Afrique Littéraire de Janvier a publié *Territoires du Centre*, de Toursky,

Autour des arbres c'est la nuit
comme autour des veines la chair,
et le vent seul pourrait nommer
la différence des feuillages.

Dans la ténèbre et dans ta forme
une douceur me dit pourtant
que vous concevez toutes deux
la nudité claire des branches.

Toursky vit en poésie, mais la fenêtre ouverte.

Jean TORTEL.

REY

Joaillier-Orfèvre

39, La Canebière

Téléphone : C 11.56

MARSEILLE

Cahiers du Sud

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD

Rédacteurs en Chef : Léon Gabriel GROS et Gabriel BERTIN

Correspondant : Joë BOUSQUET (à Carcassonne)

publieront dans leurs prochains numéros

JEAN HERBERT .... *Rabindranath Tagore*

LÉON CHESTOV .... *La Balance de Job*

GILBERT TROLLIET .... *Offrandes*

JACQUES BÉNET .... *La plus forte*

GASTON MOUREN .... *Le nouveau jeu d'Adam et Eve*

PAULE LAVERGNE .... *Le Maître*

MARCELLE CRESPELLE .... *Cendres*

JEAN LAMBERT .... *Bonheur d'une nuit d'Eté*

GABRIEL AROUT .... *Orphée*

EMILE NOVIS .... *Réflexions sur la théorie des quanta*

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au Siège de la Revue, 10, Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 6 h. à 8 heures.

Téléphone : D. 53-62

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Conditions d'Abonnement :

(FRANCE ET COLONIES)

Un An : 75 francs — *Six Mois* : 40 francs — *Prix du N°* 8 francs

(ÉTRANGER)

Un An, U. P. : 90 fr — *Autres pays* : 100 fr. — *Six mois* ..... 50 fr / 55 fr. — *Prix du N°* .. 10 fr.

Compte chèques postaux Marseille 137.45

Agent Général à PARIS

M. JOSE CORTI, Libraire, 11 Rue de Médicis (6^e^)

FIDUCIAIRE DE FRANCE

Services Fiscal
Comptable
et des Sociétés

2, Cours Joseph Thierry, MARSEILLE

TÉL ; Nat 32.44 et 51.64

ASSURANCES TOUS RISQUES

TERRESTRES ET MARITIMES

LA CONCORDE

Société Anonyme. Capital : 20.000.000 (1/4 versé)
Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS
R. C. Seine 96.129

Direction pour la zone libre :

MARSEILLE, 35, Cours Pierre Puget

Tél. : Dragon 14.89

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.

Cave Renommée.

23, Rue Paradis, 23

MARSEILLE

Télép. : Dragon 00.34

NOUVEAUTÉS

M. CONSTANTIN-WEYER (Prix Goncourt 1928)

LE MAITRE DE LA ROUTE

Roman, I Volume .... 30 fr.

GUY MAZELINE (Prix Goncourt 1932)

PIED-D'ALOUETTE

Roman, I Volume..................... 30 fr.

FRANÇOIS PORCHÉ

BAUDELAIRE ET LA PRÉSIDENTE

N° I de la Collection "Les Amitiés Amoureuses", dirigée par Francis CARCO, I Volume... 30 fr.

GEORGES MÉAUTIS

PÉLERINAGES EN GRÈCE

Essai, I Volume illustré................ 50 fr.

EUGÈNE SUE

LES MYSTÈRES DE PARIS

Version rajeunie, par F. FOSCA, I Vol... 40 fr.

FRANCIS CARCO (de l'Académie Goncourt)

MÉMOIRES D'UNE AUTRE VIE

Edition définitive en I Volume illustré.... 100 fr.

PAUL MORAND

FEU M. LE DUC .... 30 fr.

RAPPELS

FRANCIS CARCO, de l'Académie Goncourt

NOSTALGIE DE PARIS

26° mille, I Volume.................. 30 fr.

EDMOND JALOUX, de l'Académie Française

LE POUVOIR DES CHOSES

14° mille, Roman, I Volume .... 30 fr.

A.-J. CRONIN

LA DAME AUX ŒILLETS

Roman, 28° mille .... 30 fr.

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

EDITIONS DU MILIEU DU MONDE - GENEVE

MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine
PARIS

Services Maritimes Postaux

au départ de FRANCE
assurés en temps de paix dans
les directions ci-après :

EXTRÊME-ORIENT – PACIFIQUE
COTE ORIENTALE D'AFRIQUE
MEDITERRANEE ORIENTALE

Les MESSAGERIES MARITIMES possèdent une organisation touristique réputée qui assurait avant-guerre des CROISIÈRES dans toutes les régions desservies par leurs paquebots de luxe.

R. C. Seine 31.016-176.390

« Actuellement, économiser du combustible, c'est augmenter les possibilités de production»

UTILISEZ LA METHODE ET LES DISPOSITIFS DE VAPORISATION

LE WILLIAM'S

Si vous voulez : *Economiser le combustible disposer d'un supplément de puissance ; obtenir la siccité parfaite de la vapeur à toutes les allures de marche ; éviter les corrosions ; supprimer les frais d'entretien intérieur des chaudières.*

Adoptez les Vannes Spèciales

" LE WILLIAM'S "

rendant possible l'évacuation journalière des boues, sels calcaires, graisses, quelle que soit la nature des eaux d'alimentation

CONVOQUEZ, sans engagement

7bis, Quai de la Tourette, Colbert : 28,17

Casimir BEZ et ses Fils

Adresse télégraphique : **LEWILLIAMS**

(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Nantes, Léran (Ariège), etc.)

G. BORNAND, Joaillier
6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779
BIJOUX de **STYLE** — **HORLOGERIE** de **HAUTE PRÉCISION**
Seul concessionnaire de la **Montre PATEK Philippe,**
TÉLÉPHONE : D. 48.76 Représentant **Montres ROLEX,** etc.

Fernand BARRY
Marcel ROGLIANO
Courtiers Maritimes
AFFRÊTEMENTS
CONSIGNATION
14, Rue Beauvau
Télég. : BARIROGLI **MARSEILLE**

BRASSERIE
DE STRASBOURG
"EMBASSY"
11, Place de la Bourse, 11

LE GRAND HOTEL
Ed. BORY, Propre
66, La Canebière, 66

DICTIONNAIRE SÉLECTIONNÉ

CHANCE
n. f. Nature ou résultat d'un évènement. Avoir de la chance. Probabilités : Calculer sa chance. Provoquer la chance. Acheter un billet de la Loterie Nationale est un bon moyen de provoquer la chance.

CHIFFRE
n. m. Chacun des caractères qui représentent un nombre. Montant de la valeur d'une chose. Chiffre d'un gain. Choisir le bon chiffre : Choisir le numéro gagnant de la Loterie Nationale.

13

L 6

Ambulances Automobiles
Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de
NOIRAULT & Cie
Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE
Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)
HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ
Ambulances 6 cylindres, PANHARD, HOTCHKISS et PEUGEOT
CHAUFFAGE CENTRAL

LORENZY-PALANCA

PARFUMEURS

& Cie

Siège Social : 62, Boul. des Dames - MARSEILLE

La bonne vieille marque

à renommée méditerranéenne

8 Maisons de Vente :

MARSEILLE : 41, La Canebière
31, Rue Saint-Férréol
62, Rue de la République

ALGER : 16, Rue d'Isly
28, Rue Bab-Azoum
25, Rue de la Bouzaréah
29, Rue Mogador

ORAN : 10, Boulevard Clémenceau

INSTITUTS DE BEAUTÉ : 41, La Canebière, Marseille
16, Rue d'Isly - Alger
10, Bd Clémenceau - Oran

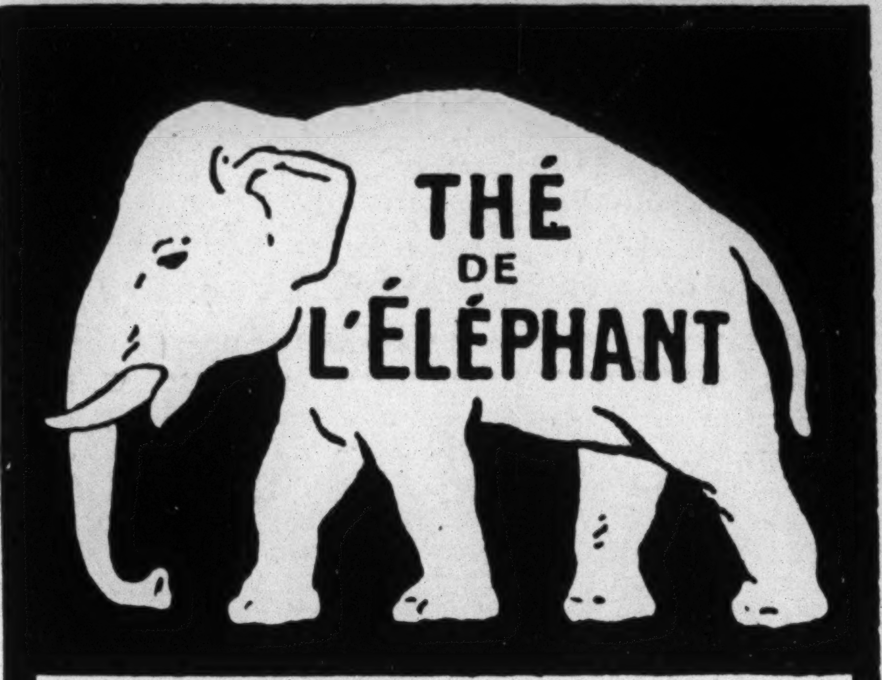
Établissements JULIEN

FABRICANTS DE

PEINTURES, VERNIS, SICCATIFS

1, Traverse de la Madrague — MARSEILLE

Tél. National 01.48 et 05.02



P.L.DIGONNET & Cie Importateurs

MARSEILLE - LE HAVRE

Rendez-vous d'Artistes

chez ROSTAND

La Cascade

Ses Coquillages
Sa Bouillabaisse
Ses Grillades

•

Ménélik

5, Quai de Rive-Neuve, 5

Tél. C. 27.37

Face au Vieux-Port

Cie de

Fives-Lille

CONSTRUCTIONS

MÉTALLIQUES

7, Rue Montalivet
PARIS (8e)

54, Rue Paradis
MARSEILLE

Compagnie d'Assurances

"Le Secours"

Accidents - Incendie - Vie - Vol

AGENCE :

Direction de Marseille : M. Maurice Delange

1, Rue de la République

Téléphone : C 23.89

Dyens - Fleuriste

16, Square de la Bourse, **MARSEILLE** - Téléphone : D. 56-50

SOCIÉTE DUMEZ

TRAVAUX PUBLICS - BÉTON ARMÉ

5, Rue de Prony — **PARIS**

14, Rue Edmond-Rostand — **MARSEILLE**

ACIERIES ET FONDERIES DU DOUBS

Société Anonyme au Capital de 4.500.000 Frs

Usine : Ste-SUZANNE (Doubs)

SPÉCIALITÉ D'ACIER MOULÉ

Sté du VOUTAIN et du BÉTON LÉGER

POUR PLANCHERS ET TOITURES

Béton de Ponce dans toutes ses applications

Références : Ponts et Chaussées Mmes
Marine - Guerre - P.L.M.
Offices H. B. M., etc.

5, Rue des Abeilles - MARSEILLE - Tél. C. 67-87

THÉ — **RESTAURANT**

CEYLAN

SPÉCIALITÉS

2, Rue St-Saëns
Tél D: 84.13

MARSEILLE

Société des Grands Travaux de Marseille

Fondée en 1891 - Capital 40 000.000 de Francs

SIÈGE SOCIAL : 16, Boulevard Notre-Dame - MARSEILLE
Adr. Télég. GRANDTRAVO-MARSEILLE Télph **D. 89 51 x 52 x 53**

DIRECTION GÉNÉRALE : 25, Rue de Courcelles - PARIS (8e)
Adr. Télég. : GRANTRAVO-PARIS Téléph. **Elysées 64.12 64.13**

TRAVAUX PUBLICS ET PARTICULIERS

Constructions Industrielles, Cités Ouvrières

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges, MARSEILLE

VUE SUR LE VIEUX PORT TÉLÉPHONE : D 72-70

STÉ GLE DE REMORQUAGE
ET DE TRAVAUX MARITIMES

Cie CHAMBON

148, Rue Sainte **MARSEILLE**

Tél. C 33.95 Quai des Anglais C 23.99

Société Provençale de Remorquage

63, Bd des Dames **MARSEILLE**

L'ÉLECTRICITÉ
NAVALE ET INDUSTRIELLE

APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ

MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT

434-436, Bd National, MARSEILLE N 15.74
Ad. Tél. : ELECNAVAL-MARSEILLE

5, Rue Beauvau **Cie de Non FRAISSINET** **MARSEILLE**

La Corse **Ses montagnes aux cîmes neigeuses.**
Son maquis aux senteurs exquises.
Ses rivages baignés de soleil.

LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

Dakar, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey

par paquebot poste, cargos et navires bananiers.

LES TRAVAUX DU MIDI

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1.000 000 DE FR.

2, Rue Dejean
MARSEILLE
Télép. : **D. 87-46**

Entreprise de travaux
publics et particuliers
Béton armé
Adductions d'eau - -

LE SPÉCIALISTE
DU BEAU CHAPEAU

ISOARD

3, Rue Paradis
MARSEILLE

CHEMISIER DE
L'ÉLITE ÉLÉGANTE

GILL

5, Place de la Bourse
MARSEILLE

OFFICE CHÉRIFIEN DES PHOSPHATES
DIRECTION GÉNÉRALE :
Boulevard Général d'Amade — RABAT (Maroc)

MAROC

75 - 77 % moins de 9 % de carbonate de chaux — **70 - 72 %** moins de 11 % de carbonate de chaux

moins de 1 % de fer et alumine réunis

EXPLOITATIONS MINIÈRES :
KHOURIBGA - LOUIS-GENTIL

PORTS D'EMBARQUEMENT :
CASABLANCA .... SAFI

Adresses Télégraphiques :
Phosphat.... { **Rabat**, **Casablanca**, **Safi** }

Félix Vassal

le faïencier verrier

ses Porcelaines et Cristaux, ses Objets d'Art, ses Fantaisies, ses Meubles, etc...

CLASSIQUE
ANCIEN
MODERNE

- 118 -
rue Ed^d-Rostand - Prado
MARSEILLE - Tél. D. 74-61

DÉCORATION PEINTURES

Bureaux :
2, Rue Vincent Leblanc

APY

Ateliers :
74, Rue de la Joliette

Tél. : Colbert 14.84 — **MARSEILLE**

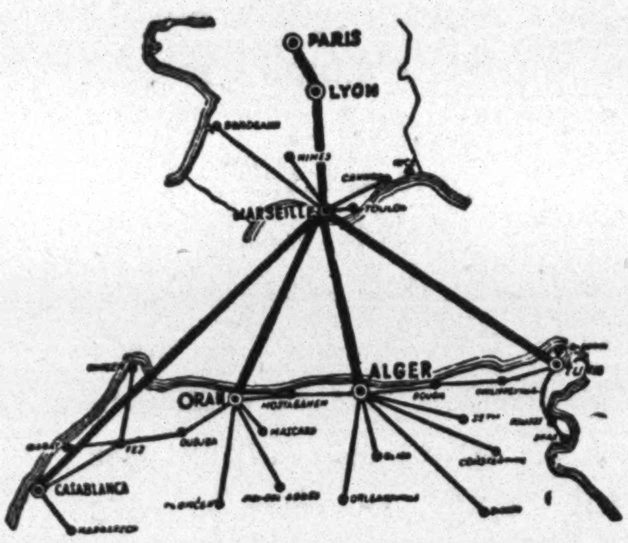
Théâtre - Bâtiment - Marine

Transports Rapides

GRANET-RAVAN

Allées Léon Gambetta

MARSEILLE



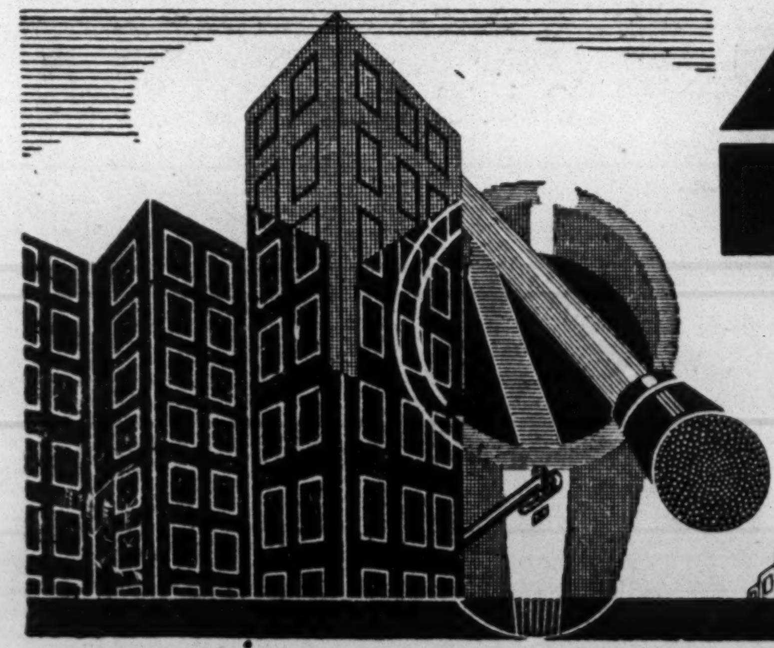
ORAN - ALGER - TUNIS
CASABLANCA

ROPP

La pipe de l'élite

Casino **AIX-EN-PROVENCE**
Municipal

Tous les Jeux.
Toutes les Attractions.



ALTIÉRI FRÈRES

S.A. ENTREPRISE GÉNÉRALE DE PEINTURE
DÉCORATION PAPIERS PEINTS
26, Boul. de la Major
C. 07.68 – C. 66.70

MARSEILLE

NOTES

FRANÇOIS BERTHET

Il n'est jamais trop tard pour parler d'un artiste disparu lorsque son œuvre est digne de demeurer.

Que François Berthet fut un peintre véritablement prédestiné, cela se reconnaissait à l'homme et à la peinture qu'il avait conçue à sa ressemblance.

Son aspect physique était d'une beauté sans apprêt. On eut dit un christ d'enluminure aux allures un peu bohêmes. En lui, sous les dehors d'une saine truculence, résidait une ingénuité enfantine. La même candeur, unie à une robuste franchise, se retrouvait dans ses œuvres. François Berthet, qui se tint éloigné de l'afféterie de même que de toute recherche alambiquée, fit passer dans la peinture ses dons naturels d'imagier.

Coloriste fougueux, enchassant des tons purs dans les lignes vigoureuses d'un dessin qui faisait songer parfois aux plombs des verrières, il fut le magnifique interprète des sites provençaux, des royales calanques aux roches d'ocre siégeant entre l'incomparable intensité du ciel et de la mer. Toute sa peinture, qu'il s'agisse de fleurs éblouissantes, de rudes et savoureuses naturés mortes, de paysages hardiment captés, possède le rare privilège de nous mettre en « appétit » de l'objet proposé.

L'œuvre de Berthet est un chant non point tant profond que sobre et éclatant à la fois, un hymne fervent à la lumière et à la vie.

Sur cette joie épandue, un austère cyprés allonge maintenant son ombre.

Gabriel BERTIN.

Tout jeune homme audacieux et volontaire désire la part des chefs...

Demain, il peut être un chef, le Chef d'une FAMILLE, joyeuse et forte.

LES QUATRE VENTS

Sous ce titre un nouveau groupe théâtral vient de se fonder à Marseille. Ce groupe, que dirigent nos amis Madeleine Causaert et Gaston Mouren, nous a conviés récemment à assister à leur première manifestation qui fut donnée à la salle Grignan avec la célèbre pièce de Noël Coward : *Week-End*. L'interprétation de cette œuvre, — qu'il faut considérer comme un exercice préliminaire — a prouvé, qu'en dépit d'une inexpérience inévitable à tout début, la jeune troupe savait déjà se soumettre à une discipline salutaire. Certains interprètes ont pu d'ailleurs à cette occasion révéler des dons très intéressants qui s'affirmeront, nous en sommes sûrs, dans les spectacles prochains. Ils comprendront des œuvres vraiment nouvelles ne devant rien à une tradition périmée non plus qu'à une mode passagère.

Malgré leur nom, les *Quatre Vents* paraissent avoir une direction ferme. Nous leur souhaitons bonne chance et longue vie.

NECROLOGIE

La mort de Gaston Rageot nous a péniblement surpris. Nul ne semblait devoir opposer à l'usure du temps une vieillesse plus verte. On ne pensait pas à l'âge en le regardant, vigoureux et confiant dans un effort quotidien qui exigeait autant d'agilité, d'esprit que d'ardeur. Avec lui disparait un maître de la conférence, genre aujourd'hui galvaudé. On se souvient qu'il tint sous le charme d'innombrables auditoires féminins car sa parole entraînante abordait les thèmes difficiles auxquels elle redonnait la jeunesse et l'imprévu. Brillant essayiste et romancier, président de la Société des Gens de Lettres, cet homme racé, parfaitement affable, ne cessa de dépenser dans la Cité des Lettres les dons d'une généreuse nature. Il y sera unanimement regretté.

La vie apparaissait, rose, à chaque fenêtre.
Sous les beaux traits d'enfants
nichés dans la maison.

LAMARTINE

GALA J. DE ROHOZINSKI

Les Heures Musicales que dirige Mme de Valmalète nous ont révélé un jeune chef d'orchestre J. de Rohozinski dont il faut d'ores et déjà retenir le nom. Pour ses débuts ce musicien de haute culture a non seulement imposé sa maîtrise à un orchestre dont l'excellence ne masquait pas la composition occasionnelle, mais encore il a su composer un programme homogène et de haute tenue auquel ne manquait même pas l'élément de surprise.

Il semblait en effet que Mozart, classique par excellence, éliminait l'inattendu. Pourtant la pièce donnée en finale « Prélude et Fugue » nous a paru d'un climat étrangement différent de celui du « divin Mozart ». Chose singulière, au premier abord elle semblait une œuvre de l'école moderne d'un Stravinsky rythmant des forces élémentaires, séparant l'esprit des ténèbres. Ce sont là aspects inédits que réserve parfois le génie, toujours novateur. Ginette Guillamat chanta avec une pureté et une science inégalables des mélodies de Lulli, Scarlati, Frescobaldi et Capra. Son art donne l'illusion d'une aisance, d'une facilité bien trompeuse quand on songe à ce que signifie une telle virtuosité.

J. de Rohozinski a affirmé par ce premier concert une belle personnalité de musicien. Peut-être devra-t-il un peu discipliner ses dons mais l'âge s'en chargera mieux que lui-même et nous sommes sûrs de le retrouver à chaque fois égal à nos vœux.

J. B.

Seule l'Affection *des tiens peut te rendre fort contre les revers de la vie et les trahisons des hommes.*

REVUE DES REVUES

Le malheur qui frappe Max-Pol Fouchet et qui endeuille *Fontaine*, nous attriste. Que notre ami nous permette de prendre part à sa douleur. La poésie est un grand amour. Elle surmonte la mort en l'éternisant. *Fontaine* puise dans son deuil « une force nouvelle ». Nous croyons aussi que la poésie ne saurait mieux manifester sa puissance qu'en s'emparant de la douleur humaine pour la transsubstantier.

Avouerons-nous que la partie proprement poétique de *Fontaine* 17 nous parait la moins satisfaisante du numéro ? Ce n'est pas que les poèmes d'Eluard, Emmanuel, Lacôte, Le Louët (dont nous saluons le retour) nous laissent indifférents : ils ne nous apportent rien que nous ne sachions déjà. En revanche plusieurs textes de prose ou chroniques sont remarquables: Adamov, Cattaui. La nouvelle d'Elsa Triollet était bien intéressante. Je voudrais signaler surtout l'essai de Boris de Schloezer : *Quelques considérations sur le plaisir musical*, qui, par son intelligence sensible va très loin. Plus loin que la musique, car il éclaire aussi bien les perspectives poétiques.

Marcel Raymond exalte la Puissance de Hugo. Est-ce un signe des temps ?

La voix de Pierre Emmanuel nous est trop nécessaire pour que nous taisions la crainte que ses poèmes récemment publiés dans les revues nous avaient inspirée. Sa pensée lyrique étant irremplaçable, elle doit tenir les promesses qu'elle nous apporte. Nous ne voudrions pour rien au monde qu'elle se dispersât dans sa propre violence; ni la voir noyée dans son propre torrent. Et nous sommes obligés de convenir que *Je me suis reconnu*, de *Fontaine* 17 (par exemple, et de même que *Prophétie sur les Nations* de Confluences) impose une masse poétique plus proche de l'éloquence que du Verbe.

C'est pourquoi nous avons été heureux de lire la suite publiée par la *Suisse Contemporaine* de Décembre, poèmes qui témoignent, avec celui qu'on a pu lire ici le mois dernier, d'un souci de concision lyrique et d'organisation intérieure du poème comme si Emmanuel éprouvait le besoin de dominer sa propre frénésie. Et je crois qu'il sera le grand poète qu'on a salué en lui, le jour où il l'aura fait.

Suisse Contemporaine jalonne la future route vers un mon-

de habitable. La pensée de cette revue est sans doute la plus lucide de notre temps. Dans les derniers numéros des textes comme ceux de Charles Journet, *L'Eglise dans la Tempête*, ou d'Eric de Montmollin, *Sur l'Apparence des Victoires*, affirment la permanence de la dignité de penser et sont, en somme, d'irréductibles « non possumus ».

Profil Poétique (devenu *Littéraire*) *de la France*, en est à sa huitième esquisse. Henri de Lescoët a eu le temps de dessiner le visage. En dépit de beaucoup de traits inutiles, il est ma fois assez ressemblant. Thérèse Aubray, Reverdy, Bousquet, Lannes, Neveux, Toursky, Bellivier, Druelle, Chabaneix; et Max Jacob et Louis de Gonzague Frick. Dans le numéro 8, les deux noms d'Ilarie Voronca et de Lanza del Vasto sont comme les figures des deux grands courants de toute poésie vivante. Voronca, pélerin de l'invisible, infatigable sourcier de la joie de Lanza del Vasto qui en trace l'épure et la soumet à la dure loi du nombre.

Jean TORTEL.

REY

Joaillier-Orfèvre

39, La Canebière

Téléphone : C 11.56

MARSEILLE

Cahiers du Sud

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD

Rédacteurs en Chef : Léon Gabriel GROS et Gabriel BERTIN

Correspondants : Joë BOUSQUET (à Carcassonne)
Emile DERMENGHEM (à Alger)

AGENTS GENERAUX

Paris (et région Parisienne) : José CORTI, 11, rue Médicis

Suisse : Editions d'Art ALBERT SKIRA
4 bis, Passage des Lions, Genève

La Revue est en vente dans les librairies principales des villes de France, d'Afrique du Nord et de la Suisse.

Conditions d'Abonnement :

FRANCE ET COLONIES

Un An : 100 francs. — *Six Mois* : 65 francs. — *Prix du N°* 10 francs

ÉTRANGER

Un An : 150 francs. — *Six Mois* : 85 francs. — *Prix du N°* 15 francs

Compte chèques postaux Marseille **137.45**

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au siège de la Revue, 10 Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 18 h. à 20 heures.

Téléphone : D. 53-62

Les manuscrits non insérés ne sont retournés que s'ils sont accompagnés de timbres représentant les frais d'envoi.

FIDUCIAIRE DE FRANCE

Services Fiscal
Comptable
et des Sociétés

2, Cours Joseph Thierry, MARSEILLE
TÉL. ; Nat. 32.44 et 51 64

ASSURANCES TOUS RISQUES
TERRESTRES ET MARITIMES

LA CONCORDE

Société Anonyme. Capital : 20.000.000 (1/4 versé)
Siège Social : 5, Rue de Londres, PARIS
R. C. Seine 96.129

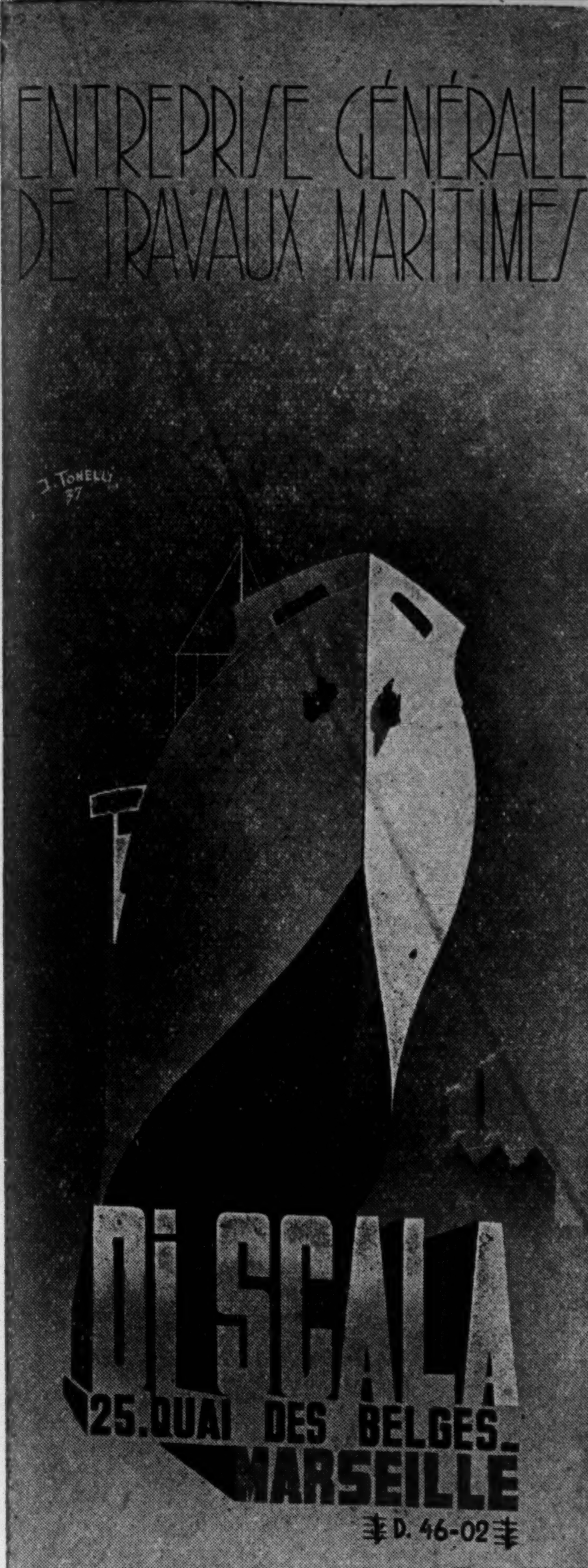
Direction pour la zone libre :
MARSEILLE, 35, Cours Pierre Puget
Tél. : Dragon 14.89

BRASSERIE DE VERDUN

J. PONCET, Propriétaire

Cuisine Excellente.
Cave Renommée.

23, Rue Paradis, 23
MARSEILLE
Télép. : Dragon 00.34



tous travaux de nettoyage, piquage, carénage, ramonage et piquage des chaudières par procédés modernes, décapage au jet de sable, marteaux pneumatiques, appareils modernes pour piquage des tubes de chaudières nettoyage de ballasts, soutes et tanks à mazout, peinture, charpentage, menuiserie, calfatage.

Renseignements et devis sur demande

MESSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine
PARIS

Services Maritimes Postaux
au départ de FRANCE
assurés en temps de paix dans
les directions ci-après :

EXTRÊME-ORIENT - PACIFIQUE
COTE ORIENTALE D'AFRIQUE
MEDITERRANEE ORIENTALE

Les MESSAGERIES MARITIMES possèdent une organisation touristique réputée qui assurait avant-guerre des CROISIÈRES dans toutes les régions desservies par leurs paquebots de luxe.

R. C. Seine 31 016-176.390

« Actuellement, économiser du combustible, c'est augmenter les possibilités de production »

UTILISEZ LA METHODE ET LES DISPOSITIFS DE VAPORISATION

LE WILLIAM'S

Si vous voulez : *Economiser le combustible, disposer d'un supplément de puissance ; obtenir la siccité parfaite de la vapeur à toutes les allures de marche ; éviter les corrosions ; supprimer les frais d'entretien intérieur des chaudières.*

Adoptez les Vannes Spéciales

« LE WILLIAM'S »

rendant possible l'évacuation journalière des boues, sels calcaires, graisses, quelle que soit la nature des eaux d'alimentation

CONVOQUEZ, sans engagement

7bis, Quai de la Tourette, Colbert : 28,17

Casimir BEZ et ses Fils

Adresse télégraphique : **LEWILLIAMS**

(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Nantes, Léran (Ariège), etc.)

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779

BIJOUX de **STYLE** — **HORLOGERIE** de **HAUTE PRÉCISION**

Seul concessionnaire de la **Montre PATEK Philippe,**

TÉLÉPHONE : D. 48.76 Représentant **Montres ROLEX,** etc.

Fernand BARRY
Marcel ROGLIANO

Courtiers Maritimes

AFFRÊTEMENTS

CONSIGNATION

14, Rue Beauvau
Télég. : BARIROGLI MARSEILLE

Prenez rendez-vous avec la fortune... grâce à la

LOTERIE NATIONALE

Z 19

BRASSERIE DE STRASBOURG

"EMBASSY"

11, Place de la Bourse, 11

LE GRAND HOTEL

Ed. BORY, Propre

66, La Canebière, 66

Ambulances Automobiles

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE

Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ

Ambulances 6 cylindres, PANHARD, HOTCHKISS et PEUGEOT

CHAUFFAGE CENTRAL

DÉCORATION PEINTURES

Bureaux :
2, Rue Vincent Leblanc

APY

Ateliers :
74, Rue de la Joliette

Tél. : Colbert 14.84 — **MARSEILLE**

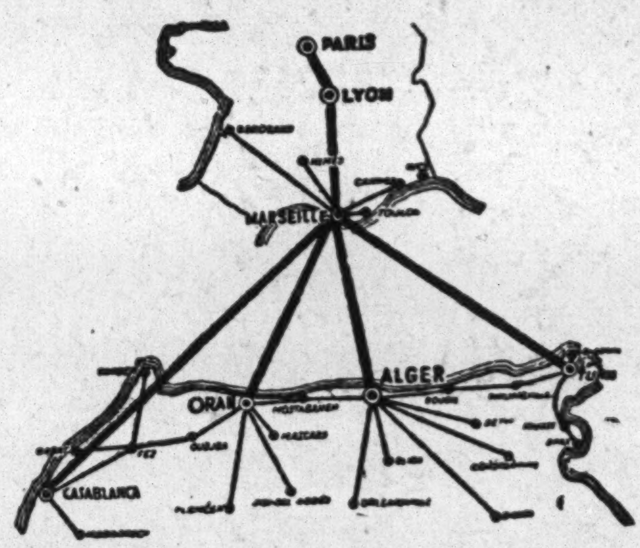
Théâtre - Bâtiment - Marine

Transports Rapides

GRANET-RAVAN

Allées Léon Gambetta

MARSEILLE



ORAN - ALGER - TUNIS
CASABLANCA

ROPP

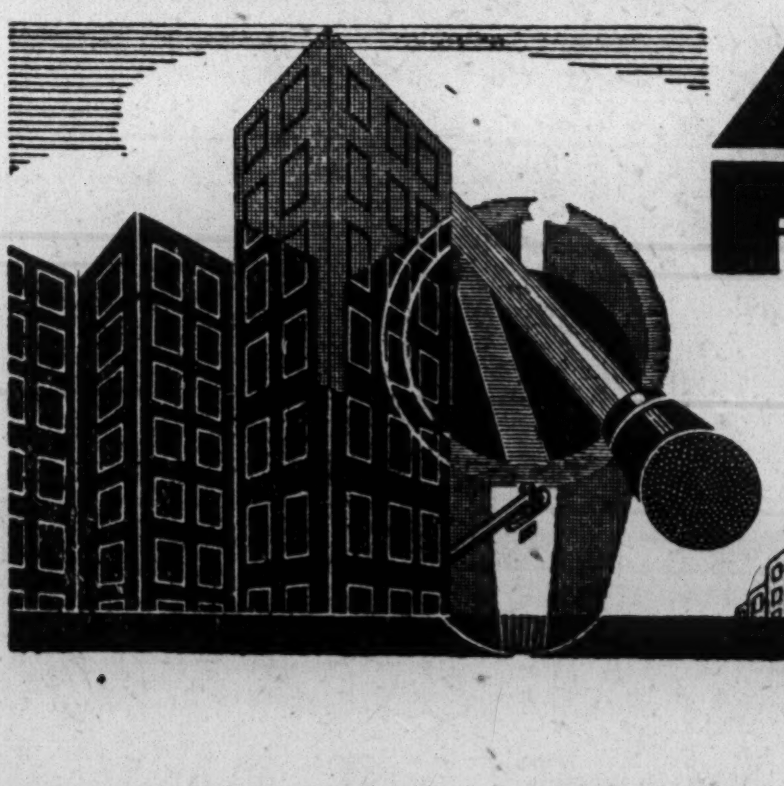
La pipe de l'élite

Casino **AIX-EN-PROVENCE**

Municipal

Tous les Jeux.

Toutes les Attractions.



ALTIÉRI FRÈRES

S. A. ENTREPRISE GÉNÉRALE DE PEINTURE

DÉCORATION PAPIERS PEINTS
26, Boul. de la Major
C. 07.68 – C. 66.70
MARSEILLE

SOCIÉTE DUMEZ

TRAVAUX PUBLICS - BÉTON ARMÉ

5, Rue de Prony 14, Rue Edmond-Rostand

PARIS MARSEILLE

ACIERIES ET FONDERIES DU DOUBS

Société Anonyme au Capital de 4.600.000 Frs

Usine : Ste-SUZANNE (Doubs)

SPÉCIALITÉ D'ACIER MOULÉ

Sté du VOUTAIN et du BÉTON LÉGER

POUR PLANCHERS ET TOITURES

Béton de Ponce dans toutes ses applications

Références : Ponts et Chaussées Mm
Marine - Guerre - P.L.M.
Offices H. B. M., etc.

5, Rue des Abeilles - MARSEILLE - Tél. C. 67-87

THÉ **CEYLAN** RESTAURANT

SPÉCIALITÉS

2, Rue St-Saëns
Tél D: 84.13

MARSEILLE

Société des Grands Travaux de Marseille

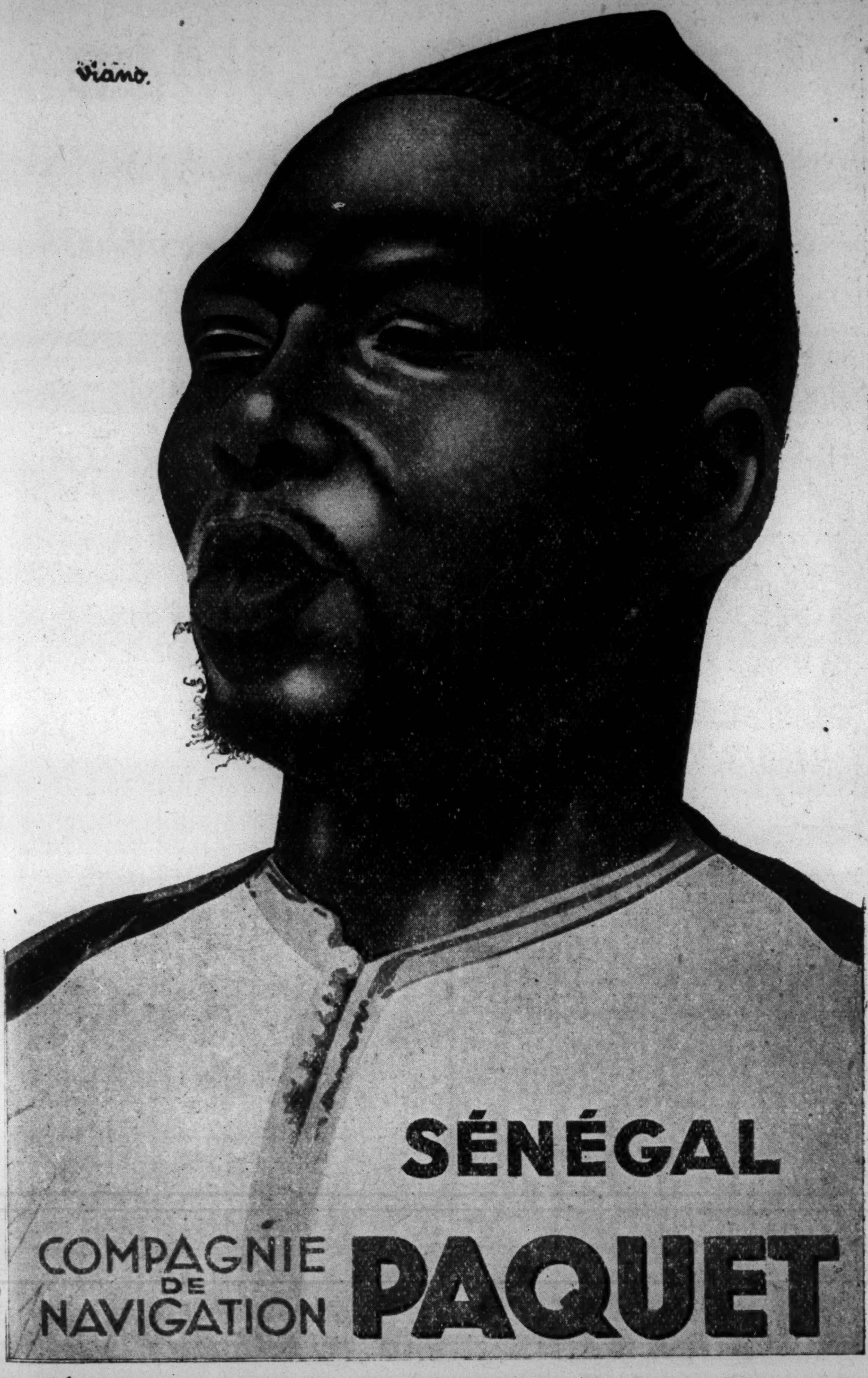
Fondée en 1891 - Capital 40 000.000 de Francs

SIÈGE SOCIAL : 16, Boulevard Notre-Dame - MARSEILLE
Adr. Télég. GRANDTRAVO-MARSEILLE Télph D. 89 51 x 52 x 53

DIRECTION GÉNÉRALE : 25, Rue de Courcelles - PARIS (8e)
Adr. Télég. : GRANTRAVO-PARIS Téléph. Elysées 64-12 64-13

TRAVAUX PUBLICS ET PARTICULIERS

Constructions Industrielles, Cités Ouvrières



MARSEILLE : Siège Social et Services : 90, Bd des Dames. 90
PARIS : Agence Générale NUNZI et Cie, 43, Rue Lafayette,

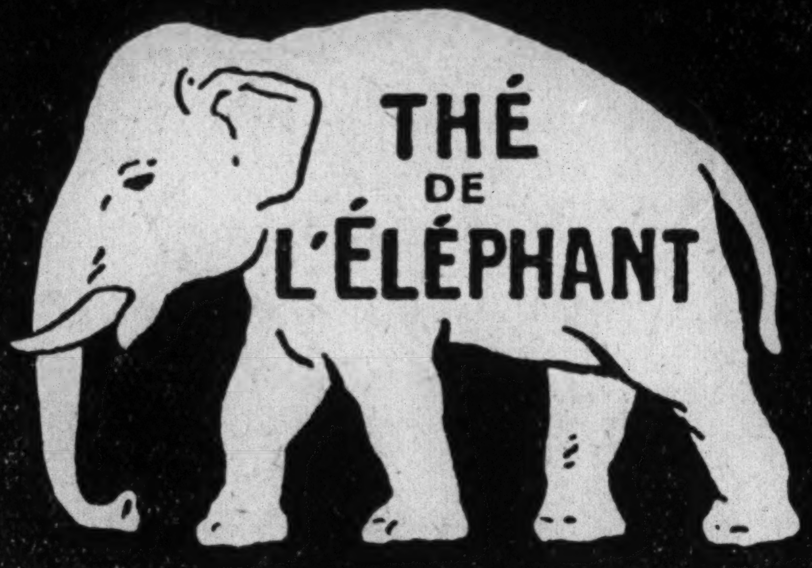
Établissements JULIEN

FABRICANTS DE

PEINTURES, VERNIS, SICCATIFS

1, Traverse de la Madrague — MARSEILLE

Tél. National 01.48 et 05.02



P. L. DIGONNET & C^ie^ Importateurs

MARSEILLE - LE HAVRE

Rendez-vous d'Artistes

chez ROSTAND

La Cascade

Ses Coquillages
Sa Bouillabaisse
Ses Grillades

●

Ménélik

5, Quai de Rive-Neuve, 5

Tél. C. 27.37

Face au Vieux-Port

C^ie^ de

Fives-Lille

CONSTRUCTIONS MÉTALLIQUES

7, Rue Montalivet
PARIS (8^e^)

54, Rue Paradis
MARSEILLE

Compagnie d'Assurances

"Le Secours"

Accidents - Incendie - Vie - Vol

AGENCE :

Direction de Marseille : M. Maurice Delange

1, Rue de la République

Téléphone : C 23.89

Dyens - Fleuriste

16, Square de la Bourse, **MARSEILLE** - Téléphone : D. 56-50

HOTEL NAUTIQUE

7, Quai des Belges, MARSEILLE

VUE SUR LE VIEUX PORT — TÉLÉPHONE : D 72-70

STÉ GLE DE REMORQUAGE
ET DE TRAVAUX MARITIMES

Cie CHAMBON

148, Rue Sainte **MARSEILLE**

Tél. C 33.95 Quai des Anglais C 23.99

Société Provençale de Remorquage

63, Bd des Dames **MARSEILLE**

L'ÉLECTRICITÉ NAVALE ET INDUSTRIELLE

APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ

MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT

434-436, Bd National, MARSEILLE — N 15.74 — Ad. Tél. : ELECNAVAL-MARSEILLE.

5, Rue Beauvau — **Cie de Non FRAISSINET** — **MARSEILLE**

La Corse — **Ses montagnes aux cimes neigeuses. Son maquis aux senteurs exquises. Ses rivages baignés de soleil.**

LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE

Dakar, Guinée, Côte d'Ivoire, Dahomey

par paquebot poste, cargos et navires bananiers.

LES TRAVAUX DU MIDI

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1.000 000 DE FR.

2, Rue Dejean
MARSEILLE
Télép. : **D. 87-46**

Entreprise de travaux publics et particuliers
Béton armé
Adductions d'eau

LE SPÉCIALISTE
DU BEAU CHAPEAU

ISOARD

3, Rue Paradis
MARSEILLE

CHEMISIER DE
L'ÉLITE ÉLÉGANTE

GILL

5, Place de la Bourse
MARSEILLE

OFFICE CHERIFIEN DES PHOSPHATES

DIRECTION GÉNÉRALE :
Boulevard Général d'Amade — RABAT (Maroc)

MAROC

75 - 77 % — **70 - 72 %**

moins de 9 % de carbonate de chaux — moins de 11 % de carbonate de chaux

moins de 1 % de fer et alumine réunis

EXPLOITATIONS MINIÈRES :
KHOURIBGA - LOUIS-GENTIL

PORTS D'EMBARQUEMENT :
CASABLANCA .... SAFI

Adresses Télégraphiques :

Phosphat .... { **Rabat** / **Casablanca** / **Safi**

Félix Vassal

le faïencier verrier

ses Porcelaines et Cristaux, ses Objets d'Art, ses Fantaisies, ses Meubles, etc...

CLASSIQUE
ANCIEN
MODERNE

- 118 -
rue Ed[d]-Rostand - Prado
MARSEILLE - Tél. D. 74-61

MUSIQUE ENREGISTREE

Ce n'est pas sans une certaine émotion, je l'avoue, amis lecteurs, que je vous retrouve au seuil de cette chronique où nous avions coutume de prendre rendez-vous chaque mois pendant plus de dix ans, et que les circonstances avaient si tragiquement interrompue. La tempête de juin 40 semblait avoir tout emporté, notre joie comme notre force ; et nous avons pu croire un instant que tout ce qui faisait le prix et la douceur de notre vie avait définitivement sombré dans une grande nuit. Miracle de l'énergie d'un peuple : malgré des difficultés sans nombre, des sources vives jaillissent de toutes parts ; jamais l'activité littéraire et artistique n'a été plus intense. Et voici que le disque, devenu au cours des dernières années l'un des éléments les plus actifs de la culture, reparaît ; alors que tant de machines travaillent pour la mort, la machine parlante reprend son œuvre paisible et féconde. C'est un événement dont nous devons tenir compte dès maintenant.

Les difficultés de communication qui persistent entre les deux zones ne m'ont pas permis de connaître en temps utile les premières cires éditées. J'espère être en mesure de vous parler prochainement, à titre rétroactif, de l'enregistrement intégral de *Pelléas et Mélisande*, de la *Danse des Morts*, oratorio d'Arthur Honegger sur un poème de Paul Claudel, et des deux *Suites* de Bach pour violoncelle (la 1re et la 6e) que vient de graver notre grand Paul Casals. Aujourd'hui, je m'occuperai de trois disques choisis parmi les tout derniers parus et consacrés à la *Sérénade Concertante pour violon et orchestre*, de Marcel Delannoy.

L'art de Marcel Delannoy est spécifiquement français ; son élégance, sa grâce, sa clarté font songer, compte tenu de la différence des époques, à l'un de nos musiciens les plus délicats, Edouard Lalo. Comme lui, il a le don de l'invention mélodique, le souci des coloris chatoyants, le goût des belles lignes flexibles. S'il n'évite pas toujours une certaine facilité (ainsi, dans l'Andante de la Sérénade, un thème qui rappelle la Sonate en Sol mineur pour violon de Grieg), sa manière garde toujours une distinction fort séduisante. Subtile sans afféterie, elle ne vise pas à la grandeur, mais bien plutôt à un bel équilibre dans les proportions. Et, de plus, ce n'est pas un mince mérite que d'avoir osé secouer le joug de l'ironie et du sarcasme, qui a paralysé pendant vingt ans notre jeune école française ; voilà enfin un musicien qui ne se croit pas tenu, pour obéir à un certain snobisme, de ne faire que des pirouettes et de cacher sa sensibilité comme une tare. Il ne faut pas se lasser de le dire : malgré son indéniable génie, Strawinsky a été funeste pour son époque ; son art barbare et parodique a éloigné d'eux-mêmes bien des jeunes remarquablement doués (je songe au pauvre Ferroud, mort trop tôt pour avoir pu se libérer et, avec lui,

combien d'autres encore !) ; il faut tourner résolument le dos au sorcier de l'Oiseau de feu pour retrouver la grâce, la simplicité, la naïveté même dont la musique a besoin plus que jamais.

La *Sérénade Concertante* se divise en trois parties : allégro initial, andante, capriccio. Le violon solo, sous l'archet brillant et nerveux de Henry Merckel, y affirme constamment sa suprématie sur un orchestre tantôt baigné d'une rêveuse tendresse, tantôt bondissant et aérien. Belle interprétation de l'orchestre des Concerts du Conservatoire sous la direction de Charles Münch. L'enregistrement est complété par deux extraits de la *Pantoufle de vair* (Danse des négrillons et apothéose), séduisants, certes, mais qui sont surtout de la musique de théâtre. Malgré quelques stridences, la gravure est d'une belle transparence ; on ne saurait assez louer les ingénieurs de Gramophone d'atteindre de pareils résultats malgré les énormes difficultés du moment.

Gaston MOUREN.

THEATRE

Les Compagnons de la Basoche jouent à la salle Mazenod *L'Amour Médecin* (avec une musique de scène d'Ariane Mouren) et créent une pièce de Federico Garcia Lorca : Amours de Dom Perlimplin et de Bélisa en leur jardin (Traduction J. Gattegno).

Les jeunes étudiants qui forment sous la direction de Léo Sauvage le groupe des Compagnons de la Basoche nous ont déjà donné maints témoignages de leur activité. On a pu quelquefois leur reprocher une certaine inexpérience dans le jeu, une certaine insuffisance dans la mise au point de leurs spectacles ; c'est une critique qu'il est de bon ton, paraît-il, d'adresser aux jeunes compagnies, dont on feint par ailleurs d'ignorer les multiples difficultés nées des circonstances. Soit. Mais on ne saurait nier qu'ils nous aient apporté ce qu'on attendrait vainement des tournées commerciales devant lesquelles on s'extasie : *du nouveau*. Dans le domaine de la farce, auquel ils se sont consacrés plus spécialement, ils nous ont fait connaître la *Farce de Maistre Mimin* (XV^e^ siècle), *La Pipée* (XVI^e^), *Le Tribunal des Fous* ; ils viennent de créer une œuvre tout à fait remarquable de Federico Garcia Lorca : *Les amours de Don Perlimplin et de Bélisa en leur jardin.*

Cette « imagerie érotique », dont la perfection formelle, l'intensité poétique, la pureté de cristal, font songer à quelque sombre et splendide joyau patricien, possède un pouvoir d'envoûtement auquel il est difficile de se soustraire. Dès

« Les grands hommes se forment sur les genoux de leur Mère. »

BOSSUET

le premier mot, on se sent prisonnier du cercle magique ; seule pourra nous en délivrer la mort du héros, de ce vieillard subtil et passionné, qui, ayant gaspillé sa jeunesse parmi ses livres, ne s'éveille aux joies du sang et de la chair qu'au moment où il ne peut plus en jouir ; ce corps jeune et beau qu'il ne peut donner à l'ardente Bélisa, il le crée dans son imagination afin que, lui disparu par un acte volontaire, elle demeure captive d'un fantôme à la mesure de son amour. M. Jean Mirac a interprété ce personnage difficile avec une sobriété dont il faut le louer ; l'intensité dramatique devait ici demeurer constamment en profondeur. En évitant tout éclat, M. Mirac a montré une intelligence remarquable à la fois de son rôle et de l'œuvre même.

L'Amour Médecin précédait ce spectacle. Les Compagnons de la Basoche se sont attachés à souligner le côté burlesque de cette farce un peu grosse. La scène de la consultation a été surtout remarquée. La musique de scène d'Ariane Mouren, spirituelle et pleine de verve, s'adapte parfaitement à l'action, qu'elle commente avec un tour incisif et narquois, tout à fait dans le style de la farce.

Madeleine CAUSAERT.

Le Mur en Papier présenté par *Humour et Poésie*, le 4 mai 1942 à la salle Mazenod.

Les spectateurs ne somnolèrent pas le soir où la jeune compagnie de Jean Rougeul interpréta le *Drame des Constructeurs*, un acte d'Henri Michaux et *Un crime parfait* de Jacques Prévert et Pierre Larcche. On applaudit et ce fut mérité. Certains cependant grinçaient des dents et d'autres qui avaient tiré à pile ou face le sort d'une soirée entre la salle Mazenod et un ciné où l'on projetait *La neige sur les pas*, ricanaient avec une sombre fureur. L'interprétation m'a paru en général pleine de vigueur, mais il faut convenir que le choix des textes par l'outrance de leur expression facilitait singulièrement le jeu des acteurs. Il nous est annoncé du Courteline, du Mérimée. Sachons attendre. Qu'on veuille bien me pardonner mais au cours de cette soirée j'ai retrouvé le goût que me donne la lecture alternée de Pétrus Borel et de Charles Nodier. J'ajoute que le spectacle était amorcé par une parodie bouffonne et parfaitement réussie d'une scène de Robert le Diable, relevé par des poèmes d'Apollinaire et d'Henri Michaux et à un moment, scandé par le tam-tam vaudou de Bagaï. Décors de George Malkine et de Jean Castanier.

A. B. D.

« Qu'il reste de pureté au cœur du dernier des hommes, tant que sa Mère vit encore. »

Fr. MAURIAC

REVUE DES REVUES

Les revues sont des personnes. On pourrait pousser la comparaison assez loin et dire par exemple que les textes qui les composent sont articulés, à l'aide des blancs ou des titres, comme les différentes parties du corps, qu'elles ont une partie viscérale et même un inconscient. Je ne m'occupe ici que de leurs visages qui laissent plus ou moins transparaître l'âme qui les gouverne. Chacune a le sien : il ne livre pas toujours son secret et déçoit parfois comme celui qu'on ne comprend plus. En revanche on ne sait pas pourquoi on connaît soudain un ami qu'on ne faisait que pressentir, à cause d'un geste, d'une parole qui n'ont rien pourtant, d'extraordinaires, je veux dire qui ne paraissent pas différents de ses paroles, de ses gestes habituels. De même, je ne saurai dire pourquoi je considère le dernier numéro de *Poésie* 42 comme révélateur.

Ce n'est pas à cause de la qualité de l'ensemble. La revue a publié à maintes reprises des poèmes supérieurs aux quatrains de Léo Larguier (encore que ceux-ci ne soient pas tous négligeables) et le poème de Michaux n'est certainement pas un de ses meilleurs. Est-ce alors cette femme épaisse de Maillol dont la tête collée à la terre, en respire l'odeur ? « *Est-ce ivresse cette ondée de sang silencieux, sans chutes, sans colères* ? » Et Seghers ajoute en parlant du sculpteur : « *c'est la lente organisation d'une manière propre de s'exprimer*. »

Il m'est difficile de parler objectivement de ce numéro et d'en décortiquer les textes. J'ai eu l'impression que c'était à moi qu'on parlait et que j'adhérais à un certain besoin d'organiser lentement une vie latente dont on n'épargne pas les ressources et dont on ne craint pas les scories. Je me trompe peut-être : certainement pas en ce qui me concerne.

S'il faut faire un choix, je prends les *Souvenirs*, pleins d'émotion, sur Federico Garcia Lorca musicien, de Marcelle Schweitzer ; puis l'étude d'André Blanchard sur les clercs Errants du Moyen-Age, dont c'est le début et dont je pourrai reparler — et enfin, les poèmes de Jean Agamemnon.

Agamemnon, au nom presque trop beau, m'était inconnu. Je salue sa présence parmi nous. Sa poésie encore imparfaite est à la fois étrange et solide. Elle ressemble à un palais qui serait une forêt vierge.

Dès que la nuit sortait des murs à pas de lionne
Nous allions par les salles désertes sans bruit
Nous allions à tâtons de colonne en colonne
Nous étions deux lanternes sourdes dans la nuit.

Le numéro 9 de *Confluences*, si l'on excepte les chroniques et des poèmes de François Charles Bauer, constitue un hommage à la Suisse présenté par René Tavernier qui en précise la portée : « *...il semble*, dit-il, *que du* XVI^e *siècle à nos jours, la Pensée Suisse ait été le théâtre d'une lutte entre une volonté pessimiste, puritaine, méfiante de la nature et du monde, une humble vision de la*

condition humaine, et au contraire, un effort de libération, de détente, de vie naturelle, d'exaltation de notre destinée. Ces deux courants, celui de Calvin, de Zwingle et celui de Rousseau n'ont cessé de se combattre et, en même temps, de se pénétrer. Et n'arrivent-ils pas avec un C.F. Ramuz à se fondre dans une grandiose conception de la terre. »

C'est que, comme le déclare Gonzague de Reynold, « *pour expliquer la Suisse... j'étais parti de la terre ; pour conclure, c'est à la terre que je reviens.* »

Confluences limite son regard à la Suisse d'expression française de sorte qu'elle ne prétend pas épuiser la question. Son examen appelle au contraire une perspective plus vaste. Mais les études de Jean Thomas, Gérard Bauer, Georges Lorris, Auguste Rivet, Louis Martin-Chauffier composent un ensemble excellent sur ce qu'on pourrait appeler la Suisse classique, comprise approximativement entre Haller et Amiel. Par contre, si l'on met à part les *Notes sur Ramuz*, d'Albert Béguin, la partie relative à l'activité littéraire et artistique moderne est trop sommaire.

Une partie suffisante du No de *Confluences* est consacrée à Benjamin Constant, dont un texte *De l'Esprit de Conquête*, est ressuscité par *Suisse Contemporaine* de Mars. Ces pages, belles et dures comme du Tacite, sont peut-être le chant du cygne de la grande prose classique française en même temps qu'une incomparable manifestation de l'esprit.

Jean TORTEL.

AL-ANDALUS

Après quelques pages sur le jubilé de l'illustre arabisant Miguel Asin Palacios, le récent numéro d'*Al-Andalus* (vol. VI, fasc. 2, 1941), la belle revue des Ecoles d'études arabes de Madrid et de Grenade, contient entre autres, des études de M. R. Ricard sur Moulay Ibrahim, caïd de Chechaouen, guerrier pittoresque, épicurien sceptique et businessman avisé des débuts du XVIe siècle, d'après des textes hispano-portugais surtout ; — de Luis Seco de Lucena Paredes sur Ibn Hazm comme historien politique ; — des chroniques d'archéologie hispano-mauresque avec de suggestives illustrations ; — un zajal poème andalou en arabe parlé disposé en strophes, du XIVe siècle, découvert à la Bibliothèque Nationale d'Alger par M. E. Lévi-Provençal ; — des notes de poésie comparée, par E. Garcia Gomez, utiles à ceux qu'intéressent les problèmes poétiques et culturels qui seront soulevés dans le numéro des *Cahiers du Sud* sur le Génie d'Oc et l'Homme méditerranéen.

E. D.

« Après, si vous voulez en terre prospérer,
Vous devez votre Mère humblement honorer »

RONSARD à Charles IX

GIDE ET VALERY A MARSEILLE

Un hasard heureux et concerté a permis aux deux grands écrivains qui ne s'étaient pas vus depuis des années, de renouer une amitié qui date du symbolisme et appartient à l'histoire des lettres. Gide, qui a quitté la capitale en 39, avant la guerre, et n'y est pas retourné, passait à Marseille allant à Tunis. Valéry qui rend visite de temps à autre à ses amis de la zone libre, faisait escale au Vieux Port, entre deux conférences très applaudies à Lyon et à Sète.

C'est aux *Cahiers du Sud* qu'eut lieu la rencontre. L'amitié y prit une belle part. Mais ce n'est pas, comme on l'a dit, pour échanger leurs idées sur le voyage que les deux écrivains se sont donné rendez-vous. Leurs entretiens effleurèrent le souci d'une « politique de l'esprit ». On sait que ce thème retient profondément celui qui a plongé ses « regards sur le monde actuel » bien avant l'heure des accomplissements. Un déjeuner eut lieu chez Jean Ballard, qui réunissait autour de Valéry et de Gide, Léon-Pierre Quint, Léon-Gabriel Gros, Gabriel Bertin, Marguerite Fournier, Jean Tortel, Toursky, Jean Lambert, Emile Danoën et H. Ebrard. Les souvenirs de jeunesse, les amitiés célèbres, les tristesses du présent nourrirent la conversation où les deux écrivains rivalisèrent de charme. Le soir, chez Marguerite Fournier, une lecture par Valéry de son *Faust* permit de mesurer la vigueur d'une pensée que le temps aiguise et qui réalise dans une forme incomparable une « idée fixe » de M. Teste : exprimer concrètement le monde abstrait. Le *Faust* de Valéry consomme l'échec de Méphisto.

Gageons que le Journal de Gide s'est allongé ce jour là de quelques pages et que Valéry pourra redire en le lisant : « Il aura toujours le dernier mot car il fait ma légende. »

REY
Joaillier-Orfèvre
39, La Canebière
Téléphone : C 11.56
MARSEILLE

Cahiers du Sud

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD
Rédacteurs en Chef : Léon Gabriel GROS et Gabriel BERTIN
Correspondants : Joë BOUSQUET (à Carcassonne)
Emile DERMENGHEM (à Alger)

SERVICE PUBLICITE (Extra Régionale)

« *La Correspondance de Presse* », Agence de Presse et de Publicité
Directeur Général Georges BERARD QUELIN
4, Cité Vaneau - PARIS (7e)
Téléphone : Invalide 13-11 (5 lignes groupées)
C. C. P. Paris 3092-24

AGENTS GENERAUX

Paris (et région Parisienne) : José CORTI, 11, rue Médicis
Suisse : Editions d'Art ALBERT SKIRA, 4 bis, Passage des Lions, Genève

La Revue est en vente dans les librairies principales des villes de France, d'Afrique du Nord et de la Suisse.

Conditions d'Abonnement :

FRANCE ET COLONIES

Un An : 100 francs. — *Six Mois* : 65 francs. — *Prix du N°* 10 francs

ÉTRANGER

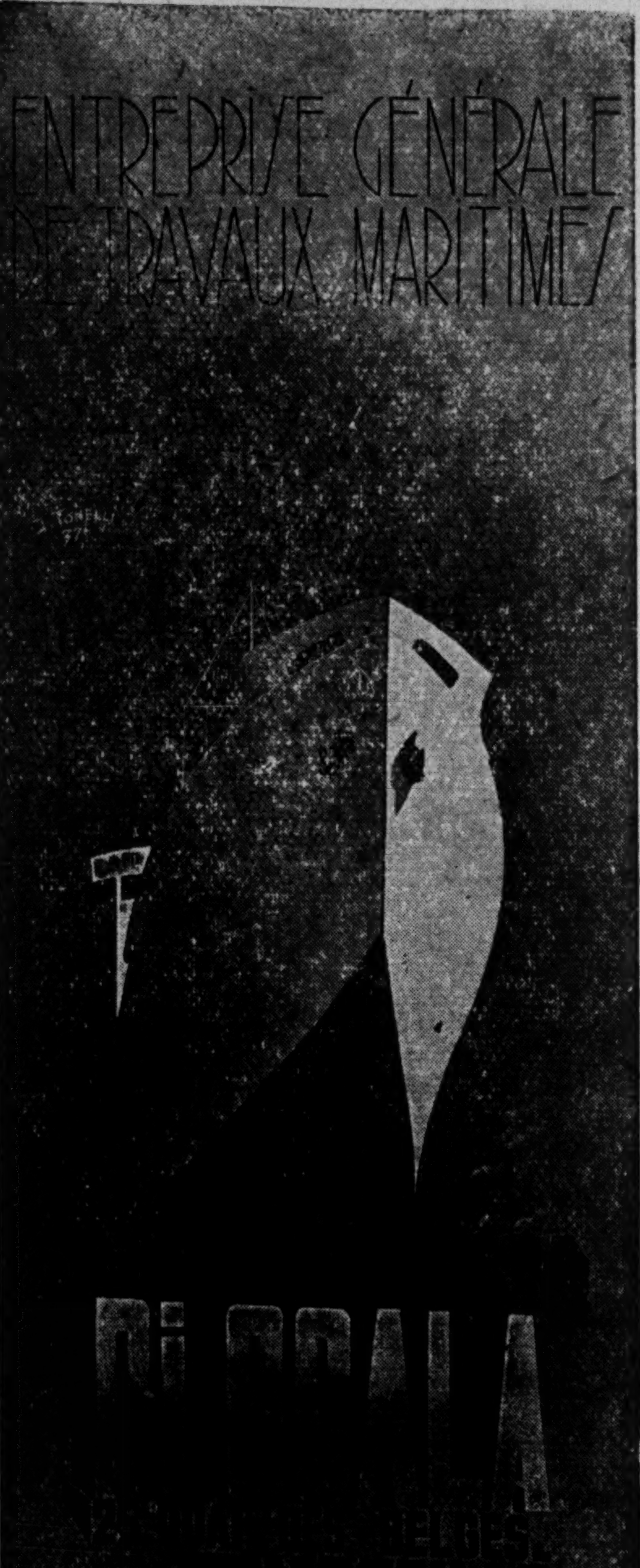
Un An : 150 francs. — *Six Mois* : 85 francs. — *Prix du N°* 15 francs

***Compte chèques postaux Marseille* 137.45**

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au siège de la Revue, 10 Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 18 h. à 20 heures.

Téléphone : D. 53-62

Les manuscrits non insérés ne sont retournés que s'ils sont accompagnés de timbres représentant les frais d'envoi.



MÉSSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine
PARIS

Services Maritimes Postaux
au départ de FRANCE
assurés en temps de paix dans
les directions ci-après :

EXTRÊME-ORIENT - PACIFIQUE
COTE ORIENTALE D'AFRIQUE
MEDITERRANEE ORIENTALE

Les MESSAGERIES MARITIMES possèdent une organisation touristique réputée qui assurait avant-guerre des CROISIÈRES dans toutes les régions desservies par leurs paquebots de luxe.

R. C. Seine 31.016-176.390

« Actuellement, économiser du combustible, c'est augmenter les possibilités de production»

UTILISEZ LA METHODE ET LES DISPOSITIFS DE VAPORISATION

LE WILLIAM'S

Si vous voulez : *Economiser le combustible ; disposer d'un supplément de puissance ; obtenir la siccité parfaite de la vapeur à toutes les allures de marche ; éviter les corrosions ; supprimer les frais d'entretien intérieur des chaudières.*

Adoptez les Vannes Spéciales

" LE WILLIAM'S "

rendant possible l'évacuation journalière des boues, sels calcaires, graisses, quelle que soit la nature des eaux d'alimentation

CONVOQUEZ, sans engagement

7bis, Quai de la Tourette, Colbert : 28,17

Casimir BEZ et ses Fils

Adresse télégraphique : **LEWILLIAMS**

(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Nantes, Léran (Ariège), etc.)

LORENZY-PALANCA

PARFUMEURS

& Cie

Siège Social : 62, Boul. des Dames - MARSEILLE

La bonne vieille marque

à renommée méditerranéenne

8 Maisons de Vente :

MARSEILLE : 41, La Canebière
31, Rue Saint-Férréol
62, Rue de la République

ALGER : 16, Rue d'Isly
28, Rue Bab-Azoum
25, Rue de la Bouzaréah
29, Rue Mogador

ORAN : 10, Boulevard Clémenceau

INSTITUTS DE BEAUTÉ : 41, La Canebière, Marseille
16, Rue d'Isly - Alger
10, Bd Clémenceau - Oran

G. BORNAND, Joaillier

6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779

BIJOUX de **STYLE** — **HORLOGERIE** de **HAUTE PRÉCISION**

Seul concessionnaire de la **Montre PATEK Philippe,**

TÉLÉPHONE : D. 48.76 Représentant **Montres ROLEX,** etc.

Fernand BARRY

Marcel ROGLIANO

Courtiers Maritimes

AFFRÊTEMENTS

CONSIGNATION

14, Rue Beauvau
Télég. : BARIROGLI **MARSEILLE**

BRASSERIE DE STRASBOURG

"EMBASSY"

11, Place de la Bourse, 11

LE GRAND HOTEL

Ed. BORY, Prop^re

66, La Canebière, 66

Rien ne sert de courir
Il faut "choisir" à temps...

LE BON BILLET DE LA

LOTERIE NATIONALE

Ambulances Automobiles

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & C^ie

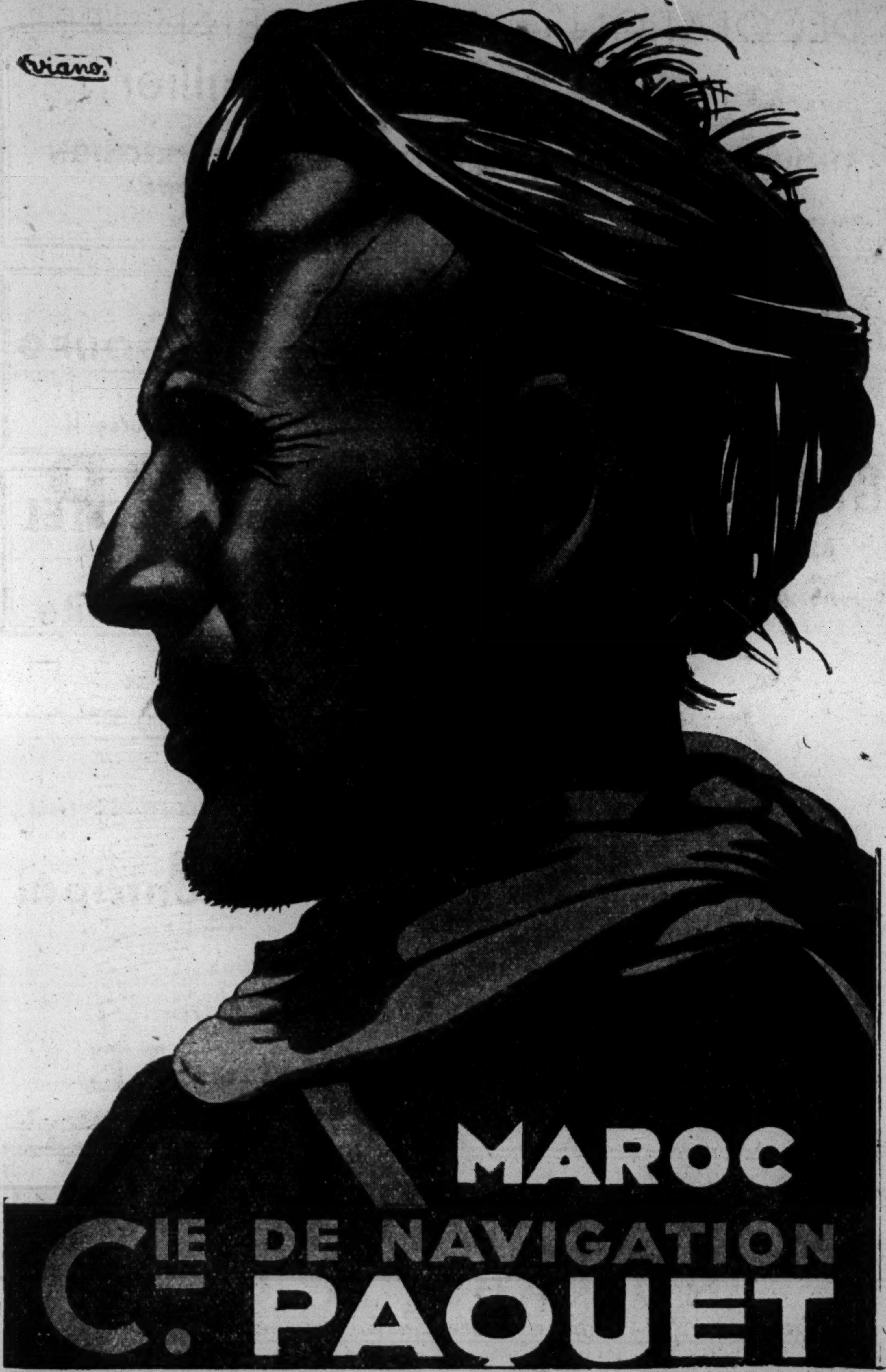
Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE

Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ

Ambulances 6 cylindres, PANHARD, HOTCHKISS et PEUGEOT

CHAUFFAGE CENTRA



MARSEILLE : Siège Social et Services : 90, Bd des Dames, 90
PARIS : Agence Générale NUNZI et Cie, 43, Rue Lafayette.

DÉCORATION — PEINTURES

Bureaux :
2, Rue Vincent Leblanc

APY

Ateliers :
74, Rue de la Joliette

Tél. : Colbert 14.84 — **MARSEILLE**

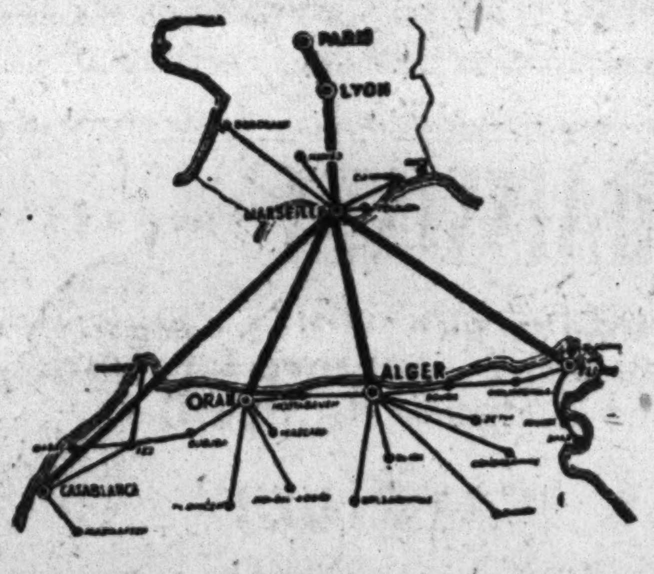
Théâtre - Bâtiment - Marine

Transports Rapides

GRANET-RAVAN

Allées Léon Gambetta

MARSEILLE



ORAN - ALGER - TUNIS
CASABLANCA

ROPP

La pipe de l'élite

Casino AIX-EN-PROVENCE
Municipal

Tous les Jeux.
Toutes les Attractions.

ALTIÉRI FRÈRES

S. A. ENTREPRISE GÉNÉRALE DE PEINTURE

DÉCORATION PAPIERS PEINTS

26, Boul. de la Major

C. 07.68 — C. 66.70

MARSEILLE

HOTEL NAUTIQUE
7, Quai des Belges, MARSEILLE
VUE SUR LE VIEUX PORT TÉLÉPHONE : D 72-70

STÉ GLE DE REMORQUAGE
ET DE TRAVAUX MARITIMES
Cie CHAMBON
148, Rue Sainte MARSEILLE

Tél. C 33.95 Quai des Anglais C 23 99
Société Provençale
de Remorquage
63, Bd des Dames MARSEILLE

L'ÉLECTRICITÉ
NAVALE ET INDUSTRIELLE
APPLICATIONS GÉNÉRALES DE L'ÉLECTRICITÉ
MARINE - INDUSTRIE - BATIMENT
434-436, Bd National, MARSEILLE N 15.74
Ad. Tél. : ELECNAVAL-MARSEILLE

5, Rue Beauvau Cie de Non FRAISSINET MARSEILLE
La Corse
Ses montagnes aux cimes neigeuses.
Son maquis aux senteurs exquises.
Ses rivages baignés de soleil.
LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE
Dakar, Guinée, Côte d' voire, Dahomey
par paquebot poste, cargos et navires bananiers.

LES TRAVAUX DU MIDI
SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 1.000 000 DE FR.
2, Rue Dejean
MARSEILLE
Télép. : D. 87-46
Entreprise de travaux
publics et particuliers
Béton armé
Adductions d'eau

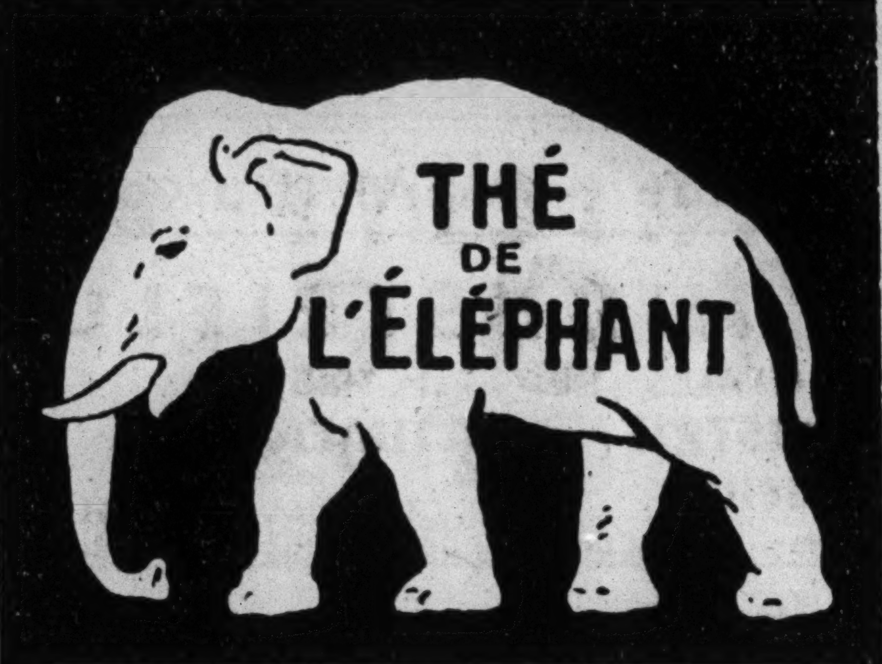
Établissements JULIEN

FABRICANTS DE

PEINTURES, VERNIS, SICCATIFS

I, Traverse de la Madrague — MARSEILLE

Tél. National 01.48 et 05.02



P.L. DIGONNET & Cie Importateurs
MARSEILLE - LE HAVRE

Rendez-vous d'Artistes

chez ROSTAND

La Cascade

Ses Coquillages
Sa Bouillabaisse
Ses Grillades

•

Ménélik

5, Quai de Rive-Neuve, 5
Tél. C. 27.37
Face au Vieux-Port

Cie de

Fives-Lille

CONSTRUCTIONS
MÉTALLIQUES

7, Rue Montalivet
PARIS (8e)

54, Rue Paradis
MARSEILLE

Compagnie d'Assurances

"Le Secours"

Accidents - Incendie - Vie - Vol

AGENCE :

Direction de Marseille : M. Maurice Delange

I, Rue de la République
Téléphone : C 23.89

Dyens - Fleuriste

16, Square de la Bourse, MARSEILLE - Téléphone : D. 56-50

LE SPÉCIALISTE
DU BEAU CHAPEAU

ISOARD

3, Rue Paradis
MARSEILLE

CHEMISIER DE
L'ÉLITE ÉLÉGANTE

GILL

5, Place de la Bourse
MARSEILLE

OFFICE CHERIFIEN DES PHOSPHATES

DIRECTION GÉNÉRALE :
Boulevard Général d'Amade — RABAT (Maroc)

MAROC

75 - 77 % — **70 - 72 %**

moins de 9 % de carbonate de chaux — moins de 11 % de carbonate de chaux

moins de 1 % de fer et alumine réunis

EXPLOITATIONS MINIÈRES :
KHOURIBGA - LOUIS-GENTIL

PORTS D'EMBARQUEMENT :
CASABLANCA .... SAFI

Adresses Télégraphiques :
Phosphat . . . . { **Rabat**, **Casablanca**, **Safi** }

Félix Vassal

le faïencier verrier

ses Porcelaines et Cristaux, ses Objets d'Art, ses Fantaisies, ses Meubles, etc...

CLASSIQUE
ANCIEN
MODERNE

- 118 -
rue Ed[d]-Rostand - Prado
MARSEILLE - Tél. D. 74-61

LA PEINTURE

À LA GALERIE GEBELIN

EXPOSITION KUNDERA

La peinture de Kundera porte l'expression d'une heureuse délivrance. Elle se dégage violemment de toute formule académique si elle se soumet aux lois sans lesquelles une œuvre d'art n'est pas durable Dans les salles de la galerie Gebelin, réservées à cette importante exposition, les œuvres se touchent sans se nuire les unes aux autres, unies au contraire comme dans une ronde joyeuse, chacune d'elles accordant son mouvement propre au mouvement de la voisine. De cet ensemble harmonieux, se dégage une juvénile ardeur, une joie éclatant dont on entend le chant et devant laquelle toute prévention s'annihile.

Voici la critique désarmée et, pour une fois, enchantée de l'être si rapidement. Il ne lui reste plus qu'à participer à la fête et de tenter de définir — c'est sa manie — les raisons qui lui font tant aimer ces œuvres.

Kundera est un homme jeune, de haute stature, qui marche vers son destin à grands pas souples et bondissants. Son allure fait penser à certains allegros de Schumann, qui évoquent des adolescents pleins de confiance et d'entrain, parcourant les champs et les bois. Même dans l'ombre, le visage candide et méditatif de Kundera paraît ensoleillé. Et sa peinture lui ressemble. Peinture vigoureuse, exempte de mièvrerie, franche de tons, mouvementée, ivre de liberté et pourtant tenue en laisse par uné maîtrise constamment présente et qui s'affirme sans répit. Kundera ne cache pas sa prédilection pour les fleuves que traversent les ponts. J'y vois là un signe de son tempéramment qui éprouve le besoin de dépasser les frontières que la nature lui a tracées. Néanmoins, bien que son art n'ait rien de spécifiquement autochtone, demeure-t-il fidèle à ce qui représente l'essence même de sa patrie. Un leit-motiv de cette exposition, ce sont ces jeunes filles réunies en bouquet et qui dansent, parées de costumes aux vives couleurs, le visage extatique, et qui, les bras levés, agitent dans le ciel estival des écharpes bariolées. Pour quelqu'un épris de rapprochements, on peut affirmer que ce groupe rappelle à la fois Chasseriau par sa pureté orientale, et Carpeaux, par son agitation et cette frénésie qui veut demeurer élégante. Mais ces comparaisons restent superficielles. Ce thème, et la façon dont il est traité appartient d'abord à Kundera, comme lui appartiennent ces barques de pêche poussées par la mer sur le sable devant une petite maison livide, sous un ciel d'orage. Louons aussi cette série de portraits de fillettes aux allures d'infantes, en particulier celle-ci à l'air méditatif, un peu frondeur, une rose blanche à la ceinture. Infante aussi, cette petite femme aux yeux ronds, la taille serrée

par un corselet rouge, quelques fleurs piquées dans les cheveux, et tenant de ses mains jointes une fine corbeille d'osier. Accordons un instant à cette danseuse assise la tête posée sur le bras replié et s'appuyant sur un coussin. Comment ne point citer aussi la perle de cette exposition, ce petit portrait de jeune femme, un visage mince, calot pointu rejeté en arrière et veste rouge brique et dont les yeux clairs aux pupilles agrandies révèlent une sensibilité frémissante, un peu inquiète. Tout cela riche, non seulement par la couleur, mais aussi par la composition, dont l'ordonnance harmonieuse se prête à cette somptuosité vénitienne d'un caractère un peu baroque, qui révèle comme il se doit le pays d'origine de Kundera.

Peintre attirant, peintre attachant, plein de jeunesse et de foi, connaissant parfaitement son métier afin d'avoir le droit de prendre quelque liberté avec lui, Kundera est aussi un dessinateur précis et robuste. Ses profils de Valéry et de Casals en témoignent. Ici le crayon est aussi pur que la pensée et que le chant.

CHEZ GUYS

ALICE HALICKA

Il existait autrefois des voitures de déménagement sur lesquelles était inscrite cette devise rassurante et non dépourvue d'humour : « Je suis capitonnée ». Les œuvres de Mme Alice Halicka sont également capitonnées, et elles s'intitulent en plus des romances. Grâce à elles, une agréable époque revit, celle de 1900, épanouie comme la plus belle et la plus banale des roses. Il s'agit en l'espèce d'un déménagement discret à travers le temps, dans des conditions parfaites de sécurité. Ces romances ne blesseront personne : elles sont capitonnées. Elles sont aussi faites d'emprunts. Ici le cadre prend sa revanche. On le considère non point en tant qu'accessoire, mais comme une sorte de nid où s'abritent de ravissants fantômes aux costumes précieusement modelés sur l'absence de leur corps, et dont le visage est aussi mince et fragile qu'un pétale d'œillet. Ces cadres somptueux, gaufrés, noir et or, or et rouge, certains rechampis et d'une apparence friable évoquant de mirifiques pâtisseries à la crème Chantilly, enferment des scènes de plein air ou d'intimité : Dame à l'ombrelle sur la pelouse, sveltes baigneuses auprès d'un placide pêcheur, personnages penchés sur une balustrade au bord de la mer apprivoisée, invraisemblable élégante dans une neigeuse Arcadie, cela composé de bouts d'étoffes, de menus chiffons aux tons rares disposés avec le goût le plus exquis sur des silhouettes qu'un rien habille. Plusieurs robes sont tirées d'une voilette, une série de corsages du même foulard d'indienne. Alice Halicka fait rimer entre elles les étoffes. Et elle leur transmet gentiment l'esprit qu'elle possède. Nul ne doute qu'elle en ait jusqu'au bout des doigts.

Gabriel BERTIN.

UN CONCERT DE MUSIQUE CONTEMPORAINE

On connaît l'action entreprise par Mme Pastré en faveur de la musique, qu'elle entend servir de deux manières : la première, en assurant aux chefs-d'œuvre de l'art classique et moderne des interprétations dignes d'eux. (C'est ainsi que nous avons récemment entendu les parfaites exécutions de Youra Guller, Clara Haskil, Madeleine Grey, Le Marc Hadour, Eliane Magnan, et surtout le récital exceptionnel de Pablo Casals.) La seconde, en recherchant dans le désordre de la production contemporaine les œuvres représentatives qu'elle contient. Si ces deux tâches sont également belles, la seconde est incontestablement plus ingrate, notamment pour le public, auquel on demande une participation plus effective et plus difficile : En effet, il faut découvrir d'abord, juger ensuite. Un auditoire cultivé, qui accepte cette responsabilité, courra toujours le risque de méconnaître un chef-d'œuvre, où celui, plus fréquent, d'en subir un faux, et il le sait. A cause de cette responsabilité, et de la raison qui la fait prendre, les auditions de musique contemporaine constituent l'une des manifestations essentielles d'une activité bien comprise.

Le programme de la dernière était composé de deux éléments : musique intellectuelle et musique d'inspiration folklorique ; celui-là représenté par deux sonates piano et violon, l'une d'Honneger, l'autre de Mihalovici, celui-ci par des œuvres de Martinu et de Robert Caby.

La sonate d'Honneger est une œuvre de jeunesse, bien construite, mais qui se ressent visiblement de l'influence des Franckistes, de Lekeu surtout — ce qui n'est point sans étonner de la part de l'auteur du *Pacific*. A l'inverse de celle de Mihalovici, on y remarque une grande facilité mélodique, des moyens d'expression généreux, au service d'une inspiration d'ailleurs plus expansive que raffinée. Elle comprend trois mouvements : un *allegro* impétueux et tourmenté, un *larghetto* traversé de grands élans lyriques, et un *vivace assai*, très vivant, d'une structure plus nette, plus apparente, plus classique en un mot, que celle du reste de l'ouvrage. Cette sonate prouve évidemment davantage en faveur du musicien que de sa musique, mais l'on peut dire la même chose de presque toutes les œuvres de jeunesse, sans en diminuer ni la valeur, ni la portée.

Celle de Mihalovici est infiniment plus complexe, et il est difficile, à une première audition, d'y déterminer la part de l'inspiration pure et celle de la science musicale, qui est grande. Nous sommes devant un créateur

---

« Qu'il reste de pureté au cœur du dernier des hommes, tant que sa Mère vit encore. »

Fr. MAURIAC

---

qui rejette délibérément les moyens de séduction habituels à la musique moderne (fluidité de la mélodie, richesse et colorie de l'harmonie) au profit d'une constante recherche intellectuelle, ce qui semble l'apparenter aux compositeurs de l'école allemande actuelle, partisans de musique pure. Les caractéristiques de sa sonate, qui témoigne d'une science considérable, c'est une tension continue, la volonté d'un aboutissement, d'une trêve qui ne se produit jamais. Comme la plupart des œuvres de notre époque, elle peut passer, comme l'Homme, vu par Péguy pour « un monstre d'inquiétude » — cela dans toute la richesse du terme.

D'une inspiration diamétralement opposée, les deux danses tchèques pour piano de Martinu, inscrites au programme, marquent le triomphe du rythme, de la couleur et de la vie. Avec ces pièces, nourries de la sève populaire, et les lieder de R. Caby, nous abordons deux aspects de la question, toujours délicate, de la musique d'inspiration folklorique. Si, par ce terme, l'on entend tout ce qui, dans une forme évoluée, dans un langage plus riche, procède de la même inspiration que la production populaire spontanée ; si cette dernière est considérée comme la cellule génératrice d'une œuvre personnelle, les pièces de Martinu sont folkloriques — c'est-à-dire que, tout en usant de la technique la plus moderne et la plus complète, elle rend un son aussi pur que la musique populaire proprement dite. Si au contraire, ce terme ne signifie que l'adaptation ou l'imitation du folklore, l'emploi de certaines cadences, de certains modes, en un mot, le décalque d'un genre authentique, on peut l'appliquer aux lieder de Robert Caby. Cet autodidacte possède une assez grande facilité mélodique, le sens de la prosodie et du rythme, mais, à son insu sans doute, il ne crée pas, il recrée — ce qui est bien différent. Nous voyons passer dans ses mélodies les reflets de Schubert, de Schumann et des vieilles complaintes, mais nous n'entendons pas un son nouveau. Certes, nous avons besoin d'un retour à la simplicité, à la pureté des lignes ; trop de science, d'ingéniosité, de subtilité, a surchargé la musique et l'a détournée de son premier pouvoir, qui est celui de l'émotion directe. Encore faut-il ne point rétrograder pour réagir.

Au cours de ce concert, nous avons pu apprécier le jeu, remarquablement solide et sensible, de Mme Monique Haas, le style très pur du violoniste Lucien Schwartz et la belle voix de M. Jean Planel.

Ariane MOUREN.

« Les grands hommes se forment sur les genoux de leur Mère. »

BOSSUET

RENCONTRE AVEC TOULON

Les Poètes des « Cahiers du Sud » au Deuxième Salon de l'Art Vivant

Toulon porte le signe des amarres qu'il faut larguer. Vers trois heures, dans le soleil, la ville basse et chaude, au ras des eaux, est un navire sous pression. Les grands lévriers de mer tendent le cou vers les portes du large. Et c'est une prise d'essor, en vérité, un départ pour la ligne haute, qui nous amenait là.

Le Salon de l'Art Vivant, comme toute entreprise de l'esprit digne d'aller plus loin que la durée des tentatives, entend perpétuer, autour de quelques morts, l'expérience contemporaine. De cet art qui se dore à Toulon — et toujours quelque blancheur échappe à la brûlure — je connaissais Engel-Rozier par une étrange et forte composition dont s'orne le salon de Jean Ballard : couple d'effluves préadamiques, deux halos opposés dans la décharge d'un orage créateur, l'éternel mythe des contraires, père et mère de toute chose. Par les grâces d'un nu heureux, Olive Tamari présidait, chez Léon Gabriel Gros, à nos échanges poétiques.

Passée la ligne des maîtres disparus, de Renoir à Verdilhan, l'envoi de Nadine Landowski-Chabannes nous retient longuement. Son « Portrait de jeune fille » a le mérite rare d'être à la fois extérieur à l'artiste et de baigner encore dans son émotion créatrice. Jeunes femmes encore, ces fleurs, ce paysage.

De Nicolas, une « Roulotte », une « Cour de ferme ». L'ombre des arbres, chez ce peintre, sait leur dérober la fraîcheur des sèves qu'ils épousent.

Un moment distrait de la secrète volupté dont il gonfle ses fleurs, Tamari ordonne les symboles pour une fable picturale, « La vallée était heureuse ». Bel exemple de toile discursive et dont le sens profond gagnerait peut-être à l'être davantage par la suppression d'un esprit malin apportant le feu de la discorde au tragique automne des pentes.

« Une « Vue de Marseille », un « Portrait » n'éclairent pas d'un jour nouveau le Kisling que nous préférons.

La signature d'Othon Friesz s'efforce, sans grand succès, d'arracher un nu sans chaleur à l'inattention dont l'entourent un aussi bel ensemble de recherches... et quelques échecs dont le mérite est de n'avoir pas éludé la vie.

Une des pièces les plus remarquables de ce Salon, en matière de sculpture, nous a paru être le « Masque » qu'Olivier Descamps a su dégager de l'informe avec une sobriété proche de la maîtrise.

Payé — de cœur autant que d'esprit — ce tribut que nous devions aux organisateurs de la matinée, nous devions aborder, vers six heures, notre sujet : « Quelques Poètes des Cahiers ».

Le Musée de Toulon est un monstre. A l'inverse de nos maisons qui, par briques et bois, préparent un vide propice aux visiteurs, ce bâtiment semble avoir ceint de ses murs des présences préexistantes.

Les échos, la pénombre y sont autant de personnages. Aux amateurs d'insolite, je réserverais certaine galerie du premier qui révèle — inattendues — cinq ou six têtes colossales fuyant dans la perspective, grands plâtres aveugles qu'un chevalier vient de passer en revue. Le guerrier satisfait règne sur sa poussière, au dernier plan. Par moments, le vent qu'il a conquis lui dédie le rouge d'un drapeau. Tout est dans l'ordre surréel d'un Chirico inexprimé : servitude et silence d'un musée.

L'élection faite par nos amis d'une salle réservée ordinairement aux générosités pour le moins vastes de peintres-donateurs accusait encore l'humour noir de ce domaine. Pour décor, notre causerie eut un Himalaya de viande rose, une de ces compositions — Aphrodite, je crois, parmi les filles de l'écume — qui réveillent en nous le barbare, tant elles nécessitent l'incendie.

Le poète ne parle bien que dans un paysage hostile. La Muse, aux mains amies qui battent sur son passage, opposera toujours avec bonheur les travaux dont certains prétendent l'accabler. Je ne saurais parler sans gratitude des silences que j'eus à vaincre ; chacun vint ajouter son trait, son ombre d'attention à ce visage le public, qu'on ne connaît jamais entier qu'à la seconde de le perdre. Présenter l'œuvre d'un quart de siècle, c'était faire glisser de son ber un navire sûr de sa route. Dans le sillage des Cahiers, Bousquet, Decaunes, Bertin, Neveux, Lanza del Vasto, Jouve, Emmanuel, Gros, Cayrol, Tortel et Voronca surent imposer leurs chants. Les uns, comme Neveux, gagnant le plafond de la salle et se résorbant en lumière avec un bruit d'étonnement ; les autres, comme ce Pierre Emmanuel que nous aimons, roulant sourdement sur les visages envahis jusqu'à la rue. Ce fut une belle heure pour ces marins que Jean Ballard dirige depuis de ferventes années avec la foi d'une Amérique, aujourd'hui plus proche que jamais, dans les embruns de la parole.

Mais notre hommage à Toulon serait incomplet si nous ne parlions pas ici de Jean Mathieu. La grande presse a des prudences qui la limitent bien souvent au fugace quotidien. Par trois fois vainqueur de ces obstacles, Mathieu a su nous rapprocher d'une élite fervente.

A nouveau réunis, le soir, nous pouvions rendre à la Peinture, cette princesse des apparences dévoilées, le don profond de l'amitié, ferment sur lequel savent toujours se refermer les terres dignes de moisson.

T.

« Après, si vous voulez en terre prospérer,
Vous devez votre Mère humblement honorer »

RONSARD à Charles IX

LES CAHIERS DU SUD

ET LA CRITIQUE

LES CAHIERS DU SUD, une des meilleures revues de ces dernières années, une des plus riches en talents et en idées...

EDMOND JALOUX
dans le *Journal de Genève.*

Une revue qui a sa doctrine littéraire, ses disciples et qui a révélé plus de poètes et d'écrivains étrangers que n'ont fait deux à trois de nos grandes revues réunies.

N. R. F.

Cette revue qui sert de porte-parole à une grande partie de la jeunesse littéraire Française et Belge.

FRANZ HELLENS
dans le *Soir* de Bruxelles.

LES CAHIERS DU SUD entrent dans leur vingt-huitième année : belle carrière, qui fait d'une telle revue un des plus fermes témoignages sur notre temps.

On écrira un jour, le plus lointain possible, l'histoire des CAHIERS DU SUD, l'admirable revue qui depuis des années conserve son ardeur jeune et militante.

ARMAND GUIBERT
dans la *Tunisie Française Littéraire.*

Une revue qui a été dès ses premiers jours le lieu d'un monde de révélations.

YANETTE DELETANG-TARDIF.

Les évènements n'ont pas modifié cette revue qui poursuit son cycle bien particulier, comme avant la guerre : la meilleure preuve qu'elle était dans le vrai et qu'elle l'est maintenant plus encore.

MARC BARBEZAT
dans *Confluences.*

VINGT-NEUVIEME ANNÉE

Numéro N°

Cahiers du Sud

PARAISSANT CHAQUE MOIS

Directeur : JEAN BALLARD

Rédacteurs en Chef : Léon Gabriel GROS et Gabriel BERTIN

Correspondants : Joë BOUSQUET (à Carcassonne)

Emile DERMENGHEM (à Alger)

SERVICE PUBLICITE (Extra Régionale)

« *La Correspondance de Presse* », Agence de Presse et de Publicité

Directeur Général Georges BERARD QUELIN

4, Cité Vaneau - PARIS (7e)

Téléphone : Invalide 13-11 (5 lignes groupées)

C. C. P. Paris 3092-24

AGENTS GENERAUX

Paris (et région Parisienne) : José CORTI, 11, rue Médicis

Suisse : Editions d'Art ALBERT SKIRA, 4 bis, Passage des Lions, Genève

La Revue est en vente dans les librairies principales des villes de France, d'Afrique du Nord et de la Suisse.

Conditions d'Abonnement :

FRANCE ET COLONIES

Un An : 100 francs. — *Six Mois* : 65 francs. — *Prix du N°* 10 francs

ÉTRANGER

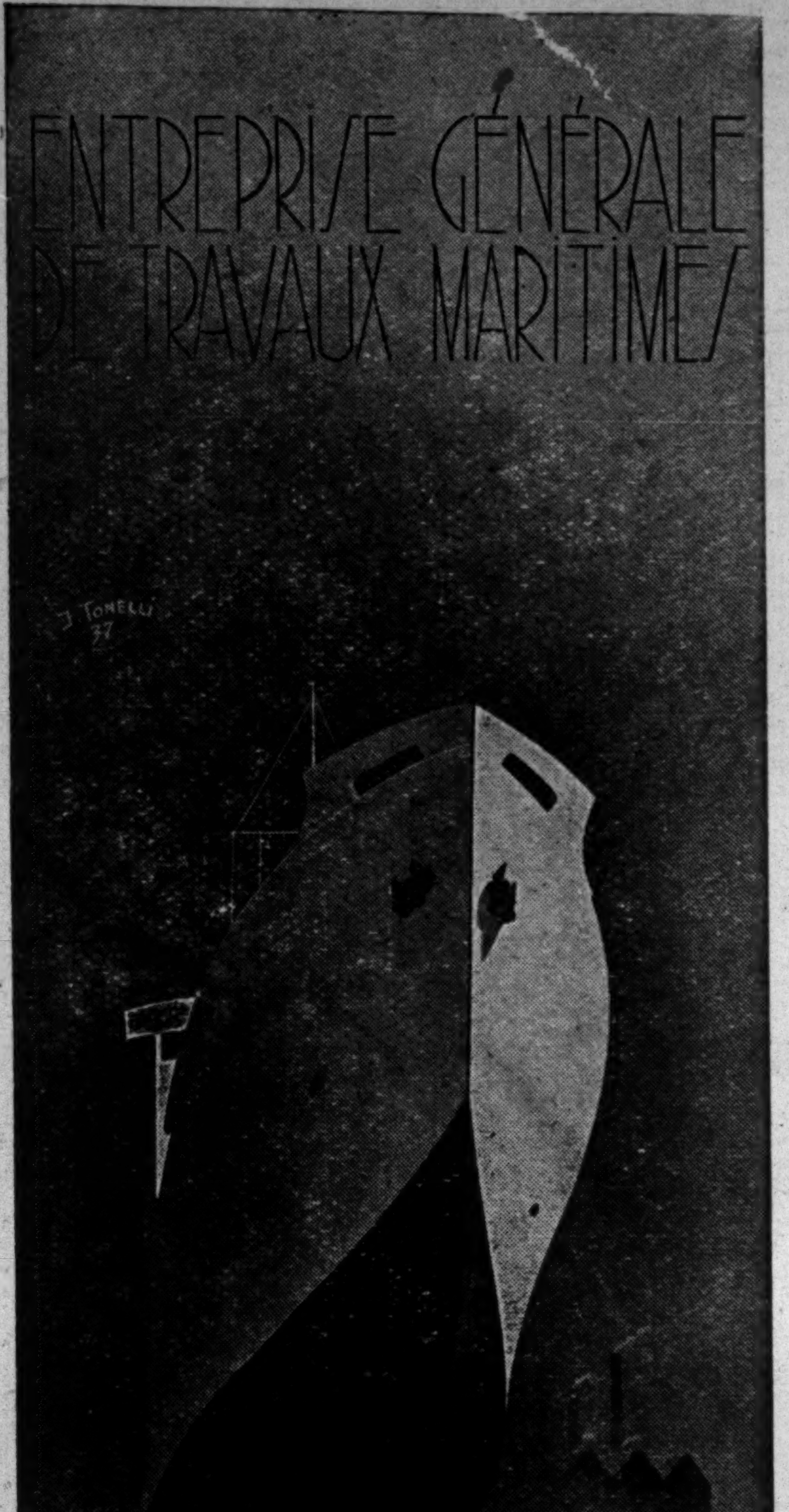
Un An : 150 francs. — *Six Mois* : 85 francs. — *Prix du N°* 15 francs

Compte chèques postaux Marseille 137.45

Toute la correspondance administrative et littéraire doit être adressée au siège de la Revue, 10 Cours du Vieux-Port, Marseille. Le Directeur reçoit le mercredi de 18 h. à 20 heures.

Téléphone : D. 53-62

Les manuscrits non insérés ne sont retournés que s'ils sont accompagnés de timbres représentant les frais d'envoi.



MÉSSAGERIES MARITIMES

12, Boulevard de la Madeleine
PARIS

Services Maritimes Postaux
au départ de FRANCE
assurés en temps de paix dans les directions ci-après :

EXTRÊME-ORIENT - PACIFIQUE
COTE ORIENTALE D'AFRIQUE
MEDITERRANÉE ORIENTALE

Les MESSAGERIES MARITIMES possèdent une organisation touristique réputée qui assurait avant-guerre des CROISIÈRES dans toutes les régions desservies par leurs paquebots de luxe.

R. C. Seine 31.016-176.390

« Actuellement, économiser du combustible, c'est augmenter les possibilités de production»

UTILISEZ LA METHODE ET LES DISPOSITIFS DE VAPORISATION

LE WILLIAM'S

Si vous voulez : *Economiser le combustible ; disposer d'un supplément de puissance ; obtenir la siccité parfaite de la vapeur à toutes les allures de marche ; éviter les corrosions ; supprimer les frais d'entretien intérieur des chaudières.*

Adoptez les Vannes Spéciales

" LE WILLIAM'S "

rendant possible l'évacuation journalière des boues, sels calcaires, graisses, quelle que soit la nature des eaux d'alimentation

CONVOQUEZ, sans engagement

7bis, Quai de la Tourette, Colbert : 28,17

Casimir BEZ et ses Fils

Adresse télégraphique : **LEWILLIAMS**

(Paris, Marseille, Lyon, Bordeaux, Lille, Nantes, Léran (Ariège), etc.)

LORENZY-PALANCA

PARFUMEURS
& Cie

Siège Social : 62, Boul. des Dames - MARSEILLE

La bonne vieille marque
à renommée méditerranéenne

8 Maisons de Vente :

MARSEILLE : 41, La Canebière
31, Rue Saint-Férréol
62, Rue de la République

ALGER : 16, Rue d'Isly
28, Rue Bab-Azoum
25, Rue de la Bouzaréah
29, Rue Mogador

ORAN : 10, Boulevard Clémenceau

INSTITUTS DE BEAUTÉ : 41, La Canebière, Marseille
16, Rue d'Isly - Alger
10, Bd Clémenceau - Oran

G. BORNAND, Joaillier
6, Rue Paradis, MARSEILLE — Maison fondée en 1779
BIJOUX de **STYLE — HORLOGERIE** de **HAUTE PRÉCISION**
Seul concessionnaire de la **Montre PATEK Philippe,**
TÉLÉPHONE : D. 48.76 Représentant **Montres ROLEX,** etc.

Fernand BARRY
Marcel ROGLIANO
Courtiers Maritimes
AFFRÊTEMENTS
CONSIGNATION
14, Rue Beauvau
Télég. : BARIROGLI MARSEILLE

BRASSERIE DE STRASBOURG
"EMBASSY"
11, Place de la Bourse, 11

LE GRAND HOTEL
Ed. BORY, Propre
66, La Canebière, 66

Ambulances Automobiles
Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de
NOIRAULT & Cie
Rue Pythéas, 1, angle Place de la Bourse, MARSEILLE
Téléphone : Dragon 06.18 et 16.18 (Jour et Nuit)
HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ
Ambulances 6 cylindres, PANHARD, HOTCHKISS et PEUGEOT
CHAUFFAGE CENTRAL

MARSEILLE : Siège Social et Services : 90, B^d des Dames, 90
PARIS : Agence Générale NUNZI et Cie, 43, Rue Lafayette.

MUSIQUE ENREGISTREE

En temps normal, l'enregistrement intégral d'une œuvre aussi particulière que *Pelléas et Mélisande* eût déjà paru une initiative singulièrement courageuse ; on ne saurait donc assez féliciter *Gramophone* de l'avoir réalisé dans les circonstances actuelles. On mesurera toute l'ampleur de cet effort si l'on songe qu'il n'a pas fallu moins de vingt disques — et l'on sait quel long et minutieux travail exige la préparation et la gravure d'une seule face. Mais, désormais, ce chef-d'œuvre que sa qualité même tenait à l'écart du train-train routinier de nos scènes lyriques, va vivre d'une vie universelle ; ses fervents ne sont plus tributaires du caprice ou de l'incompréhension d'un directeur de théâtre, mais peuvent à tout instant le faire surgir pour leur plaisir des cercles mystérieux où il s'est inscrit dans sa beauté parfaite. Et si l'on ne savait, hélas ! que vainqueur de la durée le disque demeure soumis à la durée, on serait tenté de dire avec le poète : « Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change ».

L'épreuve du disque, plus encore que celle de la radio, permet d'apprécier avec une impitoyable sûreté le pouvoir suggestif d'une musique. Telles, qui font illusion sous les feux de la rampe et avec le secours du geste et de la couleur, n'y ont pas résisté. Et voici que la musique de *Pelléas,* cette musique impalpable comme une neige sonore, qui semble fuir constamment la contrainte de la forme, voici qu'elle construit par sa seule magie tout un monde de formes et de couleurs, tantôt sombre et terrible comme ces vieilles forêts sans lumière, tantôt radieux comme une belle journée du milieu de l'été. Elle crée autour du drame un décor plus somptueux que la réalisation la plus fastueuse d'un magnificent metteur en scène ; elle rayonne autour de chaque mot, l'enrichissant de résonances subtiles, exprimant avec un pathétique profond tout ce qu'il ne peut ou n'ose exprimer ; libérée des contraintes, qu'elle subit sur la scène pour se manifester à nos yeux, elle se met à vivre en nous d'une vie intense et fantastique. Peu d'œuvres, même parmi les plus hautes, sont capables d'un pareil sortilège.

Mais, sans diminuer la part qui revient à l'œuvre elle-même dans cette transfiguration, il faut bien convenir que tout a été mis en œuvre avec un soin fervent et une intelligence passionnée pour la parer de tous ses prestiges. M. Jacques Jansen prête sa voix généreuse au personnage de Pelléas ; voilà enfin un Pelléas qui ne se

« Qu'il reste de pureté au cœur du dernier des hommes, tant que sa Mère vit encore. »

Fr. MAURIAC

contente pas, comme tant d'autres, de *dire* son rôle, mais qui le chante, et avec un art achevé. Irène Joachim, Mélisande gracieuse et touchante, est une partenaire digne de lui ; je ne crois pas qu'on puisse interpréter avec plus de poésie la scène des cheveux, c'est la perfection même. M. Etcheverry campe un Golaud de grande allure, profondément émouvant dans les scènes de jalousie, mais manquant peut-être un peu de nuances. La basse de M. Paul Cabanel n'est pas assez grave pour le rôle d'Arkel ; son timbre est trop voisin de celui de Golaud, ce qui crée quelque confusion dans les scènes d'ensemble où notre oreille a quelque peine à différencier les deux personnages ; c'est regrettable, car son interprétation est vraiment remarquable. La voix fraîche de Leila Ben Sedira convient à merveille au petit Yniold ; et le fait même que Geneviève ait été confiée à la grande cantatrice Germaine Cernay témoigne assez que rien n'a été épargné pour assurer au chef-d'œuvre de Debussy une distribution digne de lui. Sous la direction de M. Roger Desormière, un orchestre à la fois précis et souple exprime l'essentiel du drame ; mais pourquoi s'obstine-t-on encore à créer un déséquilibre au profit des chanteurs ? Dans une œuvre comme *Pelléas*, le récitatif des personnages aurait intérêt à s'envelopper davantage dans le splendide tissu polyphonique qui l'entoure et le transfigure ; son expression dramatique ne peut qu'y gagner en force et en unité. L'enregistrement est de tout premier ordre ; la transparence de la gravure permet de saisir toutes les délicatesses d'une partition plus que tout autre riche en subtiles nuances. Cette belle réalisation, magnifique hommage rendu au créateur de la musique française contemporaine, honore l'Edition musicale.

La place me fait défaut pour vous parler comme je le voudrais des deux Suites pour violoncelle de J.-S. Bach que Pablo Casals vient d'enregistrer chez *Gramophone*. J'y reviendrai donc.

Gaston MOUREN.

DEUIL

Notre ami Emile Dermenghem a été douloureusement éprouvé par la perte de sa fille Isabelle, enfant grave dont la tendresse et l'intelligence lui voilaient les tristesses de ce temps. Nous qui savons ce qu'elle représentait d'espoir dans une vie tournée vers les soucis spirituels, souhaitons à notre ami et à M^me^ Dermenghem de trouver consolation et réconfort dans les joies supérieures qu'ils ont toujours accueillies. Nous leur exprimons ici notre affliction et notre amitié.

« Après, si vous voulez en terre prospérer,
Vous devez votre Mère humblement honorer »

RONSARD à Charles IX

LA XVI[e] FOIRE DE MARSEILLE

En reprenant l'an dernier une tradition interrompue par la guerre, le Comité de la Foire de Marseille faisait un véritable acte de foi dans les possibilités industrielles et commerciales du pays. Cet acte, il l'a renouvelé cette année en dépit, ou précisément à cause, de la situation plus grave encore de notre économie. L'impression qui se dégage d'une visite au Parc Chanot, si elle suscite d'amères méditations, voire quelques sourires, est au premier chef de volonté. Aux kermesses d'antan a succédé dans la plupart des pavillons une sorte de dépouillement ascétique ; les diagrammes, les cartes, les maquettes triomphent là où s'étalaient autrefois les victuailles. C'est un peu comme si le palais des noces de Gamache s'était mué en monastère. La guerre, mauvaise magicienne, est passée par là. Fort heureusement, le Comité de la Foire sait vaincre les envoûtements. Au lieu de nous proposer les reflets dérisoires d'une prospérité perdue, il nous enseigne que la prospérité se mérite. Ainsi toute la partie propagande de la XVI[e] Foire, loin de servir comme on dit vulgairement de bouche-trou, donne une vie nouvelle aux stands proprement commerciaux, en transfigure la pauvreté matérielle. La Foire est devenue un rite de l'espoir et chacune de ses journées s'ouvre symboliquement par la cérémonie des couleurs. Elle n'est plus une parade, elle est une affirmation. Aussi bien les pavillons les plus appréciés du public sont-ils ceux des Missions catholiques et protestantes, de l'Armée nouvelle, de tous les mouvements de hautes intentions. La Marine nationale, les Compagnies de navigation, la grande Pêche, le Méditerranée-Niger, les projets de la Chambre de commerce et ceux de la Ville ont inspiré les plus heureuses présentations. Partout est présente l'image de l'Empire. Quant à l'exposition de l'Aviation elle valait à elle seule la visite du Parc Chanot.

Cette belle manifestation s'est terminée sur la visite du général Noguès, Résident Général de France au Maroc, qui apporta aux dirigeants de la Foire le salut et l'appui de l'Empire.

L'ENTREPRISE MARITIME ET COMMERCIALE
78, Rue de la République - MARSEILLE
ACCONAGE — MANUTENTION
Téléphone : Colbert 30.38
68.55 - 68.54
Agences à ALGER - ORAN - BONE
MOSTAGANEM - PHILIPPEVILLE

LE THEATRE DU MARAIS A MARSEILLE

Pour le Théâtre du Marais, Marseille n'est pas un refuge, mais un lieu d'élection. Son nouvel animateur, notre ami Pierre Feuillère, dont on connaît les talents multiples et qui s'est déjà imposé comme acteur, metteur en scène et auteur dramatique, a choisi notre ville pour y préparer une série de nouveaux spectacles.

Considérant que Paris bénéficie en ce moment d'un renouveau dans l'art dramatique dont la richesse touche à la luxuriance, il n'a pas jugé opportun d'ouvrir son théâtre à côté de tant d'autres. Il a préféré s'installer, provisoirement, dans notre ville qui a un réel besoin de spectacles nouveaux. A vieux théâtres, pièces inédites. C'est une façon — et la meilleure — de les restaurer. Ainsi, le Théâtre du Marais en accord avec M. Franck de donner très prochainement dans le cadre du Gymnase la première de *La Carmen* d'André de Richaud, le brillant auteur de *Village* et de *Château des Papes*, qui firent sensation à l'Atelier. Pour *La Carmen* il s'agit d'une adaptation très libre, on s'en doute, de la célèbre nouvelle de Mérimée. André de Richaud, loin de se conformer à la perfection glacée du récit, s'est servi du thème essentiellement dramatique de Mérimée sans abdiquer son exubérance naturelle, son goût de la fantaisie et son sens très particulier de l'humour.

L'expérience qu'il a tentée promet une réalisation d'un intérêt palpitant dans les réactions contraires qu'elle suscitera.

Le rôle de Carmen sera confié à Solange Moret, la remarquable comédienne qui fut une protagoniste inoubliable dans le *Mal de la Jeunesse* de Bruckner et dans *Boccace Conte 19*, de Julien Luchaire.

Ajoutons qu'à la suite de *La Carmen*, le Théâtre du Marais se propose de monter, toujours au Théâtre du Gymnase, avant de les faire connaître par des tournées en zone libre, les œuvres suivantes :

Goliath, de Pierre Feuillère ;
Œdipe, selon l'adaptation d'André Gide ;
Les Mal-Aimés, de Grève et Camarat.
L'Homme Blanc, d'André de Richaud.

Les amateurs de vrai théâtre se réjouiront de cette très séduisante perspective que nous devons à Pierre Feuillère, partisan des initiatives hardies et courageuses.

Gabriel BERTIN.

« Les grands hommes se forment sur les genoux de leur Mère. »

BOSSUET

LES CAHIERS DU SUD

ET LA CRITIQUE

LES CAHIERS DU SUD, une des meilleures revues de ces dernières années, une des plus riches en talents et en idées...

EDMOND JALOUX
dans le *Journal de Genève*.

Une revue qui a sa doctrine littéraire, ses disciples et qui a révélé plus de poètes et d'écrivains étrangers que n'ont fait deux à trois de nos grandes revues réunies.

N. R. F.

Cette revue qui sert de porte-parole à une grande partie de la jeunesse littéraire Française et Belge.

FRANZ HELLENS
dans le *Soir* de Bruxelles.

LES CAHIERS DU SUD entrent dans leur vingt-neuvième année : belle carrière, qui fait d'une telle revue un des plus fermes témoignages sur notre temps.

On écrira un jour, le plus lointain possible, l'histoire des CAHIERS DU SUD, l'admirable revue qui depuis des années conserve son ardeur jeune et militante.

ARMAND GUIBERT
dans la *Tunisie Française Littéraire*.

Une revue qui a été dès ses premiers jours le lieu d'un monde de révélations.

YANETTE DELETANG-TARDIF.

Les évènements n'ont pas modifié cette revue qui poursuit son cycle bien particulier, comme avant la guerre : la meilleure preuve qu'elle était dans le vrai et qu'elle l'est maintenant plus encore.

MARC BARBEZAT
dans *Confluences*.

VINGT-NEUVIEME ANNÉE

Numéro N° 247